NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

AVENTURES

D'UN MARIN

DE LA GARDE IMPÉRIALE.

AVENTURES
D'UN MARIN
DE LA GARDE IMPÉRIALE,
Prisonnier de Guerre
SUR LES PONTONS ESPAGNOLS, DANS L'ÎLE DE CABRÉRA
ET EN RUSSIE;

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1812:

PAR HENRI DUCOR,
SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE.

Tome Premier.

2.416
21202

Bruxelles.
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
LONDRES. DULAU ET Cie.

1834

00021202

AVENTURES

D'UN MARIN

DE LA GARDE IMPÉRIALE.

INTRODUCTION.

Les faits que je vais raconter se rattachent à deux grandes entreprises, toutes deux accompagnées d'éclatans revers : la guerre d'Espagne sous l'Empire, et la malheureuse expédition de Russie.

L'une commença à faire douter de la fortune constante de nos armes, souvent impuissantes contre les efforts et le désespoir d'une nationalité héroïque ; l'autre, par l'effet d'une cata-

strophe dont on ne connaîtra jamais l'étendue, tant elle fut immense, tant il faudrait, pour l'apprécier, révéler de dévoûmens, de douleurs et de misères, couvrit de deuil notre patrie, qu'elle allait livrer aux représailles de ses longs triomphes.

Acteur et témoin des désastres qui préludèrent au plus fatal dénoûment, et de ceux qui, sauf la prolongation d'une lutte toujours glorieuse, rendaient ce dénoûment inévitable; jeté par le hasard de la vie au sein de tout ce qu'il y eut de plus horrible dans ces calamités et dans leurs conséquences, j'ai à retracer des impressions et des souvenirs tels peut-être que dans aucune mémoire d'homme il ne s'en est conservé de pareils.

L'imagination la plus chagrine et la plus féconde, voulant rêver tous les maux, toutes les souffrances, toutes les privations, auxquels peut être exposée l'organisation humaine, qu'elle succombe ou résiste à de si rudes épreuves, ne saurait trouver des peintures, des scènes, des situations plus affligeantes ou plus terribles que celles dont j'ai vu et senti l'affreuse réalité.

Ce n'est pas ma vie que je veux dire: pourquoi irais-je apprendre au lecteur comment,

Dès l'âge le plus tendre, transporté d'enthousiasme pour les hauts faits des fils de la patrie, exalté par l'éclat des grandes renommées que produisaient nos triomphes, par la pompe de ces fêtes républicaines où les vertus civiques et guerrières recevaient un public hommage, je conçus l'ardent désir de partager les glorieux travaux de nos armées? Pendant une soirée d'hiver, au milieu d'un cercle d'amis ou d'une réunion de famille, je pourrais intéresser la veillée par des réminiscences de ce genre, je pourrais me complaire dans des récits de mon enfance ou de ma jeunesse, faits avec tout l'abandon d'une conversation du foyer domestique, sous le manteau de la cheminée. Là, sans crainte de lasser l'indulgence de mon auditoire, il me serait permis de répéter pour la centième fois :

— C'était en l'an IX de la République (1801); je n'avais pas encore douze ans, et je brûlais de m'engager. Doué d'une constitution assez robuste, je me sentais capable de supporter les marches et toutes les fatigues du métier de soldat; les périls ne m'effrayaient pas non plus, mais on m'eût trouvé trop jeune et trop petit de taille pour m'admettre dans un régiment.

Je tournai donc mes regards vers la marine,

et à force de prières, j'obtins, pour y entrer, le consentement de ma mère, qui était veuve depuis peu de temps. Bientôt je fus immatriculé, et muni de quelques lettres de recommandation, je partis pour Brest, où, sous les auspices du capitaine de vaisseau L'Héritier, mon éducation maritime fut commencée à bord de l'*Invincible*.

Dès le lendemain de mon arrivée, il me fallut mener de front l'étude des mathématiques et la gymnastique du matelot, les propositions de Bezout et les exercices d'agilité. J'appris en même temps à démontrer le carré de l'hypoténuse et à grimper dans les cordages, à me promener, à me tenir debout sur les basses vergues. J'étais, on était content de moi : je faisais en équilibre de notables progrès, et l'énergie de mes muscles appréhenseurs se développait avec assez de rapidité. Pourtant je fus encore long-temps sans pouvoir atteindre la pomme du grand mât : c'était à ce but que tendaient tous mes efforts. Que l'on juge de ma satisfaction lorsque j'eus le bonheur d'y parvenir !

Un marin qui ne sait pas nager est comme un oiseau qui ne sait pas se servir de ses ailes ; le capitaine L'Héritier, qui était véritablement ce qu'on appelle un homme de mer, prétendit me

familiariser tout à coup avec l'élément sur lequel il avait déjà parcouru une longue et très-honorable carrière : il me fit donner des leçons de natation, mais des leçons fort singulières.

Voici de quelle façon l'on s'y prenait : on me conduisait dans la yole sur une bouée des ancres du vaisseau, et là, après qu'on m'avait passé sous les aisselles un mouchoir, on amarrait un bout de corde à cette espèce de sangle; puis, lorsque j'étais équipé de la sorte, me soulevant, les uns par les pieds, les autres par la tête, messieurs les aspirans du bord s'évertuaient à me lancer le plus au large possible. J'avouerai que cette manière tant soit peu brutale de m'apprendre à nager, n'était guère de mon goût; mais ce fut l'affaire de deux ou trois séances. Dès que je sus me tenir sur l'eau, ce fut pour moi une fureur de me baigner et d'achever seul mon apprentissage.

Quiconque était le protégé du capitaine L'Héritier, et je l'étais, devait s'attendre à faire un noviciat bien pénible : au fils de son meilleur ami, il n'aurait pas épargné ce qu'il y a de plus rebutant et de plus âpre dans une profession où il est vraiment indispensable de se faire une organisation de fer. Il ne se fit pas faute de me traiter durement : c'était, d'après

la trempe de son caractère, la plus grande marque d'intérêt qu'il pût me donner. J'en murmurais alors; combien je me suis applaudi plus tard d'avoir rencontré à mon début un chef aussi peu disposé à me ménager !

Au moment où se préparait l'expédition de Saint-Domingue, l'*Invincible* ayant été désarmé, je passai comme pilotin à bord de l'*Océan*, monté par l'amiral Villaret-Joyeuse, commendant en chef de l'escadre. Une traversée de cinquante jours nous conduisit devant le Cap Français. Les troupes furent débarquées : je vis le ciel de feu des Antilles, et je revins avec l'amiral, qui fut ramené en France par le vaisseau le *Jemmapes*.

L'amiral nommé gouverneur de la Martinique ne tarda pas à se rendre au poste qui lui était assigné. Ce fut encore le *Jemmapes* qui le transporta; mais j'eus le regret de ne pouvoir l'accompagner : une maladie de peau, épouvantable par sa persistance et par les souffrances qu'elle me causait, me retint à l'hôpital.

Il y avait environ trois mois que j'étais guéri, et j'hésitais entre le désir de solliciter mon congé, afin de revoir ma mère, et l'envie de m'embarquer de nouveau, quand le bruit de

l'armement de quelques vaisseaux vint à se répandre dans Brest. Il s'agissait, disait-on, de passer le détroit de Gibraltar et d'aller en Italie y chercher les légions polonaises pour les transporter à Saint-Domingue. Je me promis d'être de ce voyage... Italie! Italie... ce mot résonnait si bien à des oreilles françaises! l'armée d'Italie! les victoires d'Italie! le héros d'Italie! Je tressaillais de joie à l'idée de contempler l'immortelle contrée où nos phalanges républicaines avaient moissonné tant de lauriers.

Bientôt la nouvelle qui m'avait tiré de mon indécision se confirma. On s'occupa de former les équipages ; on fit un appel général des matelots qui étaient à la cayenne ; le choix et le nombre de ceux qui devaient être embarqués furent fixés. Tous mes amis y étaient compris ; seul j'étais excepté. Je réclamai, ce fut en vain. Le commandant de la cayenne s'opposait à mon départ : c'était une petite vengeance qu'il prétendait exercer. J'avais à ses yeux le tort très-grave de l'avoir désobligé dans une circonstance que la bienséance me défend de caractériser.

Je n'avais plus à craindre les obsessions de cet homme ; mais il était manifeste qu'il me

gardait rancune et qu'il ne négligerait pas l'occasion de me montrer son ressentiment. Je résolus de me soustraire à son autorité. A cet effet, je me concertai avec mes camarades, et il fut convenu entre nous qu'ils me faciliteraient le moyen d'aller les rejoindre sur l'*Argonaute*, aussitôt que l'expédition serait en partance. Ils devaient m'en donner avis. Je ne manquai pas de me rendre chaque jour sur les caves pour y attendre l'arrivée des embarcations appartenant aux vaisseaux qui étaient en rade. Enfin on m'annonça que le moment était venu. Je m'embarquai dans un canot de l'*Argonaute*, et m'étant fourré sous les bancs, je n'en sortis qu'avec les plus grandes précautions, après que tout le monde fut monté sur le vaisseau. Alors je m'introduisis par un sabord et gagnai promptement le faux pont, où mes camarades m'accueillirent et m'admirent au partage de leur ration.

Le lendemain, le vent étant devenu favorable, on mit à la voile. Le surlendemain, j'allai me déclarer au capitaine, qui, après m'avoir gourmandé vertement, finit par ordonner que je fusse porté sur le rôle d'équipage. Mais de pilotin je devins mousse : c'était tomber au plus bas degré de l'échelle navale. N'importe,

je ne me plaignis pas; j'avais une bien heureuse compensation à cette déchéance : je verrais l'Italie!

Notre escadre se composait de quatre vaisseaux, l'*Aigle* et le *Redoutable*, l'*Argonaute* et le *Fougueux*. Tandis que les deux premiers se dirigeaient l'un sur Ajaccio et l'autre sur Savonne, les deux derniers entrèrent à Gênes, où nous reçûmes à notre bord quelques centaines de ces braves Polonais qui allaient combattre et mourir partout où il y avait des périls pour la France. Nous les débarquâmes à Tiburon, petite ville située au sud-ouest de Saint-Domingue, et après un séjour fort court dans cette île, nous reprîmes la route de l'Europe.

A cette époque, les Anglais, selon leur coutume, nous faisaient la guerre avant de l'avoir déclarée. Nous eûmes le bonheur de déjouer la vigilance de leurs croisières. Profitant de la neutralité de l'Espagne, au lieu de nous rendre à Toulon, nous relâchâmes d'abord à la Corogne, puis, nous allâmes à quelques lieues de là chercher un abri au Ferrol, où, lorsqu'une alliance offensive et défensive eut été conclue entre les deux gouvernemens français et espagnol, nous ne tardâmes pas à être bloqués par un grand nombre de bâtimens de l'Angleterre. Force

nous fut de rester dans cette position jusqu'au 2 août 1805, que l'escadre franco-espagnole, sous les ordres de l'amiral Villeneuve, parvint à nous dégager. Nous nous trouvâmes ainsi faire partie de l'armée navale combinée : notre pavillon n'avait jamais commandé à des forces plus formidables.

Villeneuve, disgracié et révoqué par l'empereur, qui ne lui pardonnait pas d'avoir éprouvé un échec dans un combat où la supériorité numérique et les circonstances de la mer devaient lui donner la victoire, n'attendit pas son remplaçant. Averti à temps et secrètement par le ministre de la marine, il s'embarqua de suite après la réception du message, pressé qu'il était ou de reconquérir par un éclatant succès la confiance qu'il avait perdue, ou d'échapper par la mort au plus sanglant affront. On sait ce qu'il advint de cette résolution. Le nom de *Trafalgar* rappelle au monde une journée bien triste pour la France. Nelson y périt; mais l'Angleterre avait atteint le but qu'elle s'était proposé : de toute cette belle flotte, qui dans le moment où elle était menacée d'une descente, lui avait causé tant d'alarmes, il ne restait plus que des débris. Cadix devint leur refuge : les vaisseaux le *Prince des Asturies*,

le *Neptune*, l'*Argonaute*, le *Pluton*, l'*Algésiras*, et le *Héros* y rentrèrent pendant la nuit. J'étais sur ce dernier. Bientôt nous sûmes que l'amiral Villeneuve, n'ayant pu survivre à la honte de sa défaite, avait mis fin à ses jours en se précipitant par une fenêtre. Son successeur, le vice-amiral Rosily, n'était pas en position de changer la fortune de notre pavillon : toutefois son activité et son zèle contribuèrent à diminuer l'étendue d'un malheur qui, trois ans plus tard, devait se compléter par d'autres événemens !

Ici se terminerait naturellement ma relation domestique ; peut-être serait-elle moins concise, car elle comporterait tous les détails familiers, ce narré de causeries que provoquent les questions d'un auditoire bénévole. On me demanderait, on écouterait complaisamment ma biographie. Mais encore une fois ce n'est pas ma biographie qu'il s'agit de faire ; qu'importent au lecteur les vicissitudes très-ordinaires d'une chétive individualité, une fraction minime de cette immense matière historique que la destinée et le génie d'un homme qui fut son instrument agitèrent durant quinze tumultueuses années ? Aussi ne m'arrêterai-je pas à ce qui m'est exclusivement personnel. Ce-

pendant quelques préliminaires étaient indispensables pour montrer comment moi, homme de mer, appartenant au corps de la marine, j'ai pu arriver au milieu des deux plus grandes infortunes militaires dont il soit fait mention dans les annales de la guerre. Ceci s'expliquera dès que l'on me verra en présence des faits, et peut-être, sans qu'il soit besoin de plus amples éclaircissemens, comprendra-t-on alors pourquoi je suis revenu sain et sauf d'où tant d'autres ont péri.

Une fois, ce fut après la capitulation violée de Baylen, je partageai le sort des victimes de la plus atroce perfidie. Nous étions des milliers : sous un soleil brûlant il nous fallut subir le supplice des pontons, et toutes les tortures d'un exil mortel sur la plage aride de Cabrera. J'avais vingt ans à cette époque. Là nous fûmes en proie aux angoisses d'une captivité dont les tourmens, eussent-ils répondu aux vœux de la plus haineuse malédiction, n'auraient été ni plus grands ni plus perpétuels.

Voilà ce que je rapporterai : c'est l'agonie d'une petite armée pressée, étouffée d'abord, minée par les ravages d'une épidémie, puis livrée sans pitié et presque nue à la faim, à la soif, au hâle d'un vent qui, pendant le jour,

desséchait ses corps amaigris, à l'humidité délétère, qui, les pénétrant pendant la nuit, déterminait par un relâchement subit la dernière période d'un irrémédiable épuisement. Ce sont des tableaux d'un dénuement, d'une détresse presque immondes que je vais retracer. Mais au sein même de ce chaos d'adversité, tout n'est pas abbattement ou désespoir; au fond de ces misères il y a encore pour l'espèce humaine sujet de s'enorgueillir, il y a des épisodes consolans dans ces drames de douleur. C'est un beau, un sublime spectacle que celui de l'homme se cramponnant à la vie de toutes les forces de son ame, s'élançant de tout son ressort pour disputer son être au néant qui l'appelle, qui le saisit déjà, et qui tend à l'envahir de toutes parts !

Les tribulations auxquelles nous fûmes en proie dans cette île maudite de Cabrera, sont énormes; jamais je ne me fusse imaginé qu'elles pouvaient être surpassées en intensité. La mesure de ce que l'homme est capable de supporter, même avec la plus forte dose de courage, me paraissait comblée et au-delà. Je me trompais : les suites fatales de l'expédition de Russie, à laquelle prit part le corps des marins de la garde impériale, où j'avais été admis, me prou-

vèrent qu'il était possible de souffrir encore davantage.

Les privations étaient grandes avant d'arriver à Moscou, et pourtant notre armée s'avançait victorieuse. Mais que l'on se figure presque un million d'hommes lancés dans une course triomphale, à travers un pays dont toutes les ressources s'écartaient d'eux, ou s'anéantissaient à leur approche. Partout ailleurs dans nos précédentes campagnes, le succès avait procuré l'abondance. Ici l'on voyait fuir l'ennemi, mais après lui, il ne laissait rien, et chaque halte, chaque pas détruisait une illusion.

A Smolensk, à Wiasma, on croyait se refaire en passant : à Smolensk, à Wiasma, les habitations étaient désertes, les magasins vides, et les convois de vivres qui nous suivaient étaient loin de nous, tant nous avions fait diligence pour atteindre les Russes; tant, peut-être aussi, avait été grand le défaut de prévision !

Sur le champ de bataille de la Moskowa, conquis par tant d'efforts héroïques, par tant de sang versé, les soldats étaient réduits à manger de l'herbe, à fouiller la terre avec leurs sabres pour en extraire quelques racines qui leur offrissent une nourriture plus substantielle.

A Moscou, le désappointement fut décisif :

cette ville capitale, pleine de magnificence et de richesses abandonnées, ne fit qu'irriter notre appétit sans le satisfaire. Plusieurs, en touchant à ce terme, avaient compté sur les délices de Capoue moins la douceur du ciel ; la convoitise du plus grand nombre se bornait au repos, et aux autres nécessités de la vie satisfaites, dans un quartier d'hiver commode, au sein d'une cité vaste et populeuse. Nous n'y entrâmes que pour y manquer de tout, et assister aux ravages d'un incendie qui nous força de sortir.

Bientôt, mais après quelques hésitations, car Napoléon dut être étourdi de tout ce qu'il n'avait pas prévu, le mouvement de retraite fut commencé. Quelle retraite ! Il y a de quoi frémir en lisant les relations des écrivains qui l'ont vue ! la poésie, la peinture, y ont puisé des sujets : il y avait là une source intarissable d'émotions à produire avec la vérité la plus naïve. Quel Français pourrait, sans se sentir le cœur serré, s'arrêter devant ce tableau où l'un de nos plus grands artistes, M. Delacroix, a représenté nos bataillons en désordre, se précipitant pour passer la Bérésina ? Il semble entendre le craquement mortel de ce pont croulant sur lequel s'entassèrent tant de funérailles.

Arrivé au bord du fleuve avec mon équipe-

ment complet, ce pont qui, l'instant d'après, allait s'abîmer sous un encombrement d'hommes, de chevaux, de canons, je le passai l'arme au bras. Jusque-là je n'ai rien à dire qui n'ait été rapporté avec plus ou moins d'exactitude par les historiens de la guerre de Russie. Cet itinéraire périlleux des trente mille hommes qui, après mille traverses, parvinrent à regagner les bords du Rhin, a été tracé avec ses obstacles, ses dangers, ses accidens inouïs. Mais au milieu de ces trente mille hommes, il y avait encore le quartier-général : ces débris de bataillons avaient encore leurs aigles et leurs chefs. Malgré la confusion, malgré l'instinct si prononcé de la conservation personnelle, il y avait dans cette masse un reflet de sollicitude réciproque, un centre, un motif de ralliement, une ombre de discipline.

L'Empereur, avec ses paroles qui guérissaient tout, avec son exemple qui faisait tout supporter; le prince vice-roi si admirable; Ney, si vaillant, étaient là; et où ils étaient, on n'eût osé se croire perdu : il y avait de l'espoir et de la consolation. Auprès d'eux, autour d'eux, le poids d'une écrasante fatalité était en quelque sorte allégé par le pressentiment de lui échapper; on marchait, on avait une direc-

tion ; on vivait, on guerroyait, on entrevoyait des chances de salut ; chaque pas que l'on faisait, chaque combat que l'on livrait les rendaient plus probables.

Ces trente à quarante mille hommes, malgré le froid qui ne les épargnait pas, malgré la pénurie dans laquelle ils se trouvaient, n'étaient certainement pas les plus à plaindre. J'ai lu les récits de leur adversité, et en la comparant à la mienne, si variée, si continue, si pleine, je n'ai pu que leur porter envie : au moins mangeaient-ils. Faute de mieux, la chair des chevaux qu'ils ne pouvaient emmener leur était en aide ; et pour ceux qui avaient pris le parti de devancer la colonne, afin d'explorer les villages encore debout, il y avait parfois d'autres aubaines. Ce n'est pas tout : beaucoup d'entre eux étaient enveloppés d'épaisses fourrures ; la nuit ils pouvaient se reposer sur la peau d'ours, et ils n'étaient pas sans bois pour réchauffer leurs bivouacs. Quant à moi, depuis que nous eûmes franchi la Bérésina, mon lot fut bien différent du leur. Imagine-t-on ce que ce devait être de protéger la retraite et de languir aux derniers rangs sur une route épuisée de vivres ! voilà ce que je fis, mais ce que je ne fis pas jusqu'au bout.

Exténué, mourant de faim, j'essayai de me jeter hors de la voie où tout avait été dévoré, et j'eus bientôt à me repentir d'une aussi funeste résolution. Dès lors plus d'armée pour moi : je ne dois plus revoir mon drapeau : la Sibérie ou la mort, c'est là ce qui m'attend.

Toutefois j'étais loin de me résigner, et je rassemblai toutes mes forces, tout mon courage pour me tirer de l'abîme de maux où m'avait conduit ma mauvaise étoile. Ce que j'eus à souffrir excède tellement tout ce qu'il semble possible d'accumuler de misères sur une existence sans la briser, ou même en la brisant, qu'à y songer je m'étonne de vivre, et ce n'est plus qu'avec un sourire d'incrédulité qu'il m'arrive aujourd'hui de mesurer de l'œil la distance comprise entre la Bérésina et le Niémen.

Comment ne suis-je pas resté dans ces neiges à perte de vue, où errant d'abord à l'aventure, puis ayant retrouvé cette grande avenue mortuaire sur laquelle avait passé la tête que ses membres épars ne pouvaient rejoindre, je ne rencontrai plus que débris de toutes sortes, les casques, des cuirasses, des harnais, des cadavres d'hommes, des carcasses de chevaux, des boulets, des affûts de canon, des chariots, des caissons, des bagages, des tronçons de fusil et

de drapeau? Enfin, toute cette défroque de gloire et de batailles, naguère si resplendissante, maintenant souillée de fange et de sang!

Cette tête toute transie qui se traînait si péniblement vers Wilna, mais que ranimait la joie de la prochaine entrée dans des villes; cette tête dont la Pologne amie serait la première à panser les blessures, est la seule que l'on aperçoive se mouvoir dans les pages si lamentables destinées à révéler au monde le plus cruel châtiment qui ait été infligé à l'esprit de conquête.

En arrière cependant de ces quelques milliers de Français, de ce groupe où la *phalange sacrée*, soutenue encore par quelque enthousiasme, veillait sur les jours d'un chef dont l'approche ne perdit jamais complètement son prestige, étaient disséminés *trois cent mille soldats* jetés à terre chemin faisant par la rigueur du climat, et ramassés ou tués sur place par les Cosaques. Ici, ce furent *cinquante mille*, qui tombèrent, plus loin *mille*, plus loin encore *soixante et douze mille*, puis *trente mille*, puis *dix-neuf mille*, puis de rechef *soixante et douze mille*.

Trois cent mille cadavres humains et *cent vingt-trois mille* chevaux furent relevés et brûlés. Quelle expiation!

Pauvre France ! que de gémissemens t'aurait arrachés, si tu l'avais sue, l'agonie tourmentée de trois cent mille de tes enfans, frissonnant, nus et sans pain sous un ciel implacable; disputant pied à pied leur vie aux Kalmouks, aux Kirguises, aux Juifs, aux paysans, à toute une population furieuse et fanatisée, qui nous redemandait avec des cris de rage Moscou, leur vieille capitale; qu'un des leurs avait incendiée !

Toute cette multitude, forcément déployée sur les derrières de ce qu'avait été la grande armée, ne fut pas couchée d'un seul coup par les frimas; sur ce vaste cimetière, où tant de cendres devaient être jetées au vent, plus de cent cinquante mille soldats se débattirent longtemps contre leur sort, tantôt poussés violemment par la pique du Tartare vers les derniers confins de la Russie, tantôt réunis en troupes fugitives qui, allant au hasard, se dissolvaient de trépas en trépas, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un souffle d'homme à exhaler. J'étais de cette armée innombrable, de cette armée perdue, qui n'a pas eu son historien, et dont le martyre, hors de la vue des écrivains qui ont suivi la retraite de Moscou, manque aux traits qu'ils ont recueillis pour représenter de la ma-

nière la plus poignante cet horrible désastre.

Cent cinquante mille hommes séparés de leurs frères d'armes par des flots de Russes qui se ruaient sur Napoléon, placés entre le fer de l'ennemi et les atteintes d'un ressentiment national de barbares, pressés incessamment et de partout dans une atmosphère de glace par le double fléau de la guerre et de la famine; cent cinquante mille hommes ne pouvant échapper à la mort que par l'esclavage, la pire de toutes les conditions : cette position, avec ses résultats si inévitables et si prochains, était mille fois plus déchirante, mille fois plus caractéristique de la gigantesque catastrophe qui nous avait frappés dans le Nord, que les malheurs dont furent assaillis leurs camarades, durant un trajet au bout duquel il y avait un but, le danger passé et peut-être une revanche.

Cent cinquante mille hommes, adressant de si loin un éternel adieu à cent cinquante mille familles de France, à cette patrie qu'ils n'avaient plus l'espérance de revoir, quel sort plus touchant que celui de cette armée prisonnière, disons mieux, de cette armée mourante! car combien peu de ces hommes ont survécu! Pour moi, depuis bientôt vingt ans que je cherche

et que j'interroge, je n'ai pu en rencontrer un seul.

Oh! j'ai entendu bien des râles de mort, j'ai reçu bien des dernières paroles, des regrets à la vie, à une mère, à une sœur, à un frère, à une amante; j'ai vu bien des corps se roidir, des existences s'éteindre! Et toujours je marchais, je fuyais, je me cachais, faisant de la sorte plus de quatre cents lieues, avançant, revenant sur mes pas, me perdant, me retrouvant, retrouvant les Russes que je voulais éviter, m'efforçant de ranimer le cœur de mes pauvres compagnons quand il leur défaillait.

C'est la série de ces terribles accidens que je vais dérouler. Elle sera longue; mais c'est un récit que je dois tout entier à la mémoire de ceux qui périrent, à l'affection des familles qui les pleurèrent en comptant encore sur leur retour, à ce sentiment de confraternité qui est l'ame des vieux soldats; il fera naître la compassion pour ces victimes presque oubliées de la plus affreuse guerre. Par ce que j'ai enduré, on jugera des maux qui fondirent sur ces cent cinquante mille hommes, jusqu'au moment où ils ne se relevèrent plus, renversés, ceux-ci un peu plus tôt, ceux-là un peu plus tard. Mon

histoire est la leur; seulement je suis revenu pour la raconter. C'est à moi qu'il était réservé de donner des nouvelles de ceux qui ne sont plus, de fournir le plus douloureux complément au fatal vingt-neuvième bulletin de la grande armée, et à tous les tableaux si affligeans de l'expédition de Russie....

Les circonstances qui amenèrent mon séjour dans l'île de Cabrera seront mon point de départ pour renouer la chaîne de mes souvenirs. Mais qu'il me soit permis auparavant d'ajouter quelques mots sur le corps d'élite avec lequel je fis la déplorable campagne de Moscou. La belle tenue de la garde impériale, ses uniformes à-la-fois brillans et sévères; ses chasseurs si richement chamarrés; ses artilleurs si agiles sous l'habit qui laissait voir leur taille découplée, si graves sous leur noir kolbach; ses grenadiers géans au bonnet d'oursin, à la poitrine blanche et carrée; ses élégans dragons, dont l'impératrice avait elle-même brodé les cornettes; ses lanciers de toutes couleurs au joli chapska, à la flamme voltigeante, à l'allure polonaise et chevaleresque; ses lourds gendarmes qui ressemblaient à des tours; ses mamelucks au visage bronzé, aux larges éperons, au damas circulaire, au costume oriental; ses bataillons

modèles, vraies murailles marchantes : tout cet éclat, toute cette magnificence de gloire, toute cette splendeur héroïque, constituaient l'une des plus poétiques apparitions d'un règne où tout était imposant et proportionné au génie du monarque guerrier qui faisait trembler les rois sur leurs trônes.

Au milieu de ce monde belliqueux se faisait remarquer une troupe, peut-être la moins nombreuse de toutes et certainement la plus simplement vêtue. Un pantalon bleu, une espèce de caraco ou de dolman de la même couleur, avec des passemens aurore ; un schakos assez élevé, sans gourmettes et surmonté d'un plumet rouge ; des contre-épaulettes de cuivre, en forme d'écailles, un sabre large et fortement recourbé, étaient à peu près tout l'équipement de ce corps. Les hommes qui le composaient n'étaient, pour la plupart, ni petits ni grands de taille ; quelques-uns étaient râblés ; presque tous avaient le teint hâlé, la figure mâle, les bras dégagés, la marche libre, aisée, mais quelque peu insolite. Ce n'étaient pas là des cavaliers, ce n'étaient pas là des fantassins non plus ; des soldats n'ont de coutume l'air si sérieux, ni si réfléchi ; on se demandait ce qu'ils pouvaient être, à quelle arme ils appartenaient ;

sur la plaque de leur baudrier on apercevait l'ancre : c'étaient les Marins de la garde.

Ils furent créés au moment où de son camp de Boulogne Napoléon menaçait de fondre sur l'Angleterre. Ils devaient faire sur mer le service auprès de sa personne, manœuvrer le navire qui le porterait au-delà de la Manche, et former pour la descente, sous le commandement d'un contre-amiral, les équipages de cette escadrille de choix que monterait l'état-major de Napoléon, et qui ferait son escorte.

Cette tâche, ils n'eurent pas à la remplir : une seule fois des marins de la garde embarquèrent avec l'empereur ; il allait visiter sa flotte à Flessingue. Un célèbre aventurier anglais, le même qui, plus tard, à l'aide d'un bateau sous-marin, voulut le délivrer à Sainte-Hélène, avait juré de le prendre..... Ce loup de mer l'attendait au passage.... Les marins de la garde le flairèrent de loin, et la proie que convoitait cet audacieux lui échappa.

Pendant les guerres de l'empire, les marins de la garde ont partagé les travaux de toutes les grandes armées françaises. A la voix de Napoléon, selon la nécessité, ces amphibies étaient propres à tout : tour à tour matelots, pontonniers, artilleurs, fantassins, il n'y avait pas

d'emploi dans lequel on ne trouvât moyen de les utiliser, pas de métamorphose à laquelle ils ne se prêtassent avec succès.

Depuis la campagne d'Austerlitz jusqu'à celle de Saxe, en 1813, ils ont aidé à construire presque tous les ponts pour le passage des rivières et des fleuves, soit en avant, soit en retraite.

Ils comptent aussi de beaux faits d'armes.

En Prusse, la reddition de Dantzig, celle de Pillau et de Kœnigsberg, qu'accéléra leur audace.

Dans la Poméranie suédoise, la prise de l'île de Rughen. Là ils furent marins.

En Espagne, à Baylen, leur bataillon avait combattu en ligne avec une grande intrépidité, lorsque fut signée la capitulation qui allait les livrer à l'ennemi.

En Russie, du Niémen à Moscou, de Moscou à la Bérésina, leur activité et leur courage furent infatigables.

A Leipsig, ils défendirent vaillamment le pont qui sauta trop tôt; et quand, par suite de nos revers, le théâtre des hostilités eut été reporté en France, à Brienne, à Saint-Dizier, partout, tant qu'ils ne furent pas détruits, ils se dévouèrent pour repousser le dernier affront.

Les marins de la garde! Les hommes de

quarante ans savent ce qu'ils étaient; mais peut-être la jeune génération avait-elle besoin de l'apprendre, et c'est pour elle que j'ai écrit ces lignes. Elles formeraient le sommaire d'un chapitre très-intéressant dans l'histoire de la garde impériale, monument qui manque encore aux souvenirs dont la France se glorifie le plus, et que j'érigerai si un jour je trouve le loisir de mettre en œuvre les nombreux matériaux que j'ai rassemblés. Jamais il n'y eut un plus beau choix de l'humanité que dans ces corps d'émulation et de récompense, où l'on n'était admis qu'avec des qualités physiques et morales longuement éprouvées.

Paris et toute l'Europe de notre âge se rappellent ces belles revues du Carrousel où, à la voix de l'Empereur, cinquante mille de ces élus paradaient sous les yeux d'une population de plus en plus avide de les voir et de les admirer. Napoléon descendait avec son beau soleil qui éclairait toujours ses fêtes militaires. *L'Empereur !* *l'Empereur !* ce mot magique retentissait, on ne sait d'où il partait, mais c'était une commotion, un magnétisme qui nous saisissait, qui nous remuait de la plante des pieds à la pointe des cheveux. Notre fibre

se tendait, nos nerfs tressaillaient, et dans cet éréthisme d'enthousiasme, c'était du feu qui pétillait dans nos veines. Tout notre être en était changé, nous n'étions plus les mêmes hommes : nous renaissions. Les physionomies s'épanouissaient, l'œil était humide ; on frémissait de plaisir, on était éperdu de ravissement. L'*Empereur !* l'*Empereur ! Alerte ! aux armes !* c'était à qui se précipiterait pour enlever son fusil du faisceau, les cavaliers rassemblaient leurs guides ; l'*Empereur !* nous le voyions déjà partout. Un écho immense portait dans les nues la salve populaire qui se répétait de proche en proche, de loin en loin, telle qu'une suite d'explosions déterminées coup sur coup par l'embrasement d'une traînée de poudre. C'était une jubilation, un délire, une frénésie, un fanatisme sans pareils. La conflagration était générale : de ces flots mouvans qui encombraient l'espace, de ces montagnes de peuple qui couvraient les toits des édifices, le cri chéri partait, unique, unanime, prolongé, il ne cessait plus ; semblable à l'éruption tumultueuse d'un volcan dont la lave bouillonne et s'échappe avec une détonation continue, il remplissait, il ébranlait tout ; les vitres résonnaient, la terre en était comme soulevée ; c'était une

véritable secousse imprimée au globe : *l'Empereur ! vive l'Empereur !* Mille tambours battaient au champ : il venait suivi du cortége de ses anciens compagnons d'armes, qui ne s'étonnaient déjà plus de lui obéir comme à une Majesté. Naguère c'était Kellerman, Augereau, Masséna, Lannes, Moncey, Lefebvre, Mortier, Bernadotte, Macdonald, Ney, Davoust, Bessières, Marmont, Victor, maintenant Valmy, Castiglione, Rivoli, Montebello, Conegliano, Dantzick, Trévise, Ponte-Corvo, Tarente, Elchingen, Eckmühl, Istrie, Raguse, Bellune, tous ces maréchaux dont les titres étaient le baptême d'un triomphe auquel ils avaient contribué. Quelques minutes s'étaient écoulées depuis que nous avions reçu le coup de la première et indéfinissable impression qui nous avait transportés : nous nous possédions davantage ; mais comme le cœur nous battait encore à l'approche du souverain rémunérateur ! Comme chacun de nous, dans un recueillement qu'on ne saurait exprimer, sentait vivement à l'avance l'honneur d'attirer son regard ! Comme notre ame était électrisée en voyant cet homme si simple qui n'était revêtu que de l'idée de sa grandeur ! Comme à l'aspect éblouissant de cette pléiade de renom-

mées qui s'avançait sur ses pas, elle s'ouvrait à l'ambition !

Ces chapeaux bordés, ces plumes blanches et noires, ces panaches flottans, ces grosses épaulettes à étoiles d'argent, ces cordons, ces crachats, ces aiguillettes, ces uniformes où l'or étincelait, tout ce luxe nous enivrait ; il nous faisait envie ; mais ce désir qu'il excitait n'était qu'une pensée rapide et qui ne rentrait pas avec nous à la caserne.

Artilleurs, fantassins, cavaliers, marins, vieille et jeune garde, anciens ou vélites, nous étions sous les armes. Le groupe des aides-de-camp se dispersait ; Frioul, le grand-maréchal du palais, courait à la haie des spectateurs, tendre partout une main bienveillante aux placets de ceux qui avaient à implorer une grâce ou une justice à demander ; de tous les points où l'on apercevait l'Empereur parcourir au galop le front des régimens, les acclamations recommençaient. Les bras, les chapeaux, étaient en l'air ; les femmes agitaient leurs mouchoirs. Soudain se faisait un roulement ; on entendait au loin le commandement de Lobau, le Stentor de l'armée : *Faites ouvrir les rangs !...* Alors, au bruit des musiques, au son des fanfares, l'Empereur passait à pied, et nous, ses enfans,

car nous le regardions comme le père de nous tous, immobiles, silencieux, renfermant en nous-mêmes, par respect pour la discipline, la joie de sa présence, nous attendions que ce fût notre tour de le saluer et de le contempler.

Que ces vieux soldats qui semblaient avoir été jetés dans le même moule et faits du même métal que la colonne d'Austerlitz, étaient touchans et sublimes, quand en face de celui qu'ils appelaient le *petit Caporal*, une larme qu'ils ne pouvaient retenir s'épanchait dans la cicatrice dont leurs joues étaient sillonnées!.... Et quand l'Empereur s'arrêtait pour reconnaître, dans ces traits noircis par le feu des batailles, un fait d'armes de l'Égypte ou de l'Italie, de la journée des Pyramides ou de Marengo; quand il s'arrêtait, dis-je, et qu'à cette figure qui lui représentait un exploit, il attachait le vrai nom et les circonstances qui l'avaient gravée dans sa mémoire, comme nous nous étonnions de ce qu'il n'avait rien oublié, lui dont le cerveau embrassait en même temps l'actualité d'un présent immense, et la perspective d'un avenir que son génie concevait plus immense encore!

Nous aimions ce chef qui donnait des éloges, des croix, des grades, à ceux à qui nous les aurions décernés nous-mêmes; nous l'adorions!

Bientôt il avait tout vu, tout entendu. Son major-général, prince de Neufchâtel, et le duc de Feltre, son ministre de la guerre, avaient pris note de tout ce qu'il avait promis. Trois heures après, les promotions qu'il avait faites étaient à l'ordre du jour : l'Empereur était content de nous ; il le proclamait.

Cependant nous allions défiler.... Les colonnes s'ébranlaient, c'étaient la régularité et la précision ; c'était le mouvement et la plus intense vitalité de l'Empire ; hommes et chevaux, tous étaient fiers : enthousiasme, énergie, satisfaction, prestesse, sentiment profond du devoir, tout cela s'éveillait à la fois. Les visages étaient rayonnans de bonheur, de confiance, d'espoir ; ils respiraient la conviction la plus intime de notre supériorité nationale, et les étrangers qui étaient là n'en doutaient pas ! Nous marchions sans toucher la terre : les escadrons se déployaient légers et vîtes comme le vent ; les canons, les caissons, ne pesaient plus sur ce pavé qu'ils brûlaient. La cavalerie au galop, l'infanterie au pas de course, les pelotons conversaient, pivotaient, serpentaient autour les uns des autres sans se mêler, sans se confondre, sans fausser leur alignement, sans que jamais aucune file fût rompue. On s'éton-

nait de les voir tourbillonner avec cet ordre. L'œil était ébloui de ces évolutions, pendant lesquelles le poli de l'acier faisait reluire en éclairs les rayons qu'il avait réfléchis. On était assourdi du cliquetis des armes, des pas des chevaux, des ressauts d'une artillerie bondissante, des commandemens qui éclataient dans l'air, du bruit des tambours, des fifres, des clairons, des trompettes. Paris était dans l'enchantement de ce fracas, de ce tapage de guerre, de cet élan impétueux, de ce ton, de cette activité de vie qui se communiquait à tout, qui faisait tout monter à son diapason. La revue terminée, nous quittions le Carrousel, et l'on était surpris que son enceinte eût pu nous contenir : c'était comme une armée innombrable qui s'échappait par toutes les issues. Sur les quais, dans la rue Saint-Honoré, dans la grande allée des Tuileries, sur la place de la Concorde, sur le Pont-Tournant, aux Champs-Élysées, dans toutes les directions que nous suivions pour regagner nos quartiers, la foule s'écoulait, en nous pressant de questions : on voulait savoir ce que l'Empereur nous avait dit; on adressait des félicitations à ceux à qui il avait parlé; les jeunes gens, les vieillards, cherchaient à se mêler dans nos rangs; les ou-

vriers, les bourgeois, venaient nous prendre la main et fraterniser avec nous... Ils se montraient ces guirlandes de pourpre auxquelles, d'une poitrine à l'autre, le symbole de l'honneur était attaché comme une fleur de gloire; ils en comptaient les étoiles avec orgueil, tant ils étaient certains qu'il n'y avait pas d'intrus dans cette chevalerie. Les soldats de la ligne s'approchaient pour nous voir passer, et chaque fois qu'ils reconnaissaient un camarade ils étaient heureux de pouvoir dire tout haut : *en voilà un qui sort du régiment!* Les conscrits se redressaient en se promettant d'être un jour de la vieille garde; et nous avions aussi des sourires de jeunes filles, qui rougissaient en convoitant un mari sous nos drapeaux. C'était le bon temps, alors! Qui eût pensé qu'il finirait si tôt, qu'après tant d'éclatantes victoires, nous aurions le terrible retour de Moscou? Dès ce moment, hélas! la garde impériale commença à périr, sans qu'il fût possible de la renouveler. Ce n'était plus le phénix qui renaît de sa cendre.

La campagne de France, pendant laquelle elle donna tant de preuves de ce courage qui grandit avec les revers, acheva de l'anéantir; et ces braves qui, après la reddition de Paris, pleuraient de rage, en brisant la crosse de leurs

mousquets, ou qui, le front caché dans leurs mains, assistèrent au douloureux départ de Fontainebleau, et ces fidèles qui renoncèrent à leurs foyers pour aller tenir compagnie à leur Empereur dans son exil; ces quelques centaines de guerriers qui n'avaient pas un seul instant désespéré de la patrie, qui, au contraire, n'avaient jamais cessé d'attendre son salut de leur prouesse; ces fidèles, ces braves n'étaient plus qu'un lambeau de la garde. Waterloo les vit encore combattre ces glorieux débris, et devant Paris menacé ils auraient su mourir ou faire remonter le manteau impérial au faîte du bronze immortel d'où la trahison l'avait descendu; c'était le vœu de leur héroïsme; et de là haut, cette colossale, cette majestueuse idée de l'empire aurait de nouveau plané sur un horizon tout rempli de ses œuvres. Mais on les conjurait de se disperser, ils crurent entendre la voix du pays, et l'ame navrée, ils se résignèrent : l'affront qu'ils auraient vengé se perpétua. Enfin la victoire du peuple a fait luire le jour de l'apothéose, la statue de Napoléon mort s'est relevée sur sa base de trophées où sa grande ombre a retrouvé les transports et les acclamations de son vivant, et le *millésime de* 1833 est devenu la date d'un jugement irrévocable, d'un arrêt rendu avec la

sanction de la postérité. Là, au milieu du peuple qui se pressait à cette solennité nationale, il y avait de vieux soldats qui pleuraient de joie : maintenant ils vont mourir contens; ils ont revu leur Empereur à la place triomphale que lui assignaient ses travaux. Mais hélas! combien ne sont plus, à qui il a manqué cette dernière consolation! et ces vétérans de la gâ de qu'on eût vus, avec tant de plaisir, déposer leurs insignes de deuil au pied du monument, où étaient-ils? Aujourd'hui que sont-ils devenus? De loin en loin on en découvre un sur le sol de la France. Si c'est dans un village, il en est l'habitant qui a la conduite la plus exemplaire et la raison la plus éclairée; les pères et les enfans le saluent; ils l'écoutent; il est un oracle pour eux, et quand passe un voyageur ils lui parlent de lui : car l'*ancien* fait honneur au village : c'est lui qui a vu du pays! Il peut causer de tout! point de fleuve qu'il n'ait franchi, depuis le Tibre jusqu'au Nil, depuis le Tage jusqu'au Borysthène. Il a fait son entrée dans toutes les capitales de l'Europe; il sait la route de Vienne comme celle de Berlin, et au besoin il enseignerait encore l'une ou l'autre à qui voudrait le suivre. Mais le monde est sur son repos; depuis qu'on ne se bat plus, l'*ancien* travaille, et

l'on dit qu'il s'y entend. Sa demeure est la plus propre et la plus commode, son champ est le mieux cultivé; il fait apprendre à lire à ses fils, et, dans le respect qu'ils portent à son autorité, il y a quelque chose de l'ordre et de la subordination militaires.

Les paysans le nomment *grenadier:* pourtant ses cheveux ont blanchi; il s'est cassé; mais tout courbé qu'il est, il n'entre pas chez le voisin sans être obligé de se baisser. Il est l'homme grand de l'endroit, c'est une ruine superbe, une relique de l'Empire, comme cette aigle qui fut autrefois la plaque de son bonnet, et à laquelle il a élevé un autel au chevet de son lit, tout près de l'eau lustrale, dont il se signe par déférence pour sa compagne, au-dessous du crucifix de bois, entre un brevet d'honneur et la grossière enluminure d'une bataille. Voilà le culte de cet homme, voilà son dieu et ses idoles jusqu'à la mort, dont il n'a pas peur! et cette mort arrive : nous nous en allons tous tant que nous étions de cette belle garde impériale. Il s'en va comme les autres, ce type d'une de ces générations extraordinaires, telle qu'il en apparaît à de longs intervalles pour aider aux conquérans à accomplir leur mission en frappant l'imagination des peuples.

PREMIER LIVRE.

—

PREMIÈRE PARTIE.

L'Espagne.

CHAPITRE PREMIER.

LES PONTONS.

Insurrection générale de la Péninsule.—Mort aux Français ! — L'escadre de l'amiral Rosily et l'armée d'Andalousie. — Nous sommes embossés dans le chenal de la Caraca. — On nous bombarde. — Espoir déçu. — Nous nous rendons à discrétion. — Comment les Espagnols nous traitent. — Je suis jeté dans un ponton. — Ce qu'est un ponton espagnol. — Les officiers français à bord de la *Vieille-Castille*. — Parallèle entre les pontons espagnols et les pontons anglais. — Le manque d'eau et les vivres empoisonnés. — Terrible consigne. — Les ablutions. — Issue des bravades. — Désespérante nouvelle. — Maladies affreuses. — Abattement général. — Je résiste. — Insouciance et brutalité de nos gardiens. — La translation. — Nous sommes dévalisés. — Joie et tristesse. — Le cauchemar chronique. — Les tribulations des soldats de Baylen.

Au mois de juin de l'année 1808, nous étions sur la rade de Cadix, avec cinq vaisseaux de ligne français. Jusqu'alors le canon des Espagnols nous avait protégés, mais tout à coup nos communications avec la terre furent rompues; plus d'Espagne pour nous : elle venait de s'insurger en masse. La junte suprême d'Andalousie remplaçait la vieille autorité royale absente et prisonnière; d'une extrémité à l'au-

tre de la Péninsule on criait *mort aux Français!!* Au milieu de ces circonstances, l'on proclamait l'avènement de Joseph Napoléon. Ce prince, *passé roi* par la volonté de son frère, et non par celle des Castillans, que l'on avait oublié de consulter, n'était pas encore à Madrid; mais Murat, le grand-duc de Berg, commandait dans cette capitale, et dès les premiers symptômes d'une opposition armée à la politique de l'empereur, il s'était empressé de faire des dispositions militaires. Cadix était un point important qu'il fallait se hâter d'occuper: il avait ordonné au général Dupont de se porter à marches forcées sur cette ville; et pour faciliter ce mouvement, qui s'exécutait avec un corps de troupes assez considérable, le vice-amiral Rosily, chef de nos forces navales dans ces parages, alla s'embosser dans le chenal de la Caraca, entre l'île de Léon et le Trocadéro. Il se trouvait ainsi à portée de seconder les opérations de l'armée française dès qu'elle paraîtrait. Mais les Espagnols, qu'offusquait la vue de notre pavillon, prirent aussitôt la résolution de nous traiter en ennemis. Par trois fois ils nous sommèrent d'amener, et sur notre refus, ils nous bombardèrent. Nous essuyâmes leur feu depuis le 9 jusqu'au 14 juin sans interrup-

tion. Enfin, comme il n'y avait plus possibilité ni de prolonger la défense, ni de sortir de la position où nous étions, nous fûmes obligés de nous rendre sans condition. Les Anglais, dont le gouvernement n'avait pas encore fait alliance avec l'Espagne, étaient restés spectateurs immobiles de ce combat.

Avec la haine que les Espagnols nous avaient vouée, nous ne devions pas nous attendre à des procédés généreux de leur part : tout ce qu'ils purent faire, ce fut de nous laisser la vie. A notre débarquement, ils nous entreposèrent d'abord dans les salles du bagne de la Caraca, et ils nous empilèrent ensuite sur des pontons. Ce mot de pontons fait encore dresser les cheveux à quiconque a eu le malheur de tomber une fois dans sa vie au pouvoir des Anglais ou des Espagnols.

Les pontons d'Espagne ressemblaient assez aux *prisons-ships* des Anglais : c'étaient également de vieux vaisseaux incapables d'aller à la mer, et percés de sabords, dont le nombre était toujours proportionné à leur grandeur; mais au lieu d'être de 80 canons, ils n'étaient que de 74, et ne contenaient pas un nombre moins considérable de prisonniers; ce qui réduisait d'autant l'espace déjà si

borné que ces malheureux avaient à parcourir.

Chacun de ces pontons pouvait avoir à peu près de cent soixante à cent quatre-vingts pieds de longueur, sur quarante à quarante-cinq de largeur. Un seul d'entre eux, *la Vieille-Castille*, servait de prison aux officiers : ce fut celui qui, un peu plus tard, rompit ses câbles, et fut conduit par la marée au port Santa-Maria, où se trouvait alors l'armée française.

On ne voyait sur les pontons aucun vestige de cordages. Tout ce qui anime l'aspect d'un vaisseau de guerre en avait disparu : ces gros coffres de bâtimens étaient véritablement comme d'immenses cercueils, dans lesquels on livrait à une mort lente des hommes vivans. La cale et le faux pont, l'un et l'autre placés au-dessous de la surface des flots, y étaient les lieux les plus insalubres. Dans la cale, toujours humide, c'était un fond de boue noire et infecte, et dans cette multitude de cabanes ou petites cellules qui formaient les distributions du faux pont, il était impossible de respirer. Une seule écoutille, parallèle à celle de la cale, permettait l'intromission de l'air dans cette partie du vaisseau, sans cesse remplie des émanations les plus fétides. Là, la lumière ne pénétrait que difficilement, et l'on avait de la

peine à distinguer les objets même en plein midi.

La seconde et la première batterie offraient des inconvéniens d'une autre nature : on y jouissait de la clarté du jour ; mais les sabords étant constamment ouverts, la fraîcheur des nuits et les différens courans d'air y occasionaient des ophthalmies et d'intolérables douleurs dans les articulations. Cependant il est juste de dire que dans la première batterie comme dans la seconde, les hommes d'une taille moyenne, et j'étais heureusement de ce nombre, pouvaient se tenir debout ; avantage dont ils auraient été privés sur les pontons de Portsmouth et de Plymouth, où les hamacs diminuaient la hauteur des batteries.

Sur ces bâtimens, où l'on nous avait entassés par douze ou quinze cents, il n'y avait qu'un seul endroit dont le séjour ne présentât pas de grands dangers pour la santé : c'était sur l'arrière, auprès de l'emplacement de la sainte-barbe ; et précisément cet endroit nous fut interdit, parce que des négocians espagnols avaient jugé à propos de s'en emparer pour y déposer leurs marchandises.

On n'osait pas nous faire mourir de faim ; mais on nous distribuait des vivres empoison-

nés : c'était du pain de munition noir et rempli de substances terreuses, du biscuit plein de vers, des viandes salées qui se décomposaient par vétusté, du lard rancé et jauni, de la morue gâtée, du riz, des pois et des fèves avariés; point de vin ; point de vinaigre ; aucun moyen de préparer nos alimens ; et pour comble de malheur, par une chaleur excessive et avec une nourriture si propre à exciter la soif, on nous refusait l'eau, ou du moins on nous en donnait en si petite quantité, qu'elle s'absorbait telle que des gouttelettes qui tomberaient sur un fer ardent. Aussi, vers le milieu du jour, étions-nous comme des furieux; partout où nous pouvions aller, comptant y trouver quelque soulagement, nous sentions accroître le tourment du besoin que nous éprouvions. Dans les batteries, c'était une atmosphère épaisse à y étouffer ; on y nageait dans la sueur, dans la respiration les uns des autres, et le jeu des poumons y était horriblement comprimé. Sur le pont, les rayons d'un soleil vertical nous brûlaient la peau, et nous faisaient bouillir le sang.

L'aurore était pour nous ce qu'elle est pour les oiseaux de ténèbres : nous ne la voyions jamais sans qu'elle nous attristât; car la nuit seule apportait quelque calme à nos sens. Comme

nous aurions voulu prolonger sa durée ! et quand elle se dissipait, comme nous étions impatiens de son retour !... Quand nos corps étaient en quelque sorte torréfiés, et que le flot, dans ses balancemens, venait mollement caresser les flancs de notre vieux vaisseau, comme il nous eût semblé bon d'y descendre ! mais il nous était interdit de nous baigner, et quiconque eût osé enfreindre la défense aurait payé de sa vie cette témérité. Nos gardiens, qui étaient des soldats de la marine espagnole, avaient ordre de faire feu sur tout prisonnier à qui ils supposeraient l'intention de s'écarter du bord, ne fût-ce que pour un instant ; et ils étaient trop cruels pour ne pas exécuter à la lettre cette consigne : ils nous auraient impitoyablement fusillés ! Nous n'en doutions pas, et, pour ne pas leur donner la satisfaction de remplir leur devoir, nous nous en tenions aux simples ablutions. Du matin au soir, nous faisions queue aux bouteilles des chambres du vaisseau, afin de nous y mettre nus, et de nous arroser le corps avec des seaux d'eau de mer.

Il était difficile de s'accommoder du régime auquel nous étions soumis ; cependant, dès les premiers momens, on fit contre mauvaise fortune bon cœur ; c'était à qui plaisanterait de sa

situation. Mais bientôt on commença à ne plus rire que du bord des lèvres. L'armée de Dupont, de qui nous attendions notre prochaine délivrance, avait capitulé ; les Espagnols l'amenèrent prisonnière : on nous l'annonçait, et il fallait croire à cette désespérante nouvelle, puisqu'elle était confirmée par des réjouissances publiques. Alors, aux bravades et à la gaîté, succédèrent tout-à-coup le découragement et le marasme. Aussi combien d'affreuses maladies se développèrent en peu de temps au sein de cette réunion d'hommes ainsi pressés et mal nourris ! j'y vis naître et se propager successivement toutes les espèces de fièvres : la diarrhée, la dyssenterie, le typhus, le scorbut, fondirent sur mes malheureux compagnons d'infortune. J'attendais mon tour ; mais, sans m'abandonner, il ne vint pas.

Je vivais au milieu de ce monde de spectres, et chaque jour je m'étonnais de ne pas dépérir comme eux. Oh ! l'on ne se figure pas quel abominable supplice ce doit être de se trouver encaqués comme nous l'étions ! Dans cette gêne perpétuelle, impossible de prendre aucun repos. Nous livrions-nous un instant au sommeil, aussitôt nous étions réveillés par les cris du voisin, par des picotemens et des démangeaisons

au visage; nous étions suffoqués, et c'était un véritable travail que de prendre haleine, que d'aspirer un peu de cet air échauffé où nous étions.

La plupart des prisonniers étaient en proie à un tel abattement qu'ils n'avaient plus la force de se déterminer à faire usage de leurs membres. Le moindre exercice, le plus petit déplacement, devenait pour eux une peine; et puis, dans cette foule agglomérée sur un étroit espace, il n'était pas aisé de circuler : il fallait de la résolution pour se mouvoir, pour secouer son apathie, pour ne pas se laisser aller au funeste attrait d'une inertie mortelle. Un corps délabré est une masse bien lourde à soulever, quand la volonté qui en tendait les ressorts s'est une fois relâchée de son énergie. Sans doute, j'étais d'une trempe plus vigoureuse que bon nombre de mes camarades, puisque, où ils fléchissaient sous tant d'influences pernicieuses, où ils se voyaient condamnés à une déplorable inaction, je savais me raidir, m'électriser en quelque sorte, et donner à mon sang une impulsion qui me soutenait.

L'état sanitaire des prisonniers sur les pontons devenait de plus en plus alarmant, et nos gardiens ne paraissaient pas s'en émouvoir le

moins du monde ; loin de là, ils considéraient d'un œil presque joyeux les souffrances et la mort de ces chiens de Français, *gavachos*, qu'ils regardaient comme autant d'hérétiques dont on ne pouvait se défaire trop tôt.

Cependant notre sort empirait à tel point qu'à la fin ils craignirent de porter la responsabilité de leur brutale insouciance, et que, pour se mettre à couvert de ce côté, ils adressèrent à la junte un rapport qui lui faisait connaître ce qu'il y avait d'affreux dans notre position. J'ignore si l'autorité se montra alors beaucoup plus compatissante que nos gardiens ; tout ce que je sais, c'est que les soldats du corps de Dupont arrivaient ; et comme, par le seul fait d'avoir été pris les armes à la main dans un pays qui les avait reçus comme amis, ils avaient encouru à un plus haut degré que nous l'animadversion des Espagnols, il fut décidé qu'ils prendraient notre place à bord des pontons. On nous apprit en conséquence que nous allions être transférés à San-Carlos, dans l'île de Léon ; et le surlendemain nous fûmes débarqués.

Jusque-là chacun de nous avait pu conserver intact son petit butin ; mais une fois entre les mains du détachement chargé de veiller sur nous et de nous protéger, il fallut vider nos

valises. Ces gueux de soldats espagnols, qui n'avaient pour tout vêtement qu'une couverture et des haillons, trouvèrent apparemment fort commode de s'équiper à nos dépens : beaucoup d'entre nous furent pillés.

Nous avions quitté les pontons avec joie; mais cette joie était elle-même mêlée de tristesse. Nous ne pouvions nous empêcher de plaindre cette armée tout entière qui venait nous remplacer. Déjà nous pressentions que ses misères, que ses souffrances seraient plus grandes que les nôtres, et nous ne nous trompions pas. Pauvres prisonniers de Baylen ! l'inhumanité des Espagnols et leur mauvaise foi allaient vous faire payer chèrement la félonie ou la lâcheté de votre général ! Au tort d'une capitulation indignement violée, ces atroces et stupides Castillans devaient joindre celui des mauvais traitemens, qu'ils étaient bien résolus à ne pas vous épargner ! Il me semble encore entendre ces victimes du premier de nos revers dans la Péninsule nous raconter les horreurs de leur captivité.

Ceux d'entre les Français, qui n'y succombèrent pas ne sauraient croire aujourd'hui, en se reportant à leurs impressions de cette époque, que la vie dont ils jouissent ne soit pas un rêve;

et quand un cauchemar bien pénible les oppresse, soyez sûr qu'alors c'est leur imagination frappée qui les replonge dans l'abîme du ponton. Ce cauchemar chronique est comme un dernier reflet et la plus ineffaçable trace du malheur; il se reproduit comme une véritable infirmité de l'ame qui sent se rouvrir ses blessures : c'est une commémoration des plus complètes, sous le coup presque meurtrier de la flagrante image de toutes les causes qui affectèrent à la fois et le physique et le moral. Il n'est guère de prisonniers, parmi ceux qui nous succédèrent sur les pontons de Cadix, qui ne puissent déposer de la réalité d'un tel phénomène, par lequel se manifeste évidemment notre double existence physiologique et psycologique. Ce fait, à l'appui duquel je pourrais citer aussi ma propre expérience, en ce qui touche à des circonstances postérieures de ma vie, m'a été confirmé par les observations d'un médecin qui servait dans l'armée de Dupont en qualité d'aide-major; c'est de lui que je tiens pareillement les détails les plus précis sur les tribulations de cette armée, qu'il ne quitta plus depuis le moment où elle eut été réduite à déposer ses armes. Ce chapitre sur le séjour des Français à bord des pontons de l'Es-

pagne n'en donnerait qu'une faible idée, si je ne consignais ici dans toute son étendue le récit du docteur. Voici ce qu'il me rapportait; je suspends ma relation pour le laisser parler lui-même.

CHAPITRE II.

LES PONTONS.

Récit du Docteur.

La santé et la victoire. — Le voyage d'une armée, prisonnière. — On égorge les traînards. — L'entrée à Cadix. — Insulte et ironie. — Affreux délabrement. — Le *solano*. — Plaisirs de nos gardiens. — Une réunion de fléaux. — Hideux festins. — Fatale intempérance. — Mortalité effrayante. — Les effets de la haine et du fanatisme. — *Agua! agua!* — La vie au milieu des cadavres. — Agonies et délire. — Les derniers moments d'un Piémontais. — Egoïsme et imprécations. — Souhaits horribles. — La maladie du pays. — Infaillible pronostic. — Nos industriels. — Ils sont atteints du typhus plus tôt que les autres. — Axiome des paysans de la troupe. — Funestes préjugés.

« Il est rare que la victoire et la santé ne marchent pas de front : aussi long-temps que la chance lui est favorable, une armée se porte bien. Fatigues, périls, privations, elle fait face à tout; elle surmonte, elle accepte tout avec gaîté. Mais il n'en est pas ainsi lorsque la fortune lui devient contraire : les échecs et les maladies se donnent la main, et après une défaite, les plus courageux pendant qu'on est en veine

de triomphe, sont souvent les premiers à tomber dans l'abattement. L'énergie la plus héroïque sur le champ de bataille n'est pas toujours unie à la patience et à la résignation nécessaires pour supporter des souffrances, sans autre but que celui de leur résister. En général, les soldats sont gens qui savent peu s'accommoder avec le mal-être, dès que le mal-être est continu et sans compensations : il leur faut des alternatives de bien et de mal, une prospérité à bascule : aujourd'hui la disette, demain tout à profusion ; après-demain la disette encore, puis de nouveau l'abondance ; pourvu qu'on aille en avant, personne ne reste en route : il n'y a à l'ambulance que des blessés.

» Notre armée était belle et pleine de vigueur lorsque les dispositions de son général la précipitèrent dans un faux-pas dont il ne sut ou ne voulut pas se tirer avec honneur. Elle ne se vit pas plus tôt à la discrétion d'un ennemi contre lequel il ne lui avait pas été permis d'essayer les dernières ressources de sa bravoure, qu'elle perdit tout à coup cet aspect de santé qui sied si bien à des Français, et qui suffit à parer le plus modeste uniforme.

» Les troupes allèrent en déclinant : elles avaient l'air ennuyé et presque valétudinaire.

Chaque jour les mines s'alongeaient; elles devinrent sombres et piteuses. Les longues files de nos régimens déguenillés ressemblaient à des processions de malades indigens qu'un incendie a chassés de leur hôpital; elles cheminaient lentement dans un complet désordre, et sans reconnaître d'autre discipline que la crosse du fusil des soldats qui formaient notre escorte. Tout prisonnier qui s'écartait pour un besoin, ou qui n'écoutant que sa faiblesse, s'obstinait à ne pas suivre la colonne, se reposait sur sa tombe! Les habitans accouraient pour le massacrer : nous n'avions qu'à nous retourner pour être témoins de ces assassinats, et ne l'eussions-nous pas fait, des cris lamentables et les chants barbares des égorgeurs ne nous révélaient que trop ce qui se passait. Femmes, enfans, vieillards, tous s'en mêlaient. On eût dit que cette Andalousie, dont le nom est si poétiquement romantique, n'était peuplée que de cannibales; pourtant cette rage était de l'amour de la patrie, de l'orgueil national, de l'attachement à la religion des ancêtres! tous sentimens que notre présence hostile et nos prétentions iniques avaient soulevés jusqu'à l'exaspération.

» Enfin, nous parvînmes au terme de notre voyage. Cadix, où nous aurions dû entrer en

maîtres, put jouir de notre humiliation : quand on nous fit passer dans les rues et sur les places de cette ville, où l'on nous montra comme des trophées, les Espagnols se demandaient, en haussant les épaules, ou avec un ricanement d'insulte, si c'étaient là ces Français qui faisaient tant de bruit dans le monde, et qui s'étaient vantés de leur faire la loi? et cette question d'étonnement, non moins que de mépris, était, de leur part, fort naturelle ; car, à coup sûr, soit dans nos personnes, soit dans notre tenue, il n'y avait rien de bien imposant ; homme et costume ne valaient pas mieux l'un que l'autre. Des visages pâles, émaciés, et dont les barbes n'étaient plus coupées depuis qu'on avait jugé à propos de prendre jusqu'aux rasoirs de nos *fraters*, des corps exténués, point de souliers, point de linge, ou du linge sale; des habits couverts de poussière, parce qu'on nous avait enlevé nos brosses comme un meuble inutile, et que d'ailleurs la plupart des prisonniers avaient peu de souci de leur toilette : tant de signes de détresse et d'épuisement ne nous valurent pas la moindre marque d'intérêt au milieu d'une population qui a la vanité de se croire civilisée.

» Après des marches forcées, après des cam-

pemens sous un ciel en quelque sorte torride, dans un pays où il n'y avait pas d'être à face humaine qui ne fût un ennemi; après un long trajet à travers des plaines arides, et sans abri contre le souffle harassant du *solano* qui nous desséchait, des cantonnemens auraient été indispensables à notre rétablissement. Pour nous refaire, nous eûmes dans une rade humide le séjour humide des pontons, où l'on nous jeta sans hamacs, sans matelas, sans paille, où l'on nous empila comme des morts dans la fosse commune, comme des pestiférés sur le lit de chaux qui doit les consumer. Dieu sait si le plancher de sape sur lequel chacun encore était obligé de se rapetisser, afin d'y trouver l'emplacement de sa couche, était bien propre à délasser de leur excessive fatigue des membres courbaturés !

» Les agitations de la nuit étaient cruelles; durant le jour, la torpeur était effrayante, et pourtant nos gardiens éprouvaient, à nous contempler dans cet état, une satisfaction qu'ils ne prenaient pas la peine de cacher. Au moment des distributions, dont le retour avait lieu toutes les quarante-huit heures, c'était pour eux un délicieux spectacle que celui de douze à quinze cents Français usant languissamment

le reste de leurs forces à broyer sous la dent quelques fèves sèches, ou à déchirer des lambeaux de poisson cru, imprégné d'une saumure corrosive qui leur ensanglantait la bouche.

» Ces repas, où chacun mangeait presque toujours ses alimens tels qu'il les avait reçus des mains des Espagnols, étaient hideux à voir, et les suites en étaient déplorables : immédiatement après, c'étaient des maux d'estomac, des coliques à se tordre, des déchiremens d'entrailles et un dévoiement qui ne cessait plus.

» L'eau qu'on nous donna d'abord venait du port Santa-Maria : elle était propre à la cuisine, et n'avait point de goût désagréable; mais bientôt on se lassa d'en aller chercher si loin, et nous n'eûmes que de l'eau saumâtre, puisée dans les fossés fangeux de la Péninsule : c'était là notre unique boisson. Si on l'eût renouvelée souvent, si en même temps l'on n'eût pris plaisir à nous faire endurer le supplice de la soif, il y aurait eu moins de danger à se désaltérer; mais la haine fanatique que nous portaient les Espagnols se joignait à leur indolence habituelle, pour nous ménager des privations, et pour attacher ensuite à la satis-

faction des premiers besoins la peine d'une intempérance bien naturelle. Il y avait ample provision de cette eau ; nous le savions, nous en demandions à cor et à cris ; plutôt que d'accéder à nos prières, ils préféraient la laisser croupir dans les barriques, au milieu des puanteurs de la cale. Avait-elle achevé de s'y corrompre, je n'y songe jamais sans éprouver un soulèvement de cœur, exhalait-elle une odeur nauséabonde, pire que celle des matières excrémentitielles répandues dans le vaisseau, alors cette capricieuse parcimonie cessait tout à coup : *Agua ! agua !* criait-on ; et le liquide pestilentiel était offert en abondance, *agua !*

» Tout se remuait dans l'encombrement : *de l'eau, enfin de l'eau !* c'était à qui en aurait, à qui arriverait le premier, et le fiévreux haletant, dont la langue et la gorge s'étaient desséchées, et le moribond, qui soulevait sa tête apesantie, et croyait marcher. Heureux en cet instant ceux qui étaient les plus forts, ou qui se trouvaient le plus près du distributeur ! ils se gorgeaient au détriment des plus faibles ou des éloignés. Je dis heureux, car on leur portait envie ; mais ils ne tardaient pas à expier l'avidité et le peu de retenue avec lesquelles ils avaient assouvi leur soif : le frisson s'em-

parait d'eux; ils grelottaient comme au cœur de l'hiver; leurs mâchoires claquaient; puis, l'accès de froid passé, venaient les plus violens vomissemens, la débilitante et inévitable diarrhée, l'affaiblissement, le sommeil, et la mort. toujours la mort, avec des convulsions horribles, lorsqu'ils commettaient l'imprudence d'aller dormir sur le pont : j'ai vu plus d'un soldat finir de la sorte pour avoir bu de l'eau de mer avec excès.

» Les causes de mortalité étaient si intenses et si multipliées dans nos prisons flottantes, que nécessairement les décès devaient y être nombreux. Dans les commencemens de notre captivité, nous jetions les cadavres à l'eau; mais le reflux en ayant déposé plusieurs sur le rivage de Cadix, les habitans de cette ville obtinrent du gouverneur que l'on viendrait chercher nos morts pour les enterrer. En conséquence, on nous défendit très-expressément, et avec menaces, de nous en débarrasser dorénavant comme nous avions fait jusqu'alors. Il n'y aurait pas eu à se plaindre de cette défense, si le service d'inhumation se fût fait avec exactitude;... mais il ne se passait pas de jour qu'il ne mourût quinze à vingt prisonniers à bord de chaque ponton, et les Espagnols restaient sou-

vent toute une semaine sans les enlever. On conçoit que sous un climat aussi chaud ils devaient bientôt entrer en décomposition, et dégager une énorme quantité de miasmes putrides. Ces foyers d'infection, disséminés sur tous les points du bâtiment, y portaient partout la désolation et la mort.

» C'était notamment dans les parties basses du ponton que le typhus exerçait ses plus grands ravages. Rarement il épargnait les malheureux qui s'y réfugiaient, lorsque, par une variation soudaine de la température, la fraîcheur des nuits, qu'ils avaient d'abord regardée comme bienfaisante, se changeait subitement en un froid piquant, et qui les pénétrait jusqu'aux os. Le typhus! on ne pouvait, sans se sentir ému de pitié, voir les angoisses de ceux qui étaient atteints de cette horrible maladie; leur corps glacé baignait dans une sueur froide; elle ruisselait sur leur front, et ils se plaignaient qu'un feu intérieur les dévorât; il leur semblait être dans un brasier. *De l'air! de l'air!* criaient-ils, en cherchant une place moins ardente que celle où ils étaient : *ah! par grâce, de l'eau sur mes membres, de l'eau bien froide; j'ai un feu dans les entrailles, dans la poitrine, dans les jambes; je brûle : éteignez-le donc ce feu; plongez-moi dans*

la mer. » Telles étaient les plaintes et les prières qu'ils faisaient entendre ; et si on ne savait pas y résister, c'en était fait d'eux ; la vie s'éteignait avec l'incendie.

» Que l'on juge de ce que nous devions souffrir, nous qui étions entourés de ces douleurs, sans possibilité de les soulager, et avec la perspective d'y succomber nous-mêmes ! Mon cœur se brisait lorsque j'avais devant les yeux, comme cela m'arrivait presque tous les jours, les délires de quinze à vingt malades ; c'étaient des hurlemens à fendre l'ame, des cris d'épouvante, des mouvemens d'effroi, des soubresauts, des gestes convulsifs, d'horribles contractions de visage, des grincemens de dents, auxquels ne succédait que trop souvent la raideur de fer du tétanos. La plupart se croyaient sous le fer des Espagnols, toujours prêts à les assassiner, parce qu'ils avaient vu périr de la sorte un grand nombre de leurs camarades dans les cantonnemens de l'Andalousie, où ils étaient restés comme prisonniers. Ceux-ci, avec une imitation parfaite de physionomie, de langage, d'accent, répétaient les vociférations des habitans contre l'armée française ; ceux-là voyaient la garnison défiler par la brèche ; d'autres se figuraient le ponton sur le point de couler, ou

d'être brûlé par l'artillerie des forts de Cadix.

» Ces terreurs qu'ils éprouvaient étaient si grandes et si vraies, que parfois nous abandonnant à l'illusion qu'elles faisaient naître dans notre esprit, nous ne pouvions nous défendre d'une impression passagère du même genre. Bien que chez le plus grand nombre de malades, les facultés de l'intelligence fussent oblitérées à des degrés variés, depuis la torpeur et l'assoupissement jusqu'aux éclats de la frénésie, il y avait certains cas où le délire offrait cela de particulier, que les idées semblaient se concentrer sur un seul objet : alors il fallait beaucoup d'attention pour s'assurer si réellement il y avait délire, pour découvrir le côté faible d'une raison qui ne s'était détraquée qu'en un point. Cette démence, en quelque sorte lucide, et si paisible, puisqu'à peine on s'en apercevait, était la moins fréquente ; le plus ordinairement l'excessive irritation du cerveau s'annonçait par des transports, par des violences, par des propos, par des actes extravagans, ou par un hébétement qui tenait de l'idiotisme. Quelques-uns s'arrachaient les cheveux ou s'ensanglantaient la figure avec leurs mains décharnées ; plusieurs pleuraient, sanglotaient, se lamentaient ; il y en avait qui cherchaient à mordre : nous n'ap-

prochions d'eux qu'avec précaution : les jeunes gens appelaient leur mère en gémissant. Un sergent, je me souviens que c'était un Piémontais, contrefaisait le cri de tous les animaux de la ferme, depuis le chant du coq jusqu'au braiment de l'âne, et au mugissement du taureau. Un soldat du train ne cessait de répéter, *hu, diu, huhau !* et, pendant les ténèbres, ceux qu'ils empêchaient de dormir, ceux qui invoquaient le sommeil comme un bienfait, comme un oubli, comme un remède salutaire, au sortir des agitations d'une longue crise, les suppliaient de se taire, ou leur commandaient le silence avec des transports de colère, des accès de rage, et des imprécations accompagnées des plus exécrables juremens. C'est là que Dieu et les hommes étaient maudits !

» *Il ne crèvera donc pas !* Cette exclamation, souvent réitérée, était le vœux de l'égoïsme du malade, qu'importunait, que courrouçait la bruyante agonie d'un voisin, dont il lui tardait d'être délivré. Un peu de tranquillité aux dépens de la vie de son semblable, voilà ce qu'il souhaitait : le dernier râle lui faisait plaisir ; mais notre misère les tuait tous deux, et quand ils n'étaient plus, sur leur dépouille, dont la vermine les quittait pour s'attacher à nous, sur

leurs cadavres, qu'on laissait bleuir à bord, jusqu'à ce que les vers commençassent à les ronger, il y avait encore des blasphèmes et des malédictions.

» Dans ces tristes sarcophages, où morts et vivans étaient entassés pêle-mêle, les regrets du foyer natal étaient bien amers ; aussi la maladie du pays y fit-elle également son invasion. Toutefois, elle sévit avec plus de rigueur contre les Suisses et les Piémontais que contre les Français. Celui qui en était atteint devenait rêveur ; bientôt il tombait dans une mélancolie profonde ; nous le voyions se coucher sur le ventre. Alors nous disions : *en voilà un de moins*, et ce pronostic ne nous trompait pas : il ne se relevait plus. Presque toujours il succombait sans aucune affection apparente, sans se plaindre, sans demander du secours. Que lui eût, en effet, servi d'en demander dans la situation où nous étions? son mal n'était-il pas incurable? et puis, ne l'eût-il pas été, comment se procurer des médicamens ? Ceux-là seuls à qui il restait quelque argent pouvaient en obtenir; les autres étaient réduits à étancher leur soif de malade avec cette eau corrompue que l'on tenait sous clef. C'était un régime affreux, un régime à miner les plus robustes ; et néanmoins j'en ai vu

plusieurs guérir par les seules forces de la nature.

» A bord d'un vaisseau il y a toujours une infirmerie ; sur les pontons, malades ou non, il fallait vivre côte-à-côte. Le prisonnier bien portant était souvent obligé de coucher entre deux scorbutiques, et pour que l'on sache bien quel supplice ce devait être, il me faut dire en quelques mots la marche de cette maladie si redoutée des marins, et qu'on n'avait pas vu encore se manifester avec des symptômes si effrayans.

» Partout les préludes ordinaires du scorbut sont l'extrême pâleur, le malaise, l'engourdissement des membres, et la lassitude, jointe à une sombre et indéfinissable tristesse : le gonflement des gencives, la fétidité de l'haleine, le déchaussement des dents, leur vacillation, et les taches noires sur la peau ne se présentent que successivement. Ici, les progrès étaient plus rapides ; les étouffemens, les saignemens de nez, et les ulcères venaient presque en même temps, c'était une décomposition en quelque sorte spontanée : bientôt accourait la gangrène, qui commençait par les joues, et finissait par envahir toute la face. Ceux qui avaient été blessés voyaient leurs cicatrices se déchirer ; un sang noir y affluait et se coagulait aussitôt ; les bords des plaies se renversaient, les muscles

se rétractaient, les membres se roidissaient; puis la paralysie était le dernier degré. Un scorbutique venait-il à se fracturer un membre, dans les chutes fréquentes auxquelles on était exposé par les roulis des pontons et l'humidité des escaliers, la fracture était irrémédiable, aussi long-temps qu'il n'était pas guéri de son scorbut, et le repos auquel il était condamné devenait le plus invincible obstacle à sa guérison.

» Ces pauvres scorbutiques étaient véritablement nos lépreux : mais bien qu'ils inspirassent autant de dégoût qu'ils auraient dû exciter de compassion, nous ne pouvions éviter leur contact, et bon gré, mal gré, il nous fallait humer leur souffle empesté : les cadavres du moins ne respiraient pas ! Ah ! si les malheureux, pour rafraîchir leur sang, avaient pu se procurer quelque peu de cette verdure que, de la hauteur du tillac, ils apercevaient sur le rivage, et qu'ils dévoraient des yeux ! s'ils avaient eu quelques gouttes d'un vin généreux pour rendre à leur organisation le ton dont elle était privée ! si les Espagnols avaient seulement consenti à les descendre à terre pour quelques jours, ou à remplacer de temps à autre, par des végétaux frais, les salaisons qu'ils nous distribuaient, ils auraient été sauvés ! mais rien

de ce que nous souhaitions pour eux et pour nous, rien de ce que nous demandions au nom de l'humanité ne nous fut accordé. Les Espagnols n'avaient point d'entrailles; leur charité n'allait que jusqu'à nous apporter quelquefois un peu d'eau-de-vie qu'ils faisaient payer fort cher, et du tabac, que les fumeurs trouvaient le moyen d'acheter en trafiquant de leurs vivres avec ceux de leurs camarades qui avaient de l'argent. Ces derniers étaient, en général, nos industriels, qui pour l'appât de quelques *cuartos*, s'étaient ingérés de fabriquer des reliquaires en ébène, des croix et des chapelets, dont ils obtenaient grand débit.

Ceux qui avaient la patience d'exécuter ces petits ouvrages s'applaudirent d'abord d'avoir découvert une ressource aussi précieuse; mais ces minutieuses occupations, auxquelles ils se livraient du matin au soir, la contention trop immobile qu'elles exigeaient, tandis que le mouvement et la dissipation étaient des premières nécessités, altéraient promptement leur santé, et au milieu des trois ou quatre contagions qui nous minaient, ils étaient toujours atteints plus tôt que les autres. A la vérité, ils étaient moins accessibles au scorbut, mais ils n'échappaient pas à la dyssenterie, qui fondait

sur eux pour ainsi dire à leur insu. D'abord, ils en concevaient peu d'inquiétude : le soldat est comme le paysan, dès qu'il mange, il ne peut se persuader qu'il se porte mal, et les dyssentériques mangeaient beaucoup; un appétit vorace les tourmentait; ils cachaient même des provisions; leur mot était cet axiome des campagnes : *tant que va le moulin, il n'y a qu'espoir pour le meunier;* et pour se croire malades, ils attendaient que leur amaigrissement et leur débilité fussent extrêmes. Alors ils se frappaient tout à coup, ils devenaient tristes, et se tenaient constamment couchés, les jambes rapprochées des cuisses, et les cuisses du ventre. Leur visage, ou tiré ou bouffi, prenait la teinte jaune sale; il se couvrait, ainsi que leurs mains, d'une croûte terreuse; la peau devenait rugueuse comme une écorce d'arbre; elle s'enflammait, elle s'excoriait; le ventre semblait collé aux reins, et de tout le corps s'exhalait une odeur fétide. Quand nous approchions d'eux pour les visiter, pour observer les progrès du mal, il fallait les tourmenter pour leur arracher une parole, et cette langue sèche, brune, tremblante, qu'ils nous montraient à grand'peine, plusieurs oubliaient ou n'avaient plus la force de la retirer. »

CHAPITRE III.

LES PONTONS.

Suite du récit du Docteur.

Complication de maladies. — Dévouement des femmes. — Elles échappent à la contagion. — Le meilleur moyen de se préserver. — Singulière défense d'un général. — Nous sommes les boute-en-train du ponton. — L'homme invulnérable. — Comment s'organisent les officiers. — La discipline et les gendarmes. — Effets de la propreté. — La situation des officiers et celle des soldats. — La chemise qui ne sèche jamais. — Les balançoires. — Les concerts à bord. — Silence de mauvais augure. — Les pontons transformés en hôpitaux. — Résurrections. — Quarantaine inutile.

« Sur quatorze mille que nous étions, on en comptait huit mille dont une moitié avait le scorbut et la dyssenterie, et l'autre moitié le scorbut seulement. Ces deux maladies, avec leur auxiliaire le typhus, faisaient de nos pontons un épouvantable tableau de destruction et de mort. Il n'y avait que les femmes de soldats ou les cantinières qui tinssent bon. Une particularité des plus remarquables, c'est qu'il s'en

trouvait plusieurs centaines avec nous, et que pas une d'elles ne fut malade. Peut-être durent-elles la conservation de leur santé au mouvement qu'elles se donnaient en cherchant à se rendre utiles ; car les femmes sont nées hospitalières : dès qu'il s'agit de soulager des souffrances, elles s'oublient au sein du danger ; et le danger même, qui ne les occupe que par rapport à autrui, devient pour elles une salutaire diversion. Si nous allions tomber malades, disaient-elles, *que deviendraient nos pauvres hommes?* Nous, dont c'était le devoir, comme le métier, de les panser, de les veiller, de les soigner ces hommes, nous disions aussi, *que deviendraient-ils?* Ce n'était pas que nous y pussions grand'chose ; mais nous n'en étions pas moins pénétrés de l'idée que c'était pour nous une obligation de vivre et de nous maintenir dispos.

» La persuasion qu'on ne sera pas malade, et la résolution de ne pas l'être, sont d'excellentes dispositions hygéniques ; qu'à cela on ajoute la nécessité de donner l'exemple de ne pas se laisser abattre, et l'on comprendra pourquoi, au milieu des épidémies les plus violentes, les médecins, et tous ceux qui se dévouent à les seconder, résistent plus que les

autres : c'est qu'ils sont plus fermes sur leurs étriers, et que chez eux le plus puissant des stimulans, l'amour-propre, est en jeu. Nous sentions que nous devions nous bien porter, pour que l'on continuât d'avoir foi en nos conseils et en nos remontrances ; notre considération personnelle y était intéressée. Enfin nous étions ces soldats, à qui un général du siècle dernier avait défendu de tomber malades, sous peine d'être enterrés vifs (1). L'influence du moral sur le physique est si grande ! Et puis, nous ne faisions pas comme ceux qui pour la moindre indisposition allaient se tapir en un coin dans leur capote, le bonnet de police sur les yeux ; de ceux-là les camarades disaient qu'ils *se jetaient le drap sur la figure*. L'expression était juste et pittoresque.

» Quant à nous, nous recommandions l'exercice, et nous en prenions le plus possible : nous nous battions les flancs pour être les boute-en-

(1) Cette singulière défense se trouve dans un ordre du jour du maréchal comte de Munich, pendant le siége d'Oczakow en 1793. Les historiens rapportent qu'elle produisit tout l'effet qu'il s'en était promis, et que les maladies, qui se multipliaient dans son armée à un degré effrayant, cessèrent tout à coup.

(*Note de l'Éditeur.*)

train du ponton ; nous organisions des danses, nous encouragions les jeux sur le tillac. Cette gymnastique en plein air, qui n'était guère praticable avant que la mort n'eût éclairci nos rangs, était un merveilleux préservatif : je sais que pour mon compte je m'en suis parfaitement trouvé. Il est des situations où bon gré mal gré il faut absolument se remuer afin de s'étourdir. J'avais cette conviction, et j'ai souvent éprouvé combien, quand on se défie de sa faiblesse, il est à propos de la combattre par une activité quelconque. Pour ne pas succomber, il suffit d'être constamment en garde : aujourd'hui je garantirais que l'homme sain et courageux dont l'ame forte retrempe le corps est presque toujours invulnérable. Mais cette force d'esprit, ce ressort ne s'allie d'ordinaire qu'avec une certaine culture de l'intelligence, avec l'absence de préjugés, et cette habitude philosophique de la vie qui fait qu'en toute occasion on sait se créer des ressources.

» Tout cela, l'on en conviendra, n'est pas le lot de malheureux paysans qu'on a pris à leur charrue et qui, sous les drapeaux, n'ont apporté que l'ignorance et l'entêtement de leur village. Tous, aussi long-temps qu'ils ne se sont pas dégourdis, sont gens qu'il faut mener comme

des enfans, et qui, hors cette docilité de brute, qu'on obtient à force de salle de police, sont encore plus difficiles à gouverner, et il y en a beaucoup qui ne se dégourdissent jamais, témoin le proverbe, *vieux soldat*... on sait le reste.

» Il n'en est pas ainsi des officiers : ceux qui avaient été faits prisonniers avec nous s'arrangèrent si bien, que, comparativement au reste de l'armée, ils eurent peu à souffrir des maladies qui la ravageaient.

» Leur genre de vie, à bord du ponton sur lequel on les avait tous réunis, était vraiment [illegible] d'hygiène nautique. Sans cesse on les avait occupés de tout ce qui pouvait leur procurer de la distraction : la danse, la musique, le jeu, le dessin, l'escrime. Ils avaient, en outre, adopté un réglement, par lequel il était défendu à tout officier de rester couché après le coup de canon de la *diane*, qui se faisait entendre dans la rade dès que le jour commençait à poindre.

» Une discipline sévère, exercée par les plus forts et les plus jeunes, auxquels on avait donné le nom de *gendarmes*, sévissait contre les gens malpropres ou paresseux. Un officier supérieur était chargé de la haute police du

bord, et des marins français étaient payés pour y entretenir la plus grande propreté. Chacun avait sa tâche et ses attributions; la hiérarchie s'était conservée; il existait des liens de subordination, tandis que les soldats ne reconnaissaient plus d'autorité que celle de leurs gardiens.

» Les officiers durent certainement à cet ordre, à ces précautions, d'avoir évité la dyssenterie et le scorbut. Cependant, il faut tout dire, ils avaient encore d'autres avantages sur le commun des prisonniers : comme leur solde était plus forte, et que d'ailleurs leur garde-robe d'entre eux possédaient une bourse assez bien garnie, ils achetaient ce qu'on ne leur donnait pas : jamais, par exemple, ils ne manquèrent d'eau douce, et ils pouvaient avoir du vin autant qu'ils voulaient. Un marchand de comestibles vint même s'établir sur leur ponton ; il fit la cuisine pour les officiers, qui se formèrent par ordinaires pour prendre leurs repas ; il leur fournissait des alimens frais.

» La majeure partie des soldats étaient pieds nus, et beaucoup d'entre eux avaient pour tout habillement une capote trouée, qui leur tenait lieu de couverture pendant la nuit, et qu'ils s'obstinaient à appeler leur cache-misère, bien

qu'elle ne cachât rien. Les officiers, au contraire, étaient encore vêtus suffisamment, et passablement chaussés : on pouvait remarquer quelque disparate, et même du délabrement dans leur toilette; mais il n'y avait point de dénuement. Au sortir de leur bain, qu'ils prenaient à tour de rôle dans des barriques qu'ils avaient fait défoncer, ils pouvaient du moins se mettre en linge blanc. Les soldats étaient privés de tous ces moyens de propreté, dont ils auraient retiré un si grand avantage; et, bien qu'il ne leur restât qu'une chemise, il ne leur était [illegible]is de la laver qu'à l'eau de mer, ce qu'elle ne séchait jamais.

Les officiers avaient obtenu des cadres et des matelas, et pour se soustraire à l'humidité et à ces myriades de dégoûtans insectes, qui ne pullulèrent jamais autant que dans les pontons, ils n'en étaient pas réduits à s'isoler sur quelques bouts de corde entrelacés en manière de hamacs. C'était là une position des plus incommodes, et que l'on ne tenait quelque temps que sous la condition d'être moulu, brisé en se réveillant. Mais tout incommode qu'elle était, les soldats la regardaient comme le superlatif du confortable : c'était à qui découvrirait des morceaux de bitord, pour se construire un pareil

coucher, et ensuite un endroit propice pour accrocher, sans contestation, cette espèce de balançoire.

» Les officiers s'étaient réservé des musiciens qui leur donnaient des concerts, dont l'harmonie, par les douces impressions qu'elle produisait, charmait pour un moment les ennuis de la captivité. Les soldats n'entendaient jamais que le monotone bruit des flots, les sons rauques et lugubres des porte-voix, quand d'un ponton à l'autre les sentinelles se répondaient pour prouver leur vigilance ou les cris plaintifs de leurs camarades agonisants. C'était là toute leur musique.

» Ils ne jouaient plus à la drogue ; ils ne berçaient plus le soir avec ces contes de La Ramée, ces histoires si consolantes du pays de Cocagne, l'Eldorado du troupier, auxquelles, nonobstant les bruyantes et burlesques interruptions et les fréquens rappels à l'attention de la part d'un narrateur qui veut à toute force être écouté, est dévolu le privilége d'endormir les chambrées, depuis qu'en France il y a des camps, des casernes, des corps-de-garde et des prisons. Les trompettes, les tambours, étaient taciturnes ; plus de farceurs, plus de grosses plaisanteries. *Jean Lablague* lui-même, celui

de qui les camarades disaient que quand il ne parlerait plus, c'est qu'il serait mort, ne desserrait pas les dents : selon le dicton militaire, cette fois, il *avait le bec cloué*. Il n'y avait plus de récits d'aventures : personne ne soufflait mot de ses bonnes fortunes vraies ou fausses avec la sœur, la femme ou la fille de quelque *hidalgo* ; encore moins répétait-on en chœur le refrain alors si en vogue de la chanson de Roland. La parole expirait sur les lèvres : les prisonniers étaient ou consternés ou moribonds.

[redacted] magistrats moins inhumains que ceux [redacted] auraient envoyé sur chaque ponton un homme capable de diriger la police du bord, et doué d'assez de connaissances pour veiller à la santé des prisonniers, ainsi qu'à la salubrité de leurs demeures. Il y serait parvenu en les faisant aérer et laver chaque matin ; en contraignant les prisonniers à se laver eux-mêmes et à s'exercer, afin d'entretenir leurs forces ; en expulsant des lieux humides et resserrés tous les êtres apathiques qui s'y seraient enfouis ; enfin, en distribuant du linge à ceux qui n'en avaient plus : c'est ainsi que cela se fût passé en France. Les Espagnols qui étaient dans les dépôts de Nancy et de Châlons l'attesteront,

et s'ils étaient sales alors, c'est qu'on viendrait plutôt à bout de blanchir un nègre que d'amener un bon et franc Espagnol à se débarrasser de sa crasse originelle.

» Cependant il vint un moment où l'on voulut bien jeter un coup d'œil de commisération sur les prisonniers de Bayleu : ce fut quand les progrès de l'armée française, qui s'avançait pour faire le siége de Cadix, commencèrent à donner de sérieuses inquiétudes aux habitans de cette ville. Aussitôt ces mêmes magistrats, jusque-là sourds à toutes les représentations, s'empressèrent de faire disposer en [illegible] ces pontons, au sein desquels la ha[illegible] nous portaient avait pu s'assouvir par tant de trépas.

» Il fut arrêté que chaque vaisseau contiendrait quatre cents malades. On y fit partout des fumigations avec du chlore ; on lava les entreponts, qui furent intérieurement blanchis à la chaux ; les planchers furent sablés pour en diminuer l'humidité ; les sabords restèrent long-temps ouverts, et des manches à vent, qui, après avoir traversé les batteries perpendiculairement, allaient se rendre au faux pont, servirent à renouveler l'air dans les lieux les plus bas. On éleva des tentes sur le tillac pour

abriter les malades pendant la promenade ; on dressa trois rangs de lits, et afin d'éviter les accidens du roulis, on eut la précaution de les fixer au plancher. Une petite pharmacie fut établie dans la chambre destinée au capitaine du vaisseau. On plaça une baille d'aisance bien bouchée pour dix lits, et l'on mit six infirmiers dans chaque salle.

» Quand tout cela fut prêt, nous allâmes dans la rade, recrutant les malades de ponton en ponton. Pas un de ces vaisseaux dont le pont n'en fût jonché et les batteries encombrées. Tous [illegible] dans un état de détresse et de souffrance impossible à décrire : nous choisissions parmi les cadavres, et beaucoup de ceux que nous recueillîmes étaient déjà réputés morts, parce qu'ils ne bougeaient plus. Les autres se voyaient enlever avec une insouciance stupide ; ils ne paraissaient pas seulement se douter de ce que nous voulions. Ceux qui avaient conservé toute leur connaissance restaient ébahis : après l'abandon si prolongé dans lequel on les avait laissés, ils ne pouvaient croire que l'on se fût ainsi tout à coup décidé à venir à leur secours ; mais cet évènement ne leur suggérait aucune réflexion, ils étaient muets et moroses. Il s'en trouvait même qui se laissaient retomber avec

humeur lorsque nous essayions de les poser sur leur séant ; qui nous dérobaient leur face avec mécontentement quand nous cherchions à les retourner ; le jour les importunait ; il leur semblait que nous les dérangions : ils étaient si bien ! ils s'étaient couchés pour mourir. Mais nous n'en persistions pas moins à remplir notre mission.

» Au fur et à mesure qu'ils arrivaient à l'hôpital, on les lavait dans des baignoire pleines d'oxycrat tiède ; leurs vêtemens étaient jetés à la mer. On les transportait ensuite dans des lits où leurs ulcères étaient pansés. Ce concours de soins, joint aux discours consolans que nous leur tenions, il ne tardait pas à résulter pour eux un mieux sensible. Nous traitions tout ensemble le moral et le physique ; tout ce qui dépendait de nous, nous le faisions pour ranimer leur courage abattu, et des larmes de joie coulaient quelquefois sur leur visage, en voyant les médecins ainsi dévoués à leur soulagement. Ces larmes étaient notre plus douce récompense. Mais que nous fûmes heureux lorsque nous les aperçûmes successivement déguerpir de leurs lits par essaim de dix, de vingt, de trente, de quarante à la fois ! chaque visite du matin ajoutait à notre satisfaction.

Combien y aura-t-il de résurrections aujourd'hui? nous demandions-nous, et presque toujours le nombre de ces Lazares surpassait notre attente. Bientôt il y eut affluence sur le tillac, où ils montaient comme des revenans qui emportent leur linceul, enveloppés de leur couverture de laine qu'ils s'étaient attachée sur le corps. Dans ce costume, qui était celui de tous les promeneurs, ils n'en avaient pas d'autres, on aurait pu aussi les prendre pour une troupe de Bédouins.

Cependant leur teint s'éclaircissait, ils se tenaient plus droits; plusieurs commençaient à se draper imposamment en fumant la *cigarette;* on fredonnait, on sifflait des airs, la langue des conteurs se déliait; on faisait circuler des nouvelles qui venaient on ne savait d'où, mais qui n'en étaient que plus avidement accueillies, on y parlait d'échange, de victoires, de délivrance; on était sûr que l'Empereur ferait fusiller le général Dupont. *Ah! b...., pour celui-là, il ne l'aura pas volé!* C'était l'arrêt du conseil de guerre prononcé par la bouche des soldats. Enfin, leur nef voguait à pleines voiles vers la santé. Le retour du printemps, et la certitude de ne plus être replongé dans ce gouffre de misères où l'on avait eu tant à

souffrir, contribuèrent à opérer ces cures, sur lesquelles nous n'aurions jamais osé compter : on vit des scorbutiques qui avaient les muscles durcis et rétractés se guérir, et recouvrer complètement l'usage des parties attaquées. Il n'en fut pas de même des dyssentériques ; presque *tous*, épuisés et dans le marasme, périrent dans les langueurs de l'hydropisie. Aussitôt que les prisonniers entraient en convalescence, des habillemens chauds, expédiés de Cadix, leur étaient distribués; mais, bien que parfaitement rétablis, ils portaient long-temps sur eux une odeur qui était un mélange de celle des dyssentériques et de celle du goudron. Cette odeur, dont ils étaient imprégnés, les faisait reconnaître partout pour des prisonniers de Cadix, et on s'éloignait d'eux, et on les fuyait, parce que l'on croyait généralement que leur contact était dangereux.

» Lorsque le ponton *la Vieille-Castille* s'approcha de la côte occupée par les troupes du maréchal Victor, un cri de joie s'éleva du rivage : les soldats accouraient pour embrasser des frères d'armes qui avaient eu le courage de se délivrer ; c'était à qui tendrait la main, à qui fêterait leur retour à la liberté. Mais bientôt l'épouvantable mot de *contagion* passa de bouche

en bouche; c'était l'horrible secret qu'on se communiquait : *Garons-nous,* se disait-on, *c'est la peste qu'ils nous apportent;* et cette peste qui faisait que tout-à-coup on se retirait d'eux avec effroi, était la maudite odeur. Elle fut cause que, dans un moment où des secours leur étaient si nécessaires, ils tombèrent dans une sorte d'isolement; car, pour rassurer l'armée, il fallut les séquestrer : on les confina dans un hôpital particulier de la ville de Santa-Maria, et l'on établit un cordon sanitaire autour de cette espèce de lazaret, où ils se virent condamnés à une quarantaine des plus strictes et des plus inutiles qui aient jamais été ordonnées.

» Cette réclusion, à laquelle ils avaient été loin de s'attendre, eut de bien graves conséquences : beaucoup d'entre eux qui n'avaient pas encore été malades le devinrent de rage de se voir renfermés, d'impatience de ne pouvoir sortir; *ils se mangeaient le sang :* telle était, dans leur mauvaise humeur, l'énergique expression dont ils se servaient pour caractériser l'excès de leur mécontentement. Ils pestaient, ils s'emportaient contre les médecins qui avaient conseillé la mesure; cent fois le jour ils donnaient au diable le maréchal qui l'avait autori-

sée. La mesure n'en fut pas moins maintenue : elle était octroyée à la peur.

» Dans toute autre occasion on n'aurait pas eu cette condescendance pour des craintes qui n'étaient pas fondées ; mais il y avait une telle démoralisation parmi les troupes, qu'on devait s'empresser de leur ôter tout nouveau sujet de s'alarmer, même mal à propos. »

CHAPITRE IV.

LES PONTONS.

Fin du récit du Docteur.

Fausses dispositions d'esprit. — Regrets à l'Allemagne. — Les précautions. — Le mot d'un voltigeur. — Le soldat en bonne fortune. — Terreurs paniques. — Le double sens. — La belle Andalouse et les sept hussards. — Etrange caractère de cette guerre. — Deux idées fixes. — La petite D'Alcala. — Lempecinado. — La manie du suicide. — La vision. — Palafox et le portrait de l'évêque.

« L'Espagne, à cette époque, était devenue la terreur de nos soldats : eux, d'ordinaire si impatiens d'entrer en campagne et de guerroyer, n'importe où l'on voulait les mener, ne franchissaient les Pyrénées qu'à regret et le cœur plein de vagues pressentimens.

» Autrefois, avant d'être pour nous un théâtre de triomphes et de gloire, l'Italie avait été réputée le tombeau des Français; aujourd'hui

c'était la Péninsule hispanique qui lui avait succédé dans ce fatal renom. Une si triste conquête n'offrait quelque attrait qu'à la cupidité du petit nombre avide de butin, aux pillards qui convoitaient les aubaines fortunées d'une guerre irrégulière et toute de détails : ils venaient faire la chasse aux quadruples, aux calices, aux couronnes des madones, aux trésors des chapelles, aux offrandes des pèlerins. L'exemple de généraux qui ne s'occupaient que d'entasser dans leurs fourgons les richesses des églises, des couvens et des châteaux, les autorisait dans ces déprédations, et plus on volait, plus aussi la résistance des habitans devenait opiniâtre; plus ils étaient irrités, plus s'envenimait le sentiment de haine qu'ils nous portaient; plus, au sein des périls croissans, des inspirations perfides de la vengeance, des représailles motivées ou non, de la rage qui s'allumait de part et d'autre, qui se concentrait traîtreusement ou qui éclatait, plus, dis-je, s'évanouissait cette loyauté qui peut, jusqu'à un certain point, rendre supportable à deux peuples la cruelle nécessité de se traiter réciproquement en ennemis.

» Que servait de vaincre, lorsque l'occupation ne pouvait jamais être que précaire, lorsqu'elle

n'était qu'une suite d'efforts et de surveillance mille fois plus pénibles que le choc de masse à masse; lorsqu'après avoir battu et dispersé les armées, restait l'affreuse perspective des *vêpres siciliennes*, dont les Espagnols nous donnaient la monnaie avec usure dans cette multitude de massacres partiels, d'assassinats, d'empoisonnemens, qui étaient pour eux des actes d'un héroïsme sanctifié?

» Nos soldats n'avaient encore rien vu de pareil: ils ne redoutaient pas les Espagnols qui se défendaient, mais les Espagnols qui s'étaient soumis; ils ne marchaient plus, ils ne se reposaient plus avec sécurité sur un sol où l'hospitalité, même la plus cordiale, les faisait trembler. Le serpent, dont la morsure est mortelle, était à côté d'eux; peut-être était-ce cet enfant qui se jouait en leur offrant des fruits, cette jeune fille qui les provoquait par son regard de feu, ce mari complaisant qui permettait à sa femme de les charmer, ou cette duègne qui se rendait l'officieuse messagère d'un amour impromptu.

» L'amour! les Français, qui ne sauraient vivre sans ses aventures et ses galanteries, étaient ici réduits à repousser ses enivrantes distractions; il n'y avait plus moyen de se fier

aux sémillantes ardeurs de ce sang africain qui bouillonne encore dans les veines des voluptueuses filles de l'Espagne. Chez elles, la plus violente des passions, celle qui les domine toutes, et peut, au besoin, pour arriver à s'assouvir, prendre le masque de chacune d'elles, la haine s'était allumée au foyer sacré de la religion et du patriotisme, et la prudence recommandait d'être de glace aux agaceries les plus séduisantes de cette progéniture des Maures. La continence de Scipion, la vertu de Bayard, la chasteté de Joseph, n'étaient plus que de l'intérêt personnel bien entendu. On résistait aux tentations les plus fortes, parce qu'il y avait des caresses qui tuaient; on redoutait les étreintes de Judith; on s'interdisait tout abandon, tout plaisir. Une douce voix était le chant trompeur de la sirène, toute boisson offerte, un breuvage de Médée; on s'attendait sans cesse à rencontrer quelque Brinvilliers nationale; pas de fontaine à laquelle on osât se désaltérer, pas de coupe qu'on ne craignit d'approcher de ses lèvres.

» Comme on regrettait alors l'Allemagne avec ses chevelures blondes et ses yeux bleus, avec son accueil suave et ses tendresses sans arrière-pensées! et l'Italie, dont les beautés étaient si

franchement éprises de l'étranger libérateur, quel contraste ne formait-elle pas avec l'Espagne, où il n'y avait pas jusqu'au sourire le plus naïf qui ne pût être une amorce à quelque piége, une démonstration de bienveillance faite à mauvaise intention !

» En matière d'appréhensions, de quelque genre que ce soit, les Français sont peut-être les plus intrépides douteurs qu'il y ait au monde; il est dans leur tempérament d'affronter et même de nier le péril. C'est ce qu'ils firent d'abord avec leur témérité habituelle; mais ils durent bientôt se rendre à l'évidence des faits, et se résoudre à prendre des précautions, dont ils ne tardèrent pas non plus à se relâcher, vu que la défiance répugne à leur caractère.

» Cependant les avertissemens en action venant de toutes parts, les mesures de sûreté entrèrent définitivement dans les prescriptions de la discipline. On ne s'établissait plus dans une habitation sans l'avoir exactement fouillée dans toutes ses parties. On ne mangeait pas le pain de ses hôtes, on ne buvait pas leur vin, sans les avoir auparavant contraints à manger et à boire les premiers. « Eh! mes b...., disait à ce sujet un voltigeur Parisien à ses camarades, qui ne s'accommodaient pas du séjour de l'Es-

pagne, savez-vous que vous êtes fièrement difficiles! vous n'avalez rien qu'on ne l'ait goûté, vous ne couchez pas dans un appartement qu'on ne l'ait visité, vous ne dormez pas qu'on ne vous veille. Eh bien! vous voilà déjà heureux comme des rois; de quoi vous plaignez-vous? il ne vous manque qu'une garde, des chambellans et des pages. Allons, en avant! il n'en mourra que les plus malades!

» — Le même voltigeur me racontait un jour que, quand il lui arrivait d'être en bonne fortune avec quelque Espagnole, il ne manquait jamais de se faire accompagner par un de ses camarades qui faisait le guet pendant le rendez-vous; alors, ajoutait-il, ma baïonnette ne me quitte pas : j'en ai fait sentir la pointe. On comprend ce que cela signifie, et l'on s'arrange là-dessus.

» Ce fer toujours prêt à se plonger dans une poitrine, et la présence de l'ami, devaient singulièrement refroidir l'imagination de la dona qui se prêtait à de tels ébats; et pourtant la plupart du temps cela se passait ainsi.

» On était constamment sur le qui-vive, l'esprit tendu à la vigilance et à la terreur : on frissonnait pour une ombre qui se projetait, pour une feuille morte que le vent détachait,

pour un lézard qui s'agitait dans la bruyère ; il y avait des alertes à chaque pas, et les plus hardis n'étaient pas ceux qui riaient de ces terreurs paniques. J'ai vu un vieil hussard, goguenard et moqueur s'il en fut, pâlir et laisser tomber son morceau de pain à ces paroles de son brigadier : Eh bien ! l'ancien, déjà la *mort entre les dents !* C'est que, depuis la veille, ces paroles avaient pris un sens tout différent de celui que la manie du calembourg leur donne dans le vocabulaire des casernes et des carrefours, où elles ne sont qu'une manière de félicitation plaisante adressée à un gaillard d'appétit matinal. Or, voici l'évènement tout-à-fait tragique qui avait désenchanté la locution :

» La veille, sept hussards du même régiment étaient arrivés dans un village de l'Andalousie, aux environs de las Cabezas de San-Juan : selon la coutume, ils n'avaient pas manqué de choisir pour logement l'habitation qui leur avaient offert la plus riche apparence. La maîtresse de la maison, l'une des plus belles femmes de la contrée, leur avait fait fort bon accueil : elle aimait les Français, assurait-elle, et ne finissait pas de s'extasier sur l'élégance de leur costume. Après les complimens et les élo-

ges, elle s'empressa de leur faire servir un copieux repas, et de mettre à leur disposition du vin pour force libations. — Vous trinquerez avec nous, lui fut-il dit. — Elle saisit un verre plein, *al rey don Jose!* et le vida tout d'un trait à la santé du roi Joseph. Elle but une seconde rasade *à los Franceses!*

» Les hussards témoignaient leur satisfaction d'avoir rencontré une vivante de cette espèce. Toutefois, comme cet engouement de l'Espagnole leur semblait quelque peu extraordinaire, ils l'invitèrent à vouloir bien manger avant eux des mets qu'on avait apportés sur la table. Elle en mangea largement, et en plaignant gracieusement ses hôtes d'être obligés de recourir à de pareilles épreuves.

» Auprès de l'Andalouse étaient quatre enfans avec des figures d'anges : trois garçons et une jolie fille de sept ou huit ans. Un hussard lui demanda s'ils étaient à elle, et sur sa réponse affirmative : Alors, dit-il, il faut qu'ils soient de la fête.

» — Toujours des soupçons? reprit-elle; ah! messieurs les Français, que vous êtes méchans!

» Aussitôt elle fit approcher ses enfans et elle leur ordonna de faire avec elle compagnie

aux hussards : — Vous ne craindrez plus, observa cette mère; vous voyez qu'ils mangent comme moi; et elle leur donnait de tout en si grande abondance, qu'au dessert les hussards, complètement rassurés, et se repentant réellement d'avoir douté de la sincérité de ses démonstrations, jugèrent convenable de lui faire des excuses, qu'elle reçut avec des alternatives de minauderie et de dignité railleuse. Les reproches se succédaient, tantôt graves, tantôt sous la forme de plaisanteries.

» — Je vois, dit l'un des convives, que la dona est piquée au vif; elle nous en veut.

» Nullement, et je prends à témoin Notre-Dame de la Fuen Santa, et notre grand Saint-Jacques de Compostelle, que je vous ai maintenant pardonné.

» Alors, si vous ne nous en voulez pas, ajouta un second convive, qui, s'étant levé de table, revenait tenant à la main une mandoline qu'il avait trouvée suspendue auprès d'une croisée, vous allez nous chanter un boléro.

» — Oui, oui, c'est cela, fameux ! un boléro! s'écrièrent-ils tous ensemble; elle nous chantera un boléro. Allons, sans rancune.

» Elle prit la mandoline, et en s'accompagnant, elle commença de chanter dans un

rhythme presque jovial un air du pays. Les hussards étaient en gaîté, ils faisaient chorus ; mais à chaque strophe la mesure se ralentissait de plus en plus, et le timbre de la voix s'altérait.

» Tout-à-coup la chanteuse devient livide, son visage se décompose, son œil saillit, l'instrument lui échappe : cependant elle se soulève brusquement, comme par un mouvement convulsif, puis, faisant un dernier effort pour saisir son verre qu'elle presse de ses doigts crispés : *Al nuestro rey Fernando !* dit-elle ; et soudain elle le porte à ses lèvres noires qui se couvrent d'écume.

» Les hussards se regardent avec inquiétude.

» *Al rey Fernando !* répéta-t-elle ; *muerte a los Franceses !*

» Tous les sabres sortent à-la-fois du fourreau ; mais elle, à cette menace, n'oppose qu'un sourire de spectre, et un signe de tête ironiquement négatif ; elle sourit encore, retombe à côté de son siége, et en se tordant sur les dalles de marbre, telle qu'une vipère sous la serre de l'aigle qui la déchire, d'un accent infernal elle articula ces mots funèbres :

» — Je suis empoisonnée, mes enfans le sont ; mais, ajouta-t-elle après une pause, et toujour avec son effroyable sourire : Dieu, la Vierge et

les Saints en soient loués ! Vous l'êtes aussi ! !

» Cet avertissement sinistre plongea les hussards dans la stupeur : ils restèrent un instant muets, immobiles, comme si la foudre les eût anéantis. Bientôt succédèrent les transports de rage.

» — Nous sommes ! répétaient-ils, nous sommes empoisonnés ! Et à l'aspect des enfans qui se roulaient, qui se traînaient pour rejoindre leur mère, qui venaient, à l'appel de son râle, exhâler sur son sein leur dernier soupir : — Voyez la misérable ! s'écriaient-ils, la coquine, l'infâme scélérate, le monstre ! Il nous faut la couper en morceaux.

» — Oui, oui, hachons-la, tuons-la ; et déjà, dans cet aveuglement de fureur, les plus exaspérés se jettent sur elle, prêts à enfoncer dans son corps la lame de leur sabre, lorsqu'à cette apostrophe d'un de leurs camarades : *Oui, allez donc tuer les morts !* les bras lancés s'arrêtent, et aucun de ces hommes ne se sent plus le cœur de frapper.

» Celui de qui venait cette réflexion si sensée, était le seul qui eût conservé son sang-froid. — Camarades, reprit-il, il n'y a pas de temps à perdre : vîte, vîte, au secours ! je suis le plus jeune ; si vous le voulez, je monte à

21202

cheval, et je vous envoie le premier chirurgien que je découvre. Je crève en route, eh bien! tout est dit. Sa proposition fut acceptée; il partit.

» Au moment où il s'éloignait, les autres commencèrent à ressentir des douleurs, d'autant plus violentes, que jusqu'alors elles avaient été palliées par l'effet d'une demi-ivresse. En arrivant, il eut encore la force de raconter la catastrophe dont ses camarades et lui se trouvaient les victimes. Nous n'étions qu'à une faible distance du village; nous nous y rendîmes, deux sous-aides-major, et moi troisième, avec une escorte de cavalerie. Nous allions à franc-étrier; malgré la rapidité de notre course, il était trop tard. Des six hussards, il n'y en avait plus que deux d'existans. Nous mîmes tout en œuvre pour les sauver, mais ce fut en vain : ils moururent dans d'horribles convulsions. Les enfans étaient glacés et roides sur le cadavre de leur mère. Nous brûlâmes quelques maisons, et de toute cette scène, il ne resta que des cendres et de l'épouvante de plus.

» Dès que nous fûmes de retour à l'ambulance, notre premier soin fut de nous enquérir du hussard qui était venu nous chercher : il avait eu des crises terribles; mais depuis quelques

instans il était plus calme, l'action du poison paraissait sensiblement affaiblie par les médicamens qu'on lui avait administrés. Nous avions reconnu que c'était de l'arsenic, dont la présence avait été habilement déguisée au moyen de la saveur de l'ail, employé en grande quantité comme assaisonnement. Cette donnée précise sur la nature de la substance vénéneuse nous guida pour la combattre avec plus d'efficacité.

» Au bout de peu de jours le malade se crut en état de reprendre son service ; mais le poison, pris à très-forte dose, avait laissé des traces ; et cette organisation qu'il avait profondément sillonnée, acheva de se miner : le hussard, ne pouvant suivre son régiment, entra à l'hôpital, d'où il ne sortit plus.

» Ah ! c'était une bien pitoyable guerre que celle qui avait ses arsenaux dans les pharmacies, où les armes les plus dangereuses étaient les armes cachées ! Les Français ne pouvaient se faire à cette lutte de poltrons, où l'ennemi ne venait que par-derrière, et ne résistait jamais en face ; à cette tactique de vert-de-gris ou d'*aqua tofana*, suggérée par des moines à des êtres perdus d'ignorance et de dévotion. Aussi y avait-il deux idées fixes parmi les troupes : le poison

et le poignard. On n'en parlait que le moins possible et sans paraître y attacher la moindre importance ; tant il est convenu que dans une armée française, sous quelque forme que la mort se présente, on doit s'en soucier comme de boire un verre d'eau ! Mais en dépit de cette convention d'amour-propre, ou de ce faux point d'honneur, tout ce qui est de l'humanité subsiste ; et quoi que l'on fasse pour taire aux autres ou à soi-même les impressions qui se produisent, on ne les subit pas moins : quand le coup est porté à l'endroit sensible, il ne faut pas croire qu'il soit amorti, parce qu'on a pu l'empêcher de résonner.

» Officiers et soldats avaient beau s'être fait la résolution de braver les circonstances ; il était aisé de s'apercevoir que les circonstances exerçaient sur eux une influence des plus fâcheuses : dans les chants, et jusque dans les commandemens de l'exercice, les cordes de la voix ne vibraient plus nettement. Derrière tout acte qui s'accomplissait, il y avait une préoccupation simultanée, et cette préoccupation était de tous les instans. Les marches n'étaient plus aussi bruyantes, on ne riait plus de bon cœur, les rires avaient quelque chose de saccadé ou de contraint ; toutes les poitrines étaient plus

ou moins gonflées ; on étouffait des soupirs, ou bien, s'il en échappait un, c'est qu'on s'oubliait.

» — Eh ! qu'a donc le camarade? demandaient ceux qui l'avaient entendu.

» — Rien, était toujours la première réponse.

» — Ah ! bah ! laisse donc, on ne soupire pas pour rien ? est-ce que tu songes à tes amours?

» — Non.

» — Eh bien ! alors, à quoi penses-tu ?

» — Il faut tout vous dire à vous autres : je pense, je pense... Vous voulez le savoir ? c'est à ma petite d'Alcala de Henarez ; pas vrai qu'elle était gentille ? elle avait des yeux à la perdition de son ame ; et quels petits pieds, nom de D...! Il en entrerait une douzaine dans ma giberne !

» Et cette petite d'Alcala, ou d'ailleurs, cette petite aux si beaux yeux, aux pieds si mignons, était la personnification mensongère des transes et des fatales prévisions sans cesse renaissantes. C'était une surprise qu'on ne pouvait éviter, une embuscade dans laquelle on tombait, un guide qui se faisait fusiller plutôt que de ne pas vous perdre : c'étaient Lempecinado et les autres fameux chefs de guérillas, qui vous dépouillaient et vous pendaient par les pieds ; c'étaient des cruautés et des insultes de rustres, à la couleur tannée, qui, pour l'amusement de

leurs femmes et de leurs enfans, vous mutilaient, en exécutant autour de vous des danses de cannibales ; c'étaient des joies féroces de moines, de muletiers, de bigotes, de gitanos, de majos, de contrebandiers, et de bandits qui se délectaient de s'enivrer du sang français mélangé avec le vin de leur peau de bouc ; c'était enfin le fantôme de l'Espagne, toute pleine de maléfices, qui, le crucifix à la main, creusait la fosse où chacun s'attendait à laisser ses os.

» Voilà la vérité que personne ne s'avouait hautement : mais cette vérité était pénible à renfermer en soi ; plusieurs en devenaient fous, et l'on compte encore dans nos hospices plus d'une aliénation mentale résultant de la continuité de ces terreurs : c'est de la peur rentrée ; et il y en avait aussi qui, ne pouvant y résister, se donnaient la mort. La manie du suicide ne fut jamais si répandue dans nos armées que pendant notre séjour en Espagne. Au reste, une remarque que l'on peut vérifier, surtout à l'hôtel des Invalides, c'est que parmi les vieux militaires, s'il se trouve quelque cerveau faible ou détraqué, à moins qu'il n'ait servi dans l'Inde, ou qu'il ne soit un ivrogne, il y a dix à parier contre un qu'il a fait la guerre de la Péninsule. Un abasourdissement habituel, assez semblable à

celui qui est la suite du trépan, le tremblement, la paralysie, l'épilepsie, de fréquentes absences d'esprit, presque toujours la perte totale de la mémoire, une vieillesse anticipée, l'enfance de la décrépitude, sont aussi, à divers degrés, le partage de ces vétérans. La plupart de ceux qui furent long-temps prisonniers sur les pontons, même en Angleterre, ont vu leurs facultés s'affaiblir et s'user avant l'âge; les privilégiés, à cet égard, sont ceux dont on se borne à dire qu'ils ont *reçu un coup de marteau* (1). L'Espagne et les pontons les poursuivent partout, dans leurs rêves, et dans les réminiscences de leurs insomnies. » Autrefois, quand ils étaient sous les drapeaux, au milieu de leurs frères d'armes, faisant tous assaut de bravoure et de fermeté de caractère, ils se taisaient sur ce démon intime qui ne leur donnait ni paix ni trêve; c'était toujours la *petite d'Alcala*, ou parfois un fils qui était tourmenté de ne pas recevoir des nouvelles de son vieux père. Mais dans la maladie, dans le délire, l'ame était mise à nu avec sa plaie vive,

(1) J'aime à croire que le docteur a conclu du particulier au général. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup de militaires qui avaient été prisonniers à bord des pontons; tous étaient parfaitement sains d'esprit.

(*Note de l'Auteur.*)

et l'imagination débordait et brodait sur un tout autre fond. Les visions étaient alors des symptômes qui traduisaient très-clairement l'état de l'intérieur : elles étaient on ne saurait plus sincères et plus explicites. J'ai connu un capitaine qui s'offrait toujours, lui et sa compagnie, quand on demandait des hommes de bonne volonté pour quelque chanceuse expédition. Il avait l'humeur aventureuse au suprême degré, et on le réputait à l'abri de toute émotion de crainte quelle qu'elle fût. Une blessure l'amena à l'hôpital de Taragone : il y eut le typhus, et ne tarda pas à délirer.

« — C'est lui, c'est lui, criait-il, l'œil hagard, le visage effaré, et avec des gestes d'effroi ; à mon secours, Palafox ! arrêtez ! il marche sur moi ! voyez-vous son poignard... frappez sur sa main... Son bras... son poignard... Palafox... Mon sang... arrêtez... Ils m'ont pris mon sabre, Palafox ! »

» Il se tourmenta de la sorte pendant plusieurs jours, ne cessant d'avoir devant lui le général Palafox, et faisant d'incroyables efforts pour lui échapper. A la fin on reconnut la cause de ces violentes agitations. Un tableau, représentant un évêque, son bréviaire à la main, était placé en face du malade : on s'avisa de couvrir

cette figure, et du moment qu'il ne l'aperçut plus, il ne fut plus question ni de Palafox ni de son poignard.

» Le lendemain, le capitaine était calme, et tout annonçait qu'il avait définitivement recouvré l'usage de sa raison. On enleva la toile qui lui dérobait la vue du tableau : aussitôt toute sa physionomie de se bouleverser. — Le voilà, le voilà, Palafox ! On cacha une seconde fois l'évêque, et le délire ne revint plus. »

Le docteur qui a bien voulu m'autoriser à transcrire son journal, afin de compléter la peinture de souffrances et de misères que cette fois je ne vis pas arriver à leur comble, cite une foule d'autres scènes de cette fantasmagorie cérébrale ; mais je suspends ici le cours de mes emprunts, qui peut-être ne seront pas les derniers, pour ramener avec moi le lecteur dans l'île de Léon.

CHAPITRE V.

L'ILE DE LÉON.

La Prison de San-Carlos.

Le quartier San-Carlos. — Le choix des places. — Je me case. — Occupations et plaisirs. — Les ombres chinoises et les Fantoccini. — La comédie dans la prison. — Le gai docteur. — Les soldats espagnols. — Ferdinand VII et Napoléon. — Un combat en amène un autre. — Le parloir. — La quête des nouvelles. — L'accueil fraternel. — Notre enthousiasme pour les marins de la garde. — Je rencontre un Parisien. — Nous recevons des malades. — Nous leur donnons des soins. — Les vieux matelots. — Le pugilat.

Nous ne vîmes de l'île de Léon que ce que nous avions pu en apercevoir pendant nos promenades sur le tillac des pontons, c'est-à-dire les maisons dont elle est couverte, et quelques habitans que la curiosité attirait sur notre passage. Le quartier *San-Carlos*, où l'on nous enferma, est une des plus belles casernes qu'il y ait en Europe : on pourrait y loger au moins dix mille hommes; il est situé dans la nouvelle ville, détaché au centre d'autres édifices à l'u-

sage de la marine. Sa structure est un carré parfait, dont le milieu est occupé par une vaste cour, sur laquelle règnent des galeries en arcades qui se répètent à chaque étage. Plusieurs pavillons, destinés à loger les officiers, dépendent de ce bâtiment immense.

Dès que nous fûmes arrivés, on nous dit : *Voilà, entrez;* et tout aussitôt, comme un troupeau nombreux que les chiens poussent au bercail, nous nous précipitâmes pêle-mêle dans notre nouvelle demeure. Chacun se casa à sa fantaisie, car on n'avait fait aucune espèce de préparatifs pour nous recevoir. Quel contraste dès soutes des pontons où nous étions étouffés, avec ces grandes salles vides que l'on mettait maintenant à notre disposition ! Là nous ne trouvions que les quatre murs; mais du moins nos poumons étaient à l'aise, et nous avions de l'espace pour nous retourner.

Nous fûmes promptement fixés sur le choix des places. D'abord, nous nous installâmes provisoirement le mieux qu'il nous fut possible; nous nous arrangeâmes ensuite avec plus de régularité, et nous suspendîmes nos hamacs comme à bord des vaisseaux. Nous étions plus de quatre mille, et plus de la moitié des salles resta vacante.

Au moment de notre entrée, une douzaine d'amis et moi nous avions été assez heureux pour nous emparer d'une petite chambre à l'extrémité d'une longue salle ; nous nous y maintînmes, et là, loin du bruit que nous n'aurions pu éviter au sein d'une réunion plus considérable, nous nous disposâmes à reprendre quelques études que la nécessité de combattre, et plus tard notre séjour à bord des pontons, avaient interrompues.

Chacun de nos officiers eut son logement séparé dans un pavillon couronné d'une magnifique terrasse qui leur servait de promenade, et d'où les regards pouvaient embrasser un horizon de plusieurs lieues.

Le lendemain de notre entrée on nous distribua du pain, et l'on fit la solde, qui s'élevait à 12 *cuartos* par jour, environ sept sous un denier ; le traitement des officiers était plus élevé en proportion du grade. Certes, pour dépenser une si modique somme, surtout dans l'île de Léon, où les vivres sont toujours hors de prix, il ne fallait pas se lever matin. Cependant, tout mince qu'était notre revenu quotidien, il tenta l'esprit de spéculation des petits marchands du pays. Un boucher obtint l'autorisation de dresser son étal dans la caserne, sous une des gale-

ries du rez-de-chaussée. D'autres boutiques s'établirent à côté de la sienne, et sous la porte d'entrée on y vendait des légumes et des fruits, des patates, des aubergines, des pommes d'amour, des figues, des olives de Séville ou d'Alcala-de-Guadayra, des raisins secs, appelés *passas*, des guindas, sortes de bigarreaux, et quelques autres objets que pouvaient se procurer les prisonniers qui avaient de l'argent.

Nous ne fûmes plus condamnés à sécher sur pied faute d'un peu d'eau : des pompes, qui correspondaient à plusieurs vastes citernes, nous en fournissaient en abondance, soit pour cuire nos alimens, soit pour nous entretenir dans un constant état de propreté. Les premiers jours on n'en finissait pas de se laver et de se nettoyer. Nous étions vraiment comme le poisson qui a retrouvé son élément : ce qu'il y avait de sombre dans les physionomies se dissipa peu à peu ; les visages n'avaient plus l'air maladif et dolent ; la gaîté revenait avec la santé. Dès-lors, on chercha à l'envi à se créer des occupations et même des plaisirs. On ouvrit des salles d'armes, où l'on démontrait tous les genres d'escrime, la pointe, la contre-pointe, l'espadon, le bâton, la canne, et le fléau. C'était surtout dans ces trois dernières sor-

tes d'exercice que les matelots se signalaient.

Il se forma aussi des écoles de danse, et bientôt après nous eûmes des bals, où la plus laide des vivandières était recherchée et fêtée comme la plus belle des princesses. Puis on monta des spectacles. Nous eûmes d'abord les Ombres chinoises : le fameux magicien *Rotomago* y figurait comme de coutume ; mais ce n'était plus le Rotomago des enfans, tel qu'on le voit chez Séraphin. Il était tantôt roi, tantôt pape, et par la vertu de sa baguette s'opéraient des métamorphoses de l'espèce humaine en chambellans, en pages, en hérauts d'armes, en ducs, en comtes, en marquis, en soldats. Rotomago pape faisait des rois, des cardinaux, des archevêques, des évêques, et tous les ordres de moines mâles et femelles, qui apparaissaient successivement dans leur costume et avec leurs attributs les plus grotesques. *La Tentation de saint Antoine* était le sujet burlesque par excellence du répertoire ; les imaginations de Callot y étaient surpassées par des imaginations plus plaisantes encore. Ces souvenirs de la patrie, que, loin de leur pays, les Français aiment tant à retracer, se trouvaient dans les feux pyriques, qui dessinaient la perspective des principaux monumens de la France.

Les *Fantoccini* se reproduisirent à leur tour, et nous pûmes assister au drame des *marionnettes*, dont le directeur était un sous-aide-major de régiment, devenu aujourd'hui l'un des médecins les plus distingués. C'était lui qui composait les pièces que l'on représentait devant nous, et dans lesquelles Polichinelle était presque toujours l'acteur le plus comique et le plus goûté.

Le spirituel docteur prétendait avec raison qu'en égayant ses compagnons d'infortune, il restait fidèle à sa mission, qui était de contribuer à leur santé : il faisait la médecine de l'esprit, qui souvent est si salutaire pour le corps.

On ne se figure pas les gros rires que faisaient éclater les réponses et les gambades de Polichinelle amené devant le saint tribunal de l'inquisition ! et comme il était couvert d'applaudissemens, lorsqu'après avoir rossé Arlequin-familier, son dénonciateur, et dispersé à grands coups de pieds la procession de l'auto-da-fé, il jouait ses juges à tête ou pile ; lorsque s'étant placé à califourchon sur le tas pyramidal qu'il en avait formé au-dessus du bûcher, il entonnait, dans cette attitude triomphale, son chant de victoire, dont le refrain-calembourg, ou allusion, était : *ah ! quelle pile !* Aussitôt accou-

rait le diable qui voulait tout emporter, et une troupe de Dominicains qui cherchaient à s'emparer de Polichinelle. Mais des tambours battaient la charge; de tous côtés, des bataillons français, baïonnette en avant, se précipitaient sur la scène, le Diable et les Dominicains ne savaient plus où se cacher : Polichinelle était délivré à la satisfaction générale. Les Espagnols se livraient à la joie, les danses commençaient, et dans le fond du théâtre on apercevait en transparent, au milieu d'une auréole de gloire, la figure de Napoléon assis dans un char que guidait le génie de la civilisation, son flambeau à la main.

Polichinelle devant l'inquisition faisait fureur : il eut je ne sais plus combien de représentations consécutives. On donna ensuite *le Maniaque supposé*, ou le *Déluge universel*, hydrolico-tragi-comédie-parade, avec tableaux, ouvertures et changemens de décors à vue. Cette fois, l'intrigue était plus compliquée, et je serais fort embarrassé d'en faire une complète analyse. N'importe, je vais essayer de donner une idée de cette production tout-à-fait originale.

L'orchestre exécutait une cacophonie des plus bizarres; c'était un mélange de motifs fa-

cétieusement tristes, ou d'une jovialité des plus triviales. Pendant cette baroque ouverture, derrière la toile on entendait des chants d'ivrogne, des voix aiguës de querelleurs, et tout l'affreux vacarme d'une rixe de cabaret. Le rideau se levait, et les spectateurs avaient sous les yeux le désordre d'une orgie de guinguette ; des filles, des sacripans, des pompiers, des faubouriens, les soldats de la garde de Paris, verts et rouges, des tables brisées, des tabourets renversés, des coups de poing, des bouteilles lancées, et de lubriques horreurs que n'interrompait point ce tapage.

Sur la droite se voyaient des saltimbanques, des bateliers, et des banquistes de toute espèce, menant grand bruit sur leurs tréteaux ! on y annonçait avec emphase et avec des détails à pouffer, la galerie de figures en cire du célèbre Curtius ; une ménagerie d'animaux rares et curieux ; et pour cette fois seulement, à la demande du public, une représentation extraordinaire de *gli Pupi-napolitani*. Tout cela se passait non loin des hauteurs de Montmartre, entre deux moulins à vent ; et tout près du télégraphe on découvrait un énorme bateau en construction.

C'était l'Arche de Noé. Après divers incidens,

plus ou moins comiques, car nous ne devions pas nous montrer très-difficiles, le déluge commençait, la barque voguait, et quand la noyade était terminée venait le dénouement. Une fille de Noé avait sauvé son amant, fils d'un maréchal ferrant, et cet amant avait sauvé son père. L'arc-en-ciel paraissait, et, en suivant sa courbe, sous les traits de Mercure, un commissaire que les gens de la guinguette avaient auparavant berné à outrance, revenait tenant à la main un immense baromètre, dont l'aiguille était sur ces mots, écrits en gros caractères : *Beau fixe.*

Ce n'était là qu'une débauche d'esprit, mais nous avions besoin de ce gros sel pour faire diversion à de pénibles pensées. Les impressions qu'il produisait étaient si heureuses, qu'aujourd'hui je me rappelle encore le dialogue de cette pièce comme si j'y étais. La scène finale peut être un échantillon des facéties qui excitaient notre gaîté. Je la place ici comme la seule halte qui ne soit pas sérieuse, au milieu de ces pages, où de long-temps je n'aurai que de tristes réminiscences à offrir.

— Mon maître, disait en arrivant le commissaire, est satisfait de voir qu'il y a encore de la vertu sur la terre; il a été touché de l'ac-

tion d'un bon fils, et, en faveur de ce dévoûment, il pardonne à tout le genre humain.

— Mais on fait queue à la Morgue, observait Noé; il n'y a plus de place dans les filets de Saint-Cloud, tout le monde est noyé.

— En vérité?

— C'est comme je me fais l'honneur de vous le dire.

— C'est égal; célébrons la clémence de mon doux maître. Vîte un ballet! il nous faut un ballet!

— Que ne demandez-vous plutôt une résurrection!

— Est-ce que par hasard nos danseuses de l'Opéra auraient péri?

— Elles sont toutes à fond.

Arlequin, qui s'était glissé furtivement dans l'arche, et qui, pendant la bourasque, s'était tenu tapi dans un coin, en sortait avec ses marionnettes.

— Eh bien! eh bien! que vois-je? s'écriait Mercure avec surprise, que vois-je? le directeur des pupi-napolitani! des *Fantoccini!* reprenait-il. Voilà justement notre affaire : allons, dansez, amusez-vous. Cependant, une minute, papa Noé; une noce, deux noces n'ont jamais rien gâté : nous marierons le fils du maréchal

avec votre cadette, cette jolie blonde..., et ce gaillard-là, en montrant Arlequin, avec la plus brune de vos filles; ils nous feront des petits négrillons, car des nègres il en faut; il nous faut du sucre, c'est toujours une douceur.

Noé donnait son consentement.

Au même instant on entendait la voix de Polichinelle, qui, s'étant sauvé dans un de ses sabots, faisait en dansant sa bruyante entrée. Je me suis conservé, disait-il, pour perpétuer la race des bossus...

Ah! oui, la race des bossus, répétait le commissaire; on n'y avait pas songé. Papa Noé, s'il vous reste une fille, il se présente un troisième parti...

Fi donc! se récriait une petite mijaurée; je veux un mari plus droit que monsieur.

— Il n'y en a plus, objectait Mercure; vous le prendrez, ou...

— En ce cas, je l'accepte, disait-elle; mais, allez, c'est bien malgré moi. Et elle donnait sa main à Polichinelle, qui s'efforçait de la consoler.

— Sois tranquille, lui disait-il, je ferai en sorte de me redresser, et de te rendre heureuse, s'il ne faut que cela.

Mercure donnait le signal de la danse, et aussitôt toutes les marionnettes de sauter.

Le ballet se terminait par un menuet de Cassandre et de la mère Gigogne, dont les jupes, comme on sait, sont la véritable arche de Noé : il en sortait une population tout entière. Alors Polichinelle, sur le devant de la scène, et après les trois saluts d'usage, faisait ainsi son compliment :

« Messieurs, témoins de l'inépuisable fécondité du cotillon de madame, vous traiterez peut-être encore de folie l'entreprise du papa beau-père ; mais je dois vous avertir que notre bateau nous servira : nous y tiendrons l'auberge de la Galiotte, ou, si vous le préférez, du Sabot-Navigateur. Vous y trouverez toujours du goujon frit et de la matelote ; venez-y, et si vous êtes satisfaits, il n'y a pas de carte à payer ; l'honneur de votre présence, et nous ne demandons rien de plus. » Des bravos et des applaudissemens à tout rompre couvraient ces derniers lazzis, et le rideau tombait.

Ces divertissemens n'étaient guère en harmonie avec les mœurs des habitans de l'île de Léon, et sans doute le saint-office ne les aurait pas soufferts, s'il eût été possible que nous eussions quelque démêlé avec sa juridiction ; mais dans notre prison nous étions chez nous, et aucun étranger n'était admis aux représenta-

tions, qui avaient toujours lieu en famille, et pour ainsi dire à huis-clos. Cette précaution de tenir porte close n'était pas tout-à-fait inutile, car les soldats espagnols qui nous gardaient entraient fréquemment dans le quartier, soit pour s'y promener, soit pour nous vendre quelques denrées. Ce n'étaient pas eux qui étaient à craindre, ils étaient généralement si stupides! mais à la faveur de l'uniforme, il pouvait se glisser quelque personnage moins inepte, avec la mission de nous espionner. Quoi qu'il en fût, les soldats eux-mêmes n'étaient pas précisément sans malice. Un matin, c'était environ vers les dix heures, nous en vîmes entrer deux portant chacun un panier, qu'ils paraissaient tenir fermé avec le plus grand soin : deux de leurs camarades les accompagnaient. Ils se dirigèrent gravement vers le fond de la cour; nous ne savions ni où ils allaient, ni ce qu'ils voulaient; leur air et leur démarche nous intriguèrent. Tout à coup, avant d'arriver aux arcades, ils s'arrêtent, s'accroupissent et ouvrent les paniers, d'où ils tirent deux coqs, le premier superbe, richement emplumé et redressant fièrement la crête; le second, étique, presque nu, et comme humilié de se sentir en si piteux état.

« Eh ! les autres, les autres, c'est un combat de coqs, venez donc ! » Les prisonniers s'appellent ; ils accourent et forment le cercle. Les Espagnols mettent en présence les deux bipèdes ailés, ils les excitent, et dès que l'action est engagée, ils déclarent insolemment que le coq maigre, que les cruels avaient dépouillé, est *Napoléon*, et son adversaire, leur bien-aimé roi *Ferdinand VII*.

On pense bien que ce pauvre Napoléon fut frotté d'importance.

Tant que dura la lutte entre les deux champions, nous primes l'allusion avec plus de patience qu'on n'aurait pu en attendre de Français ; mais lorsque les soldats espagnols, avec de gros et bruyans éclats de rire, s'avisèrent de proclamer la victoire de Ferdinand, et la défaite de Napoléon, qu'ils accablaient de leurs injures, il n'y eut plus moyen pour les spectateurs de se contenir. Quelques-uns des plus courroucés ramassent des pierres et les jettent sur Ferdinand. Il faut le tirer à l'oie ! crie-t-on de toutes parts. Oui, oui, à l'oie ! Les pierres volent encore. Quel outrage ! c'est un crime de lèse-majesté. Les Espagnols, profondément irrités par cet attentat horrible, tirent leur baïonnette ; ils menacent de punir les auda-

cieux. On rit de leur colère, et une grêle de projectiles plus abondante que la première ne cesse de pleuvoir sur l'auguste monarque des Espagnes et des Indes. Les soldats, de plus en plus furieux, s'élancent sur le cercle en brandissant leurs armes; mais on les enveloppe aussitôt, on les saisit : déjà ils étaient désarmés, et l'on se disposait à leur administrer la correction militaire, quand un détachement de la garde arriva pour les dégager.

Depuis ce jour, défense fut faite aux soldats espagnols de pénétrer dans la prison et de communiquer avec nous. Nous ne fûmes donc plus témoins de leur jeux, et nous n'eûmes plus à craindre qu'ils troublassent les nôtres. Ils ne nous apercevaient plus que de loin, à travers les barreaux d'une grille que l'on avait fait construire sous le vestibule, en dedans de la porte principale, qu'il leur était interdit de franchir.

Cet endroit était une sorte de parloir, où nous venions quelquefois, dans l'espoir de recevoir quelque bonne nouvelle des armées françaises; mais on ne nous en donnait que de bien tristes, et ce qu'il y avait de plus affligeant, c'est qu'à travers les mille contes absurdes qu'on nous débitait, nous ne pouvions

nous empêcher de démêler un fond de vérité. Les conséquences de la malheureuse capitulation de Baylen se déroulaient dans une série de revers qu'on nous exagérait, nous n'en doutions pas; mais il nous restait démontré que cette capitulation avait été un fatal début, et nous appréhendions que le reste ne s'ensuivît.

Ces braves soldats de Baylen, ils se seraient si vaillamment battus! je les ai entendus exprimer leurs regrets et leur indignation; et cependant alors ils n'imaginaient pas qu'au mépris de la foi des traités, on se dispenserait de les renvoyer en France. On a vu dans quelle détresse la plus grande partie de cette armée se mourait à bord des pontons; comme il n'y avait pas eu assez de vaisseaux pour les contenir, les derniers convois étaient venus grossir notre nombre. Dieu sait si nous leur fîmes un accueil fraternel! si nous fûmes empressés d'aller au-devant d'eux! Il y avait si long-temps que nous n'avions vu des troupes françaises! l'aspect des uniformes nous réjouit le cœur; il semblait que nous nous connussions tous, que nous nous fussions tous aimés, et que nous nous retrouvions après une longue absence : nous pleurions comme des enfans;

mais ceux vers qui nous entraînait une prédilection bien réelle étaient les marins de la garde. Tout ce que nous étions de jeunes matelots, nous les entourions avec un sentiment qui tenait de la vénération ; nous craignions de les importuner, et cependant nous brûlions de les interroger et d'apprendre d'eux des détails qui nous intéressaient. Ils nous racontèrent leurs campagnes d'Allemagne, la révolte de Madrid, ainsi que l'affaire de Baylen, dont ils déploraient les résultats, moins à cause d'eux, que pour le déplaisir que l'empereur avait dû en éprouver.

L'empereur ! ils pensaient sans cesse à lui ; mais dans leur esprit, Napoléon et la France étaient inséparables : Rien ne va qu'où il est, disaient-ils ; pour bien faire il faudrait qu'il pût être partout. Eux qui l'avaient vu de près nous rapportaient une foule d'anecdotes dont il était le héros ; ils nous citaient avec orgueil et souvent avec attendrissement les paroles qu'il leur avait adressées en maintes circonstances. Nous qui, pour la plupart, ne l'avions jamais vu, et qui partagions leur admiration pour lui, nous les écoutions avec avidité. L'attention était éveillée au plus haut degré ; nous étions tout oreilles.

— Quel homme! nous écriions-nous parfois, lorsque le récit du narrateur nous transportait.

Et rarement il arrivait aux exclamateurs de ne pas être rembarrés par de plus attentionnés qu'eux, qui tremblaient de perdre un mot, une syllabe de ce qui se disait, ou qui étaient pressés d'en connaître la fin.

— Taisez-vous donc ! n'interrompez plus !

Telles étaient les injonctions qu'ils faisaient; et ils cherchaient à se rapprocher du marin de la garde, en l'exhortant à continuer; de peur qu'on ne lui eût fait perdre le fil de son discours, ils reprenaient tout haut la dernière période : « Vous nous disiez donc que l'empereur, car c'était toujours de l'empereur qu'il s'agissait..... Oh ! Napoléon ! Nous ne rêvions que Napoléon !

— Sont-ils heureux, disions-nous, de l'avoir vu, de l'avoir entendu ! il leur a parlé!! il leur parle souvent ! Et beaucoup d'entre nous, moi tout le premier, disaient en eux-mêmes : Ah ! si j'avais un jour le bonheur d'entrer dans ce beau corps des marins de la garde ! Et quelques-uns de ceux qui formaient ce vœu, j'étais encore de ce nombre, se désolaient de n'avoir pas une taille qui pût les recommander.

Notre enthousiasme pour les marins de la garde était un reflet de celui que nous inspirait le guerrier qui les avait appelés auprès de sa personne. Il nous porta à les rechercher de préférence, mais sans nous empêcher de seconder avec zèle les soldats des autres corps dans leur installation. Les marins de la garde, d'ailleurs, n'avaient guère besoin de notre secours, à moins que ce ne fût pour quelques indications : en toute occasion ils étaient des gaillards à se tirer d'affaire tout aussi bien que nous, pour ne pas dire mieux. Quant aux autres prisonniers, c'était différent ; la plupart étaient de jeunes soldats, des conscrits à qui il pouvait être très-utile d'avoir en aide l'expérience des anciens.

Ceux qui rencontraient parmi nous un compatriote de leur village, de leur ville, de leur département, ou simplement de leur province, ou d'une province voisine de la leur (on sait que la dénomination de *pays*, si usitée dans la troupe, est une des plus larges, et qu'elle s'étend en proportion de l'éloignement), ceux-là, dis-je, étaient sûrs d'être choyés ; on était aux petits soins pour eux... Moi, je ne fus pas content que je n'eusse découvert un Parisien. Celui auquel je m'attachai était de Paris : c'était le

nommé Bancelin, alors fourrier de dragons, aujourd'hui architecte dans notre ville natale. Je l'emmenai dans notre chambre ; je lui dressai un hamac, et nous nous liâmes d'amitié jusqu'à notre débarquement à Cabréra, où, nos positions étant changées, j'eus le regret de ne plus le voir.

Cette partie de l'armée de Dupont, qui était avec nous à San-Carlos, s'accommodait d'autant plus facilement de son sort, que, sauf la liberté dont nous étions privés, notre existence était supportable. Et puis ces nouveaux compagnons de notre captivité avaient appris de nous à quel malheur ils avaient échappé, lorsque les Espagnols, ne pouvant faire autrement, s'étaient décidés à ne pas les envoyer sur les pontons. Ils étaient en outre informés des souffrances inouïes de leurs camarades par les rapports des médecins qui venaient les visiter, et qui avaient seuls la permission de communication à l'extérieur. Ils savaient comme nous qu'ils étaient dans une situation affreuse, et qu'au milieu de toutes les privations, sous les atteintes de la malpropreté et de la misère, la mort les fauchait à tour de bras. En pensant à eux, personne n'eût osé se plaindre, l'on ne s'apitoyait que sur eux. Aussi nous sentîmes-nous presque pénétrés de recon-

naissance pour les autorités espagnoles, lorsqu'il se confirma dans la caserne qu'elles allaient enfin prendre des mesures afin d'arrêter les progrès de la mortalité.

On a vu comment les pontons furent tout à coup transformés en hôpitaux : comme il importait avant tout de diminuer l'encombrement, plusieurs des vastes salles de la caserne San-Carlos furent destinées à recevoir des malades. Il ne tarda pas à nous venir plusieurs centaines de ces malheureux ; mais les brutes qui les transportaient les jetaient là comme des chiens. C'était pitié que de les voir gisant à terre sous les galeries du rez-de-chaussée, où on les déposait à leur arrivée. Nous venions auprès d'eux, nous leur parlions, et ils n'avaient plus même la force de tourner sur nous un regard, de reconnaître des frères, des Français comme eux, tous dévoués à les secourir. Les marins en prirent en grand nombre, qu'ils chargèrent sur leurs épaules, et, les ayant couchés dans leurs hamacs, ils leur prodiguèrent les mêmes soins que des enfans auraient pu attendre de leurs mères : la plupart étaient si jeunes!

Beaucoup d'entre eux n'avaient besoin que de propreté et de respirer un air salubre. On leur enleva les haillons dont ils étaient couverts,

les effets dont ils pouvaient encore faire usage furent échaudés, et bientôt, grâce au printemps qui en sait plus qu'Hippocrate, on les vit reparaître frais et bien portans au milieu des autres prisonniers, dont les exercices étaient pour eux une bienfaisante distraction.

Ces exercices ne commençaient pas ordinairement avant quatre heures de l'après-midi; jusqu'alors la chaleur étant excessive, la cour était déserte. On se tenait dans les salles ou sous les galeries, où les vieux matelots allaient et venaient la plus grande partie du jour. L'habitude de se promener sur le pont des navires pendant leur quart, l'activité perpétuelle à laquelle ils sont astreints par le service de bord, leur avaient fait un besoin de se mouvoir sans cesse. Ils parlaient de leurs voyages; ils discutaient sur le mérite des officiers avec lesquels ils avaient été embarqués; ils racontaient aux plus jeunes des évènemens de mer et des anecdotes de gaillard-d'avant; ils initiaient les soldats de terre à des usages et à des mœurs qui les étonnaient : la cérémonie du bonhomme Tropique n'y était pas oubliée; puis, sur le tapis, il y avait aussi force aventures avec des négresses qui étaient charmantes, avec des Malabares, avec toutes les beautés et

toutes les nuances des Deux-Indes, dont ils vantaient les délices. Mais dès que le soleil avait suffisamment perdu de son ardeur, tout le monde affluait dans la cour : aussitôt se formaient les jeux de barres, du cheval fondu, du rat, du palet, etc.

Souvent il arrivait qu'au milieu de ces scènes animées, il s'en présentait de plus animées encore : c'était, par exemple, quand deux matelots, ayant jeté bas vestes et chemises, étalaient les muscles de leurs bras nerveux en se mettant en garde pour le pugilat. A peine les avait-on aperçus, on accourait de toutes parts, on entourait les champions, on les encourageait alternativement pendant les indécisions du combat, et lorsque la victoire entre les deux boxeurs n'était plus douteuse, on les séparait. Peut-être blâmera-t-on ces assauts à coups de poing, ainsi que le plaisir presque anglais que nous prenions à en être témoins; mais si l'on réfléchit que les matelots sont continuellement exposés à des dangers de toute espèce, on concevra que ces combats sont en quelque sorte une des nécessités de leur métier : ils contribuent puissamment à les rendre souples, agiles et braves, à les aguerrir à la douleur, et à les accoutumer à ne pas perdre

le sang-froid pour une contusion. Les matelots sont les Spartiates de notre civilisation. Au surplus, nous ne laissions jamais parvenir la lutte jusqu'à l'acharnement, et dès que, d'un côté ou de l'autre, la colère se montrait, nous nous hâtions de mettre le holà.

CHAPITRE VI.

L'ILE DE LÉON.

La Prison de San-Carlos.

La manie du jeu. — Les rafalés et le faubourg de la grêle. — Les maîtres d'armes et les banquiers. — Une émeute. — Deux matamores assommés. — La populace veut nous massacrer. — Cruelle anxiété. — Nous nous préparons à soutenir un siége. — Fermeté du gouverneur. — Le fanfaron andalou.

Depuis que nous avions associé les arts à nos récréations, le spectacle offrait dans la soirée un délassement aux prisonniers qui avaient su se faire une industrie, ou s'occuper d'un travail, quel qu'il fût; mais il y avait les oisifs, et chez ces derniers s'éveilla la passion du jeu, qui est toujours poussée à la fureur, lorsqu'elle est la seule qui puisse trouver une issue. Chaque soir, des tables de jeux étaient

dressées dans les salles, et ceux dont la bourse était le mieux garnie s'instituèrent les banquiers de ces établissemens, qui produisirent les plus funestes effets. Bientôt on vit, comme dans les prisons d'Angleterre, une quantité de *rafalés*, qui, après avoir joué jusqu'à leur dernier morceau de pain, anticipaient indéfiniment sur leur subsistance à venir. Ces malheureux parvinrent à un tel degré de dégradation, qu'on les repoussait de tout côté; c'était au point qu'étant exclus de toutes les chambrées, ils furent obligés de se réfugier dans une salle qu'on leur assigna, et d'où ils ne sortaient plus. Les uns appelaient cette espèce de maladrerie le *faubourg de la grêle;* d'autres, le *paradis terrestre*, parce que ceux qui l'habitaient étaient nus comme nos premiers parens.

Un autre inconvénient de ces tripots fut de jeter le trouble dans la prison. Les bénéfices que faisaient les banquiers excitèrent la convoitise des chenapans et des maîtres d'armes; ils se liguèrent, et prétendirent qu'à eux seuls appartenait le droit de tenir les jeux. On ne le leur contesta que faiblement, et les banquiers consentirent à ne plus être que les fermiers de ce singulier monopole. Ils devinrent donc les tributaires des chenapans, qui dès-lors vécurent

fort à l'aise du revenu que leur avait procuré leur audace. Mais de sa nature, le privilége est envahisseur, il est insatiable : les chenapans élevèrent de nouvelles et plus exorbitantes prétentions qu'ils appuyèrent par des menaces. Alors on commença à réfléchir sur leur usurpation; on murmura contre les exacteurs ; on les mit au défi de faire la loi plus long-temps. Ils répondirent avec arrogance, espérant en imposer. L'émeute vengeresse gronda, elle se grossit, ils l'insultèrent; elle marcha en masse sur eux, et deux de ces matamores reçurent à l'instant même le châtiment qu'ils s'étaient attiré : ils furent assommés à coups de pavés. Les autres ne durent leur salut qu'à une prompte fuite : ils allèrent se cacher, et peu s'en fallut que pour en faire justice on ne les arrachât de leur retraite. Toutefois ceux qui avaient pris parti contre eux finirent pas s'apaiser, et ils purent reparaître sans danger; mais qu'ils avaient l'oreille basse!

Cet épisode de guerre intestine fut heureusement le seul : il y eut bien quelques duels, mais sans suites fâcheuses. En général, le plus parfait accord régnait parmi les prisonniers : cela était d'abord parce qu'il est rare qu'entre Français il en soit autrement; ensuite, parce

que le scandale de notre désunion, à supposer qu'elle eût lieu, aurait pu enhardir les Espagnols à se porter à des violences contre nous. Ils n'eurent pas besoin de cet encouragement.

Un soir, on fait circuler dans les salles l'avis que toute la populace de Cadix et de *la Isla* s'avancent en armes, et qu'elles se dirigent vers le quartier, dans le dessein de nous massacrer. A cette nouvelle, chacun s'émeut, et pâlit comme si l'on venait de lui signifier son arrêt de mort; tous les esprits sont frappés de stupeur; la consternation est générale. Combien de prisonniers regrettèrent alors les pontons, où, du moins, disaient-ils, on ne serait pas venu les prendre à l'abordage!

Regretter les pontons! que l'on juge de leur effroi. Ceux-ci erraient dans les galeries sans savoir où ils allaient; puis, l'œil hagard, le visage effaré, ils s'arrêtaient tout à coup au milieu d'un groupe qu'ils interrogeaient, et qui ne répondait qu'en leur renvoyant les mêmes questions : Viennent-ils? viennent-ils? — Êtes-vous bien sûrs qu'ils viennent? Ceux-là, plantés comme des termes à l'endroit où l'annonce de l'événement, dont nous étions menacés, les avait surpris, ne bougeaient plus; mais cette foudroyante impression d'une aveugle terreur

fut prompte à se dissiper. *Défendons-nous, et qu'ils ne nous aient pas vivans!* devint le cri unanime.

De la terrasse qui couronnait le pavillon des officiers, on pouvait voir ce qui se passait au-dehors : on y courut, et on acquit la certitude que les rapports alarmans qu'on avait reçus n'étaient point exagérés. Plusieurs officiers vinrent, et nous exhortèrent à vendre chèrement notre vie, dans le cas où les Espagnols pénétreraient dans la prison. Telle était aussi la résolution que nous nous étions faite, depuis que l'épouvante du premier moment avait fait place à l'énergie et au sang-froid. Nous posâmes une védette sur la terrasse, et de distance en distance, afin d'établir les communications entre le pavillon et le grand quartier, nous postâmes d'autres védettes, qui devaient nous tenir au courant de la marche du rassemblement : il approchait et se grossissait de plus en plus. En attendant, nous faisions les préparatifs pour soutenir le siége. Les bancs, les tables, les boiseries, les portes des chambres qui n'étaient pas occupées, nous employâmes tout à nous barricader. Tout ce que nous avions de fourneaux, de bouteilles, de poteries, nous le réunîmes pour le lancer à la tête des assaillans,

et nous montâmes des pavés dans nos chambres, que nous commençâmes à décarreler, afin de ne pas manquer de munitions. Pour s'armer tout était bon, chacun prenait ce qu'il trouvait. Nous fûmes bientôt prêts, et je dois dire que nous nous serions promis quelque succès de notre résistance, s'il ne nous fût resté la crainte que toute cette populace, à bout de ses efforts, ne s'ingérât d'incendier la caserne, et de nous ensevelir sous ses décombres : nous ne nous souciions pas d'être grillés, et l'idée de faire un auto-da-fé de six mille Français (nous étions alors six mille) pouvait fort bien venir aux Espagnols.

Enfin, il était six heures du soir quand ils se présentèrent : nous entendions les vociférations, nous distinguions des voix de forcenés, qui criaient : *Muerte a los Franceses !* et une foule d'autres voix confuses et plus sourdes, dont le sinistre accompagnement ressemblait au bourdonnement souterrain des flots de la mer. *Muerte a los Franceses !* répétait-on ; et les rugissemens de cette canaille allaient en augmentant ; c'étaient aussi des trépignemens de pieds à faire trembler la terre, et un cliquetis d'armes continuel : on eût dit que déjà on battait en brèche les murailles de notre prison. Tout à

coup, après un intervalle presque silencieux, le bruit redouble, on pousse des hurlemens de rage.

Nous ne savions que penser de ce surcroît d'irritation : c'était le dépit d'avoir rencontré un obstacle.

En effet, le gouverneur de l'île de Léon, informé à temps des dispositions de la populace, s'était hâté de renforcer la garde de la prison, et il était accouru de sa personne avec deux pièces d'artillerie. Ce qu'il fit pour arrêter cette tourbe d'assassins, nous ne le vîmes pas ; mais nous l'avons appris, et voici comment les choses se passèrent.

Le gouverneur attendit de pied ferme le rassemblement, et quand il crut ces enragés assez près de lui pour qu'il pût s'en faire entendre, il monta sur un canon, et leur déclara qu'il était là pour les empêcher d'aller plus loin, en ajoutant que s'ils ne voulaient pas se disperser, il était tout disposé à les y contraindre.

Mais les têtes étaient échauffées, sa harangue fut mal accueillie, et ce redoublement de colère, qui avait porté au comble notre inquiétude, était le résultat de cette opposition imprévue.

Cependant un de ceux qui marchaient à la

tête des autres, s'avançant de quelques pas, fit signe qu'il voulait parler : celui-là était un de ces *Majos*, fanfarons de l'Andalousie, dont les habitans eux-mêmes sont réputés les gascons de l'Espagne; il s'arrêta, se posa, recommanda de se taire à la troupe d'hommes et de femmes qui le suivaient, releva sa *montera* qui, à son gré, lui tombait trop sur les yeux, et après avoir jeté par le nez et par la bouche deux ou trois bouffées de la fumée de son cigare :

— Seigneur gouverneur, dit-il, avec une prononciation gutturale et grasseyante, prétendriez-vous par hasard nous traiter comme des Galiciens ? Nous sommes venus, et il prenait de plus en plus le verbe haut et menaçant, pour qu'on nous ouvre les portes ou pour les enfoncer : il y a six mille Français là-dedans.

— Oui, répliqua le gouverneur, six mille prisonniers sans armes; ils sont sous la sauvegarde de l'honneur castillan ; malheur à qui voudrait toucher à un cheveu de leur tête ! N'êtes-vous pas honteux de vous présenter en si grand nombre ?

— En ce cas, interrompit le bravache, qu'on me laisse entrer tout seul, et à ces six mille je ferai voir ce que vaut un caballero comme moi.

— J'y consens, répondit le gouverneur; entrez seul.

Le formidable caballero parut un peu déconcerté de ce que le gouverneur le prenait au mot; cependant il se remit promptement.

— J'ai réfléchi, reprit-il avec un malin sourire, j'ai réfléchi qu'il y a dans San-Carlos de la garde de ce damné Napoléon, et chacun de nous serait bien aise d'en avoir un morceau; n'est-il pas vrai, vous autres, que vous ne m'abandonneriez pas votre part?

— Non, non, point de pardon aux soldats de Satan! Mort aux Français! qu'on nous livre les Français! nous les demandons.

— Et moi, cria le gouverneur, au nom de Ferdinand VII et de la Junte suprême qui le représente, je vous somme de vous retirer.

Il se fit un sourd brouhaha de murmures et de huées, pendant lequel il ordonna aux soldats de charger leurs armes.

Parmi ces fanatiques, des femmes se faisaient remarquer par leurs clameurs atroces: deux surtout, une vieille et une jeune, excitaient à désarmer la garde. Le gouverneur commanda de les arrêter; les soldats s'empressèrent d'obéir: ils s'emparèrent des deux femmes. Aussitôt il se fit un mouvement dans la populace, qui se pré-

cipita pour les enlever, en renouvelant le cri de *mort aux Français!* auquel elle ajoutait : *Mort au gouverneur! à mort le Josephinos!*

Le péril était imminent : le gouverneur n'ayant plus aucun espoir de ramener le calme, et ne pouvant plus tenter l'effet de ses exhortations dans cette bagarre, déclara qu'il allait descendre et faire mettre le feu aux pièces. Les plus acharnés ne virent pas plus tôt la lance allumée, que, venant à s'écarter, ils laissèrent un espace vide devant la batterie.

— Ah! cria tout à coup le gouverneur, vous avez peur de la mitraille; eh bien! lâches que vous êtes, persistez, et vous verrez si je ne vous fais pas mitrailler. J'aperçois ici un tas de Galiciens, qui feraient bien mieux d'aller porter leur eau, ou de rester sur le port à faire leur métier de portefaix; et croyez-vous que je sois homme à me laisser intimider! Vous ne vous comportez pas comme de bons et francs Espagnols. Que font avec vous tous ces gitanos, race perfide, sans feu ni lieu, sans foi ni loi, rebut de l'espèce humaine, opprobre de la nation qui les souffre? Vous, Espagnols, ne rougissez-vous pas de vous mêler à ces bâtards du monde, qu'aucune patrie ne voudrait reconnaître, à ces voleurs, la terreur des chemins et des campagnes?

En ce moment, un cri prolongé de *mort aux Français!* se fit encore entendre. Le gouverneur s'interrompit un instant, puis, de toute la force de ses poumons, il reprit : « Si vous êtes tant avides de sang français, que ne vous rendez-vous aux armées? les champs de bataille vous offriront une belle occasion d'en répandre glorieusement; faites-vous soldats de notre roi pour défendre la plus sainte des causes. Quant à moi, je vous réitère que, si vous persistez à vouloir violer un asile qui doit être sacré, je vous recevrai à coups de canon, soyez-en sûrs; je saurai défendre ce poste aux risques de ma vie, dont je fais volontiers le sacrifice à l'honneur de la nation; et avant de pénétrer dans la prison, il vous faudra me passer sur le corps. »

L'énergie de cette allocution, jointe aux démonstrations militaires les plus significatives, détermina les mutins à renoncer à leur projet : le plus grand nombre finit par se retirer en poussant des cris confus et des murmures. Il ne restait plus de l'attroupement qu'un noyau, au milieu duquel péroraient les meneurs; mais il vint à passer un troupeau d'ânes : ils se mirent à le poursuivre en frappant dessus, et en hurlant à tue-tête avec de gros éclats de rire : *Arrai, arrai, Napoléon!* Dès ce moment les abords de

la caserne furent déserts, sauf les allans et les venans, qui jetaient de temps en temps un coup d'œil sur les fenêtres, et qui accéléraient le pas quand les sentinelles leur criaient de passer au large.

Cette tourbe s'était bien promis de revenir : toutefois elle n'en fit rien ; et comme il paraissait certain que nous en étions quittes pour une alerte, nous défîmes joyeusement nos barricades et nos munitions de guerre retournèrent à la cuisine. Dans la prison tout fut remis sur le pied de paix, et la sécurité revint parmi nous.

Cependant nous n'aurions pas été fâchés de nous trouver ailleurs que sous la main d'une population dont le ressentiment pouvait se réveiller tôt ou tard, et si le gouverneur de Cadix venait à être changé, qui nous répondait que son successeur déploierait la même fermeté ? Ces appréhensions nous portaient à souhaiter vivement de quitter San-Carlos.

Enfin, le 1er avril 1809, il y eut grande rumeur à la caserne : le bruit s'était répandu que nous allions être embarqués, les marins de l'escadre de Rosily pour être transportés aux îles Canaries, et les soldats du corps de Dupont aux îles Baléares.

Ces derniers avaient encore l'excessive bon-

homie d'imaginer qu'on allait tenir à leur égard les articles de la capitulation en vertu de laquelle ils avaient déposé les armes ; ils supposaient qu'après avoir relâché à Majorque, ils ne tarderaient pas à revoir la France. Moi, qui le croyais comme eux, j'enviais leur sort, et bientôt je pus m'estimer heureux de le partager. Ce fut un chasseur à cheval qui m'en fournit les moyens. Cet homme était malade, et vu le mauvais état de sa santé, il pensait ne pas survivre à la traversée : peu lui importait alors de devenir la pâture des requins sur la route des Canaries ou sur celle des Baléares ; cela lui était complètement indifférent. Il était résigné à mourir, du moins il le disait; et peut-être aussi, dans la persuasion que les Espagnols seraient de mauvaise foi jusqu'au bout, n'apercevait-il aucun motif de préférer un lieu de captivité à un autre. Quoi qu'il en fût, nous convînmes ensemble de faire un troc : il accepta mes vêtemens de marin, en échange de son uniforme, que j'endossai sur-le-champ. Ainsi travesti, je franchis sans difficulté la grille de la caserne ; et je fus reçu comme soldat de l'armée Dupont, sur le transport n° 9, à bord duquel étaient le général Dufour, les marins de la garde, un grand nombre de sous-officiers, et une trentaine

de femmes, la plupart vivandières de l'armée. Nous étions là pressés comme à bord des pontons, et peut-être encore plus; mais quelle différence de situation! quel autre avenir prochain s'ouvrait devant nous! Nous allions être rendus à notre patrie, et ma pauvre mère, que je n'avais pas vue depuis si long-temps, il me semblait déjà la serrer contre mon cœur : j'éprouvais la joie d'essuyer ses larmes et de l'embrasser. Ce songe était délicieux!

DEUXIÈME PARTIE.

L'Ile de Cabréra.

CHAPITRE VII.

L'ILE DE CABRÉRA.

Le Débarquement.

La traversée. — Aspect de Cabréra. — La grotte de l'Évêque. — Les torches funéraires. — Les explorations. — Etrange découverte. — Robinson ou Martin. — Les conjectures. — Le chapelet de biscuit et les flatteurs. — La soif et un filet d'eau. — Les combats à la fontaine. — Le sort des indolens. — Un abattis dans la forêt. — La montagne de *Crève-cœur*. — Nos baraques s'écroulent. — La chasse aux rats et les oiseaux de passage. — Les chèvres introuvables. — Comment nous traitons Robinson. — La veuve du sergent et les deux jumeaux.

Le lendemain de Pâques, 8 avril, nous mîmes à la voile sous l'escorte de plusieurs navires de guerre anglais. A peine étions-nous sortis de Cadix, qu'il s'éleva une tempête qui, ayant dispersé les bâtimens, jeta les uns dans Gibraltar, et les autres dans Malaga. Nos soldats voulurent mettre l'occasion à profit : ils ne pouvaient s'éloigner d'un rivage si renommé pour ses vins, sans s'être donné le plaisir de les goû-

ter. La plupart d'entre eux, rêvant un retour imaginaire dans leur patrie, se défirent de leurs objets d'équipement pour se procurer quelques verres de cette liqueur : courroies, schakos souliers, tout y passa.

Le convoi se rallia et fit route vers Majorque. En moins d'un mois de navigation, nous fûmes devant Palma, capitale de cette île. Mais nos espérances de débarquement furent déçues : il vint un nouvel ordre d'appareiller, et définitivement on nous conduisit à Cabréra, île déserte, île stérile, île d'épouvantable mémoire. C'est là, c'est au pied de cet amas élevé de montagnes et de roches tranchantes que, le 9 mai, nous arrivâmes au nombre de cinq mille cinq cents.

Cabréra, la plus petite des Baléares, est située à sept lieues au sud de Majorque, par le 59° 5' 50" de latitude, et le 40° 5' de longitude du méridien de Paris. Cette île peut avoir une lieue environ du sud à l'ouest, autant du nord à l'est, et à peu près cinq quarts de lieue de l'est à l'ouest. On prétend que les Majorquins y entretenaient autrefois une grande quantité de chèvres, et qu'elle doit son nom à cette particularité.

Dans son pourtour, qui est assez dégagé

Cabréra a deux baies principales : l'une au nord, l'autre au sud ; il en est de moins étendues, formées par de petits caps.

Son port, situé au nord-nord-ouest, n'est pas grand ; il pourrait néanmoins contenir une quarantaine de bâtimens marchands, et en raison de la profondeur de ses eaux, quelques-uns de haut bord. Il offre un refuge assuré durant les orages. Son entrée, qui est un goulet dont l'ouverture est tournée vers Majorque, est placée entre deux montagnes escarpées. Au sommet de celle de gauche, en regardant l'île, est une espèce de château-fort, vieil édifice en ruines, que l'on dit avoir été construit par les Maures. A peine pourrait-on y loger une trentaine de soldats. Dans toute l'île on ne trouverait pas vestige d'autre habitation.

Plusieurs grottes, creusées naturellement dans le roc, offrent des retraites qui furent souvent visitées par les Arabes et les pirates que les bourrasques, si fréquentes dans ces parages, forcèrent à relâcher dans cet endroit.

L'une de ces grottes, celle de l'ouest, est d'une étendue considérable. C'est celle qu'on nomme la caverne *del Obispo* (de l'Évêque). On y rencontre un grand nombre de stalactites et de stalagmites, formées par l'infiltration des

eaux. A la lueur des flambeaux on peut y parcourir des salles immenses couvertes de cristallisations qui brillent comme des pointes de diamans. Cette grotte, selon la disposition de l'esprit, ressemble ou à un palais de fée ou à un repaire de brigands. Une autre crypte souterraine est célèbre par la catastrophe qu'y éprouva l'un des principaux personnages de Gilblas. La description que Lesage en fait est assez exacte.

Rien de si rare à Cabréra que la terre végétale; cependant çà et là elle présente entre les rochers quelques lambeaux de sol qui semblent susceptibles de culture.

Le débarquement s'effectua sans tumulte, et c'est à peine si d'abord on s'occupa de l'aspect de ce désert, où nous savions d'avance qu'il n'y avait pas un seul habitant.

Respirer l'air à discrétion, voilà ce qu'il y avait de plus pressé. Le séjour dans les bâtiment était insupportable; c'était à qui sortirait le plus promptement de ces antres fétides, et sauterait sur le rivage pour se remettre du mal de mer.

Les colonnes, en tête desquelles étaient les sous-officiers, s'écoulèrent dans plusieurs directions; mais les masses que formaient les première et cinquième, ainsi que le 121ᵉ régi-

ment, se répandirent et campèrent au fond du port dans la principale vallée. Bientôt après on se mit en quête par petits pelotons, qui paraissaient et disparaissaient en se dispersant; les cris de ralliement se croisaient, se confondaient, et de loin en loin, dix échos qui se répondaient, les multipliaient à l'infini. Au bout d'une heure, ce ne fut plus qu'une procession d'hommes, portant des broussailles dans leurs bras ou des fagots sur leurs épaules : tant bien que mal, chacun se préparait un abri provisoire.

Le soir, mille feux brillèrent de tous les points du camp : spectacle étrange et mouvant, qui dut amuser nos gardiens en védette sur le pont des bâtimens qui nous avaient amenés! Pour nous, c'étaient des torches funéraires que nous allumions sur nos tombeaux!

Le lendemain on se mit à faire de plus amples explorations ; on parcourut l'île dans tous les sens : ce n'étaient toujours que des pierres, du sable, des cailloux, de noirs sapins ou des broussailles; il n'y avait pas là vestige d'hommes : c'était une Thébaïde horrible, et pourtant, au milieu de ce désert, qui ne semblait peuplé que de lézards, et que l'on eût pris pour un refuge de reptiles, il y avait un champ de blé. Quelle ne fut pas notre surprise en le

voyant : Cabréra n'est donc pas inhabitée, nous disions-nous ; il y a ici quelqu'un, peut-être un ermite, un anachorète, un grand pécheur, ou un saint personnage. L'idée de Robinson vint aux marins, et chacun de chercher ; d'appeler le solitaire.... On ne le trouva pas.... Un âne se montra : « Ah ! voilà son lama', dirent les marins, qui pensaient toujours à Robinson ; puisque la bête est si près, il est probable que le maître n'est pas loin.... » La bête était un âne, on plutôt l'ombre d'un âne, tant il était étique : il n'avait que la peau et les os.... Il secoua sa queue, se prit à braire, s'approcha de nous avec un mouvement affectueux de ses longues oreilles, et vint successivement poser son front sur la poitrine de plusieurs. Sa voix avait retenti d'un bout de l'île à l'autre ; tout le monde accourut. Un âne ! s'écriait-on, et un champ de blé ! on n'en revenait pas. Était-ce un songe ? Il y avait dans cette apparition quelque chose de fantastique, qui faisait qu'on ne pouvait y croire. On garda l'âne, qui n'avait pas de maître, et l'on en prit soin. Les uns le nommèrent *Martin ;* pour nous, nous l'appelâmes Robinson. A qui avait appartenu cet âne ? car il n'était pas tombé du ciel. Sans doute à celui ou à ceux qui avaient ensemencé le champ de

blé.... Quels étaient-ils? Nous supposâmes que ce devaient être des pâtres, des chevriers, qui étaient là avec leurs troupeaux, et qu'on avait contraints de déguerpir brusquement peu de temps avant notre arrivée. On faisait encore d'autres conjectures ; mais je reviens à notre installation, que je n'ai pas achevé de raconter.

Les officiers se logèrent auprès du château. Quant à moi, ce fut près de la grève et au fond de la baie que je fixai mon séjour, en compagnie d'un nommé Turpin, qui était aussi marin, et de trois autres prisonniers.

Mieux avisés que la plupart de nos compagnons d'infortune, durant la traversée nous avions obtenu, au moyen de misérables échanges, une partie des vivres de quelques soldats malades qui ne pouvaient consommer leur ration. Nous étions donc, en débarquant, possesseurs d'une certaine quantité de galettes de biscuit, que nous avions trouées par le milieu, et enfilées avec une corde. Munis de ce précieux chapelet, dont en bons dévots nous nous promettions de compter chaque jour les grains, nous fûmes bientôt entourés de flatteurs qui nous offraient leurs services, nous félicitaient de notre prévoyance, et nous citaient comme modèles à ceux qui survenaient. Ces cajoleries

réussirent à quelques-uns : nous distribuâmes généreusement plusieurs galettes ; mais il faut l'avouer, ces largesses qui plaisaient tant à notre vanité, nous nous les serions probablement interdites, si nous avions pu nous douter de la misère qui nous attendait.

La faim ne devait pas être notre premier besoin ; c'était d'abord la soif, comme à bord des pontons. Or, dans l'île il n'existe qu'une seule fontaine dont l'eau soit douce, limpide, sans saveur, et propre à la cuisson des légumes ; mais elle est très-peu abondante, et sujette à tarir. Chaque compagnie y envoya des hommes de corvée afin de faire sa provision. On fut étonné de ne pas les voir revenir : c'est qu'en arrivant près de la fontaine ils l'avaient trouvée assiégée par une foule haletante, et que pour prendre leur rang à la queue qui s'était établie, ils avaient été obligés de faire le coup de poing : peu s'en fallut qu'en cette occasion on ne s'entr'égorgeât. On n'entendait de partout que gémissemens et imprécations. Un filet d'eau pour environ six mille hommes! manquer d'eau sur un rocher nu, sous un ciel de feu ! Quel avenir ! Si ce filet ne pouvait suffire à notre soif de tous les jours, comment nous procurer de l'eau pour nos autres nécessités ?

Force fut de préposer un gardien à cette fontaine pendant le jour ; pendant la nuit, ce n'était qu'une perpétuelle procession d'hommes attendant avec une constance inouïe que leur tour de boire arrivât. Pour que cette disette fût moins affreuse, il aurait fallu, ou que par miracle une seconde source jaillît de quelque autre coin de l'île, ou que cette énorme réunion d'infortunés fût réduite de moitié. Le miracle ne s'opéra pas ; mais, par l'effet de la barbarie des Espagnols, la réduction ne devait guère tarder à avoir lieu, et cela n'étonnera pas après la série des vicissitudes par lesquelles avaient passé ces cinq mille hommes, que l'on déportait maintenant dans une solitude où l'on n'eût pas abandonné des forçats! N'oublions pas que la plupart étaient dans un état de nudité presque absolu, que les organisations les plus robustes avaient déjà été fortement ébranlées, et qu'à ce degré d'épuisement où il n'y a plus que le moral qui puisse suppléer au défaut de forces physiques, ils avaient perdu le dernier stimulant : l'espoir de revoir la patrie. Combien d'entre eux, à l'aspect sinistre des rochers de Cabréra, exprimèrent le regret que la mer ne les eût pas engloutis, elle dont la tourmente orageuse n'avait cessé de les menacer pendant trente-six jours

qu'avait duré le trajet! Ils arrivaient découragés ; et puis ils avaient si mauvaise opinion des Espagnols! leur première idée fut qu'en les déposant à Cabréra on avait eu l'intention de les faire périr de faim.

Aussi quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent venir de Majorque les barques qui nous apportaient des vivres! On nous donna à chacun à peu près vingt-quatre onces de mauvais pain et quelques poignées de fèves : c'était-là notre provision de quatre jours, provision hélas! bien modique, si l'on considère que nous allions vivre au grand air et sous un climat où, pour des corps épuisés, les déperditions de tous genres étaient nombreuses. Les officiers furent mieux traités. Comme on mesurait l'appétit sur le grade, ils reçurent une ration de pain double de la nôtre, de la viande, du lard, des légumes secs et deux bouteilles de vin. Quant à nous, la hiérarchie ne permettait pas que l'on fût aussi libéral envers notre estomac : nous dûmes nous arranger de façon à ne pas manger plus de six onces de pain toutes les vingt-quatre heures. Six onces! il y avait là tout au plus pour un coup de dent. Il est vrai qu'il nous restait les fèves; mais comment en tirer parti? Les uns essayèrent de les faire griller sur des charbons :

elles étaient détestables; d'autres, ils étaient en petit nombre, ayant conservé de petits bidons en fer-blanc, s'avisèrent de faire macérer leurs *gourganes* dans de l'eau, espérant ainsi venir à bout de les attendrir; mais cette eau, ils ne pouvaient la prendre à la fontaine : ils allèrent la puiser à une source saumâtre qu'on avait inutilement cherché à rendre potable. Il fallait voir, quand une fois les fèves étaient dans le liquide, avec quelle impatience, découvrant et recouvrant le bidon à toute minute, ils en pressaient la cuisson, et quand, après de longs intervalles, ils portaient à leur bouche quelques-unes de ces fèves, et qu'ils les trouvaient toujours aussi dures : *C'est donc l'ame du diable!* s'écriaient-ils en les jetant avec dépit. Plusieurs eurent la constance de les faire bouillir pendant quatre heures, et lorsqu'ils les retirèrent elles étaient tout aussi coriaces qu'auparavant. Enfin, on prit le parti de les croquer dans leur état naturel, et de laisser à son estomac délabré la peine de cuire et d'élaborer cet aliment d'une si facile digestion. Toutefois, lorsque nous pûmes établir des relations avec les Espagnols, ceux qui avaient quelque argent parvinrent à se procurer les moyens d'assaisonner ce mets grossier.

La joie avait été grande dès qu'on avait aperçu

les barques; le cri, *on ne nous abandonne pas!* avait été spontané et général : c'était un cri d'allégresse, il partit de l'ame. Mais on ne sut pas plus tôt comment on entendait nous nourrir, que tous les funestes pressentimens se réveillèrent. Six onces de pain! murmuraient les prisonniers, autant nous tuer tout de suite. Et beaucoup d'entre eux, trop affamés pour faire les réserves du lendemain, consommèrent en une seule fois ce qui était destiné à les sustenter pendant quatre jours. On avait beau leur recommander de modérer leur appétit et leur représenter que s'ils ne le faisaient pas, ils seraient ensuite réduits à jeûner : — Tant pis! répondaient-ils, nous en serons quittes pour nous serrer le ventre.

Une distribution quotidienne les aurait mis à l'abri de cette voracité, qui les laissait ensuite dans la plus déplorable pénurie : on les sollicita d'y consentir; on les pressa également de se former par escouades de 12 à 15 hommes qui vivraient en commun, et prendraient leurs repas à des heures fixes; les sous-officiers seuls adoptèrent ces mesures d'ordre et de régularité, et ils s'en trouvèrent bien. Les autres persistèrent à vouloir vivre isolément, chacun pour soi et à sa guise.

S'ils se montraient ainsi récalcitrans, ce n'était pas par esprit d'indépendance, mais uniquement parce qu'ils étaient convaincus qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, quoi qu'ils fissent, ils étaient dévoués à périr misérablement. Cette persuasion produisit une telle insouciance qu'ils repoussaient tout ce qu'on pouvait leur proposer pour leur conservation. — Mourir aujourd'hui, mourir demain, quand il n'y a plus qu'à souffrir, le plus tôt est le mieux, disaient-ils lamentablement. Il y avait là des officiers dont les avis et les conseils auraient pu diriger cette masse; mais l'excès et la communauté d'infortunes avaient presque détruit toute subordination, et l'on refusait de s'associer pour des efforts de salut. C'est ainsi qu'un des soins les plus importans, celui de nous construire des retraites, fut long-temps négligé; et lorsqu'on s'en occupa, l'on ne mit pas dans le choix des lieux toute l'attention qu'il eût été convenable d'y apporter.

Sous nos frêles cabanes en branchages, nous étions garantis de l'humidité de la nuit, et le jour nous pouvions défier un soleil dont les ardeurs sont rarement tempérées par des nuages. Mais d'abondantes pluies survinrent; elles transpercèrent la feuillée qui nous couvrait, et

pour ne pas être constamment inondés, il fallut songer à nous bâtir des habitations plus solides. Les indolens et les apathiques trouvèrent plus commode de se réfugier dans des grottes froides et humides, où presque tous périrent. Ceux, au contraire, à qui il restait quelque énergie, se mirent en devoir de rassembler des matériaux, afin d'élever promptement les nouvelles demeures. La pierre ne nous manquait pas : nous l'avions sous la main. Il n'en était pas de même des pièces indispensables pour la charpente ; nous ne pouvions les tirer que d'un bois touffu de sapins vigoureux qui, situé à l'extrémité est de l'île, était assez éloigné de l'endroit où nous voulions asseoir notre camp. Jusqu'alors nous étions allés y chercher des fagots pour la cuisson de nos alimens : maintenant il s'agissait de faire un abattis de gros arbres, et de les transporter à bras à travers un espace où les obstacles étaient multipliés. Dès qu'il fut bien décidé qu'on se mettrait à l'œuvre, les plus entreprenans et les plus robustes donnèrent l'exemple. Nous n'avions pas d'outils, nous en fîmes : avec des cercles de vieilles barriques on parvint à fabriquer des scies ; la nécessité fit improviser des coins en pierre ; nous tressâmes des câbles avec tous les

brins de chanvre que nous pûmes rassembler ; nous nous forgeâmes des cognées, et quand tout cela fut prêt, nous partîmes pour notre expédition.

Ce fut la moindre besogne que de jeter bas quelques troncs de sapins, et de les débarrasser de leurs branches ; pourtant, durant cette fatigante opération qui dura plusieurs jours, que de sueur s'amoncela sur nos fronts et sur nos poitrines ! que de *ha, ha,* il fallut pousser pour venir à bout de coucher ces géans de l'île ! Des travailleurs qui sont à jeûn, et qui n'ont pour se restaurer que quelques gouttes d'une mauvaise eau panée, sont de bien tristes travailleurs. Les arbres une fois abattus, il s'agissait de les enlever ; ce fut là le moment critique : comment mouvoir ces pesans fardeaux ? Les petites forces font les grandes quand il y a de l'ensemble et qu'elles sont habilement dirigées ; malheureusement nous étions si faibles ! Il était tout naturel que les marins fussent les chefs de la manœuvre ; ils la commandèrent, et l'on se mit en train de les seconder. Cependant quelle entreprise ! Rien qu'à considérer les difficultés, les bras tombaient aux plus résolus. — Ah ! si nous avions là une rivière dont le courant pût nous dispenser de cette

tâche, disaient-ils, en se regardant piteusement entre eux!

— Oui, c'est cela, répliquaient les marins; la Seine ou le canal de Briare! vous n'êtes pas dégoûtés, vous autres! — Si seulement il n'y avait qu'à faire rouler du haut en bas! Çà vous vous arrangerait, n'est-ce pas? Mais c'est du bas en haut. Allons! du courage! et ensemble: *ô hisse* ! — et l'on se décidait à gravir une montagne si escarpée, qu'elle en était presque verticale; à force de répits répétés, de haltes, de reprises, d'essoufflemens, on arrivait à la cime, où, tout hors d'haleine, l'on soupirait, en se reposant, un énorme *nous n'en pouvons plus*. A la descente, il suffit de retenir son respirait.

Mais il y avait une seconde montagne, puis une autre, et encore une autre; c'était désespérant. Cependant on en gravit plusieurs.... la plus élevée restait à franchir... Oh! pour celle-là on ne la voyait jamais qu'avec effroi, on s'arrêtait devant elle, on hésitait! — Eh bien! enfans, demandaient les marins, espérez-vous coucher là? Voyons, il faut appareiller. Alors on se remuait lentement; on se passait la main sur le front, comme gens qui s'éveillent, et on abordait avec une mollesse bien pardonnable le

tronc qu'il fallait soulever. — Ferme ! ferme ! criaient les marins, les autres sur la corde, et ne larguez pas. Le tronc restait immobile ; ou bien le mouvement d'ascendance se ralentissait. — Misère de Dieu ! tenez bon dessous ! il faut qu'il monte, ou qu'il dise pourquoi ! Eh ! vous reculez, vous autres ! — Il nous entraîne. — Passent dix, vingt hommes au bout pour le soutenir avec les épaules, — Mais encore une fois çà nous *échigne*, çà nous coupe les doigts ! — C'est égal, allez, allez toujours... Soutenez, soutenez, garçons ! vîte embecquetez vos bouts de bois et soulagez !... Empêchez-le donc de dévaler. — Eh ! en bas, vous ne faites donc rien ? — C'est vous, plutôt. Sont-ils mous ces chrétiens-là ! Hale, hale dessus ! — Eh ! tonnerre, poussez. — La corde n'est pas seulement tendue ! — Ahi ! ahi ! çà nous emporte. — Vous voulez donc nous faire écraser ? Tenez bon ; plus qu'un coup de collier, et c'est tout... *ô hisse* !...

On se précipitait pour un dernier effort ; mais à celui-ci les pieds glissaient, et il ne se relevait tout meutri qu'à vingt toises de l'endroit où il était tombé ; celui-là examinait ses mains écorchées et couvertes de sang ; un autre criait ses reins ; un quatrième se plaignait d'avoir la

jambe cassé. Il s'en trouvait aussi qui, ayant épuisé dans un choc trop violent le peu de vigueur qu'ils avaient, s'appuyaient haletans le poing sur le côté ; et plusieurs, en proie à une défaillance, gisaient évanouis sur le roc.

Les marins, qui étaient toujours les derniers à se lasser, essayaient de renouer la partie ; jurons, prières, exhortations, emportemens, ils employaient tout pour y parvenir. On revenait à la corde, mais en se faisant tirer l'oreille. — Cette fois, disaient les marins, vous verrez que nous nous entendrons mieux : montrons, que nous avons encore de la moelle. Puis, quand ils avaient placé tous les servans, qu'ils avaient à chacun assigné sa fonction et son poste, à ces mots : Ensemble, garçons ! succédait un *ô hisse!* gradué, dont le rapide *crescendo* faisait présager le succès. Mais tout à coup la corde rompait : Gare ! gare ! c'était à qui s'écarterait et sauterait en arrière avec le plus de promptitude pour laisser passer l'arbre, qui, presque du sommet de la côte, au milieu de mille accidens, roulait de bonds en bonds comme une avalanche jusqu'au fond de la vallée, où l'on n'était plus tenté d'aller le rechercher.

D'autres fois, ce n'était pas la corde qui rompait, mais le courage nous abandonnait : ar-

rivés à mi-côte, nous n'avions plus la force d'aller plus loin ; les plus déterminés y renonçaient. — On murmurait : c'est fichant, être venus jusque-là ! s'être donné tant de mal pour avoir un si bel arbre, et se voir obligés de le laisser ! Mais tous nos regrets n'y pouvaient rien : nous le laissions sur cette montagne, qui avait reçu de nous le nom de *Crève-cœur* : il y est encore ; sans doute il y sera long-temps ; et si quelque voyageur, quelque naufragé aborde dans l'île, il se dira, en voyant cette trace de notre séjour : Est-il possible ? une armée française ! des soldats de Napoléon ! ils étaient donc bien faibles ! à quel affreux état de misère et de souffrance étaient-ils donc réduits ! Cinq mille hommes n'ont pas pu !.... Cinq mille !... deux mille avaient déjà disparu ; les autres n'étaient plus que des spectres.

L'abattis terminé, nous commençâmes à élever nos baraques. Nous avions du sable ; mais pour composer un ciment, il ne nous vint pas à la pensée de faire de la chaux : nous employâmes une terre argileuse, si peu liante et si peu propre à donner de la solidité à nos constructions, que les murs furent bientôt percés à jour, et plusieurs fois, quand redoublèrent les pluies, qui étaient cependant très-rares, les

torrens, en se précipitant sur le flanc des rochers, détruisirent nos habitations. Nous remédiâmes à cet inconvénient autant que possible, et à un autre non moins grave en fabriquant des nattes, afin de fermer les ouvertures nécessaires; mais le plus grand embarras fut d'imaginer une couverture qui nous garantît d'être mouillés : jamais nous ne pumes réussir à empêcher l'infiltration de l'eau. Cela était d'autant plus fâcheux, que long-temps nous n'eûmes pour nous reposer que le sol nu, et que lorsque, par la suite, on nous accorda un peu de paille, il s'y engendra des puces en telle quantité, que plutôt d'être dévorés tout vifs, nous préférâmes renoncer à cette litière. Après les puces ce fut le tour des rats, qui sont énormes : ces hôtes parasites nous incommodaient beaucoup. On leur donna la chasse, d'abord afin de s'en délivrer, et plus tard pour s'en nourrir. Nous trouvâmes que c'était un excellent gibier, et nous finîmes même par nous plaindre de ce qu'ils n'étaient plus assez nombreux.

Chaque jour des hommes se détachaient pour aller explorer les diverses parties de l'île. Ils y découvrirent des grives; bientôt il n'y en eut plus une seule; elles ne firent que passer, ainsi

que d'autres oiseaux ; notre industrie nous rendit promptement maîtres de tous ceux qui hantaient ces parages. Enfin, quand il n'y eut plus ombre de gibier, on s'attaqua aux lézards verts et gris, qu'on mangeait aussi : je ne sais le reptile, si révoltant que fût son aspect, qui eût pu obtenir grâce de notre dégoût.

A Cabréra, sur ce point du globe, sur cette crête desséchée, à peine grande comme Paris, nous étions la nuée de sauterelles qui s'est abattue sur un arbre, où il n'y a plus à ronger que quelques feuilles éparses. Cependant nous ne nous rebutions pas, nous cherchions sans cesse : nous avions tout parcouru, tout visité ; il ne restait pas un coin, une caverne, un trou que nous n'eussions fouillés ; et nous ne pouvions nous figurer que de cet abominable repaire il ne surgît pas tout exprès pour nous quelque ressource ignorée encore. Tout à coup le bruit se répand qu'on a vu des chèvres sur la montagne, et aussitôt chacun de se mettre à la poursuite des chèvres. Il n'est sorte de piége qu'on n'inventât, qu'on ne tendît : des soldats passèrent plusieurs mois à se morfondre dans l'espoir d'en attraper. Peine perdue ! Elles étaient trop agiles et trop défiantes ; ou peut-être, bien qu'on prétendît les avoir aperçues

tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, n'existait-il maintenant dans l'île qu'un seul quadrupède, notre âne, bonne et paisible créature qui servait à tout, et qui, traité comme nous, recevait comme nous sa pitance.

Ce cher Robinson, il était notre enfant gâté : et comme il s'était civilisé avec nous ! Il faisait de rudes corvées, quand il lui fallait transporter l'eau d'une extrémité à l'autre de l'île ; mais il en était bien récompensé. Les soldats ne découvraient pas un brin d'herbe, qu'ils ne le cueillissent pour Robinson ; aussi avait-il ses oreilles droites ; son poil, exactement peigné, était devenu luisant, et lui n'était plus maigre à faire peur ; chacun aidait à sa toilette, chacun lui donnait, chacun le flattait de la main. Et qu'il était sensible à ces caresses ! qu'il était intelligent ! qu'il était affectueux, notre ami Robinson ! L'appelait-on : aussitôt, par un mouvement de queue, il prouvait qu'il avait compris. S'il était de service, il ne se détournait pas de son chemin ; sinon il venait tendre à nos baisers sa longue figure, dans laquelle il y avait tant de calme et d'aménité. On le trouvait toujours d'une humeur égale, comme un philosophe. Il était docile, n'avait point de caprices, ne mordait jamais, et toutes ses ruades se bor-

naient à quelques gambades pour rire : cela nous faisait plaisir. Robinson est gai, disions-nous ; tant mieux ! au moins il y a quelqu'un d'heureux à Cabréra ! Pour nous il était quelqu'un ; et si un jour nous quittions l'île, nous nous promettions bien de ne pas l'y abandonner. « Sois tranquille, tu viendras avec nous, nous te ferons une haute paie, et tu auras de l'avoine autant que tu voudras. » Il nous écoutait gravement en ouvrant de grands yeux ; quelquefois il répondait par une incongruité à ces témoignages de notre amitié. Si bien élevé qu'il soit, quel âne est sans défaut ? Cet écart, qui était encore du comique de caserne, excitait notre hilarité. « Il a dit *brisquet !* Il ne l'a pas dit, criait-on de tous côtés. Par ici, Martin ! allons, viens, ne sois pas honteux. » Il était étonné, étourdi ; il regardait ébahi et comme confus ; il ne savait auquel entendre.

Chaque soir Robinson était plus ou moins le sujet de toutes les conversations ; on l'attendait, et l'on s'entretenait de lui. Enfin, sa voix répétée par les échos retentissait au loin. « Ah ! disait-on, voilà Robinson qui a fini sa journée ; il sonne le couvre-feu. » On rentrait dans les baraques, et il ne tardait pas à faire sa tournée ; il les visitait toutes, comme pour nous souhai-

ter la bonne nuit. Le lendemain, dès l'aurore, il sonnait le réveil, et alerte et fringant, il se remettait au travail. Souvent il revenait harassé, et pouvant à peine jeter un pied devant l'autre : n'importe, il avait à s'acquitter d'un devoir, et il ne se couchait pas avant de nous avoir montré sa tête. On le saluait alors d'un *bonsoir, Martin !* et à qui voulait le retenir on recommandait de ne pas le tourmenter. « Ne voyez-vous pas qu'il est fatigué? faisait-on observer à l'importun ; allons, vieux, va dormir, ajoutait-on, tu l'as bien gagné ; » il se retirait tranquillement, et malheur à qui se fût avisé de maltraiter Robinson, le véritable propriétaire, le doyen, l'ancien de l'île, le premier, le seul être sociable que nous y eussions rencontré ; on se fût battu pour lui comme pour les beaux yeux d'une maîtresse, et l'on n'en doutera pas, quand j'aurai déclaré que l'on n'agita jamais sans s'échauffer la question de savoir à qui il appartiendrait au moment de notre délivrance, dont la pensée nous souriait encore par intervalles. Si nous n'eussions été plus sages que les Grecs et les Troyens, sa possession, comme celle d'Hélène, aurait pu devenir le sujet d'une sanglante dispute, et peut-être, pour un nouvel Homère, la matière de quelque chant sublime.

Mais nous avions parmi nos vivandières la veuve d'un sergent; à bord des pontons, cette femme s'était consacrée jour et nuit au service des malades; depuis, elle avait accouché pendant la traversée, et elle allaitait deux intéressans jumeaux, ce qui ne l'empêchait pas de saisir avec empressement toutes les occasions de se rendre utile aux prisonniers lorsque le mauvais état de leur santé exigeait des soins. Ce fut en faveur de cette femme généreuse et encore belle que nous nous désistâmes de nos prétentions : on décida à l'unanimité que Robinson serait la haquenée des deux fils du sergent; c'était la vétérance que nous lui réservions; douce condition, et qui devait lui plaire : porter un berceau et sentir sur sa croupe se poser de jolies petites mains enfantines! Ce fardeau lui serait léger, et quand ils dormiraient, les deux anges, oh! il n'y avait pas de risque que quelque distraction l'exposât à troubler leur sommeil, car Martin était attentif, et il avait le pied sûr. — Mais pendant que nous rêvions un meilleur sort pour cet excellent serviteur, nos misères ne faisaient que s'accroître.

CHAPITRE VIII.

L'ILE DE CABRÉRA.

Le Séjour et l'Hôpital.

La pêche, triste ressource. — Le conseil d'administration. — Ventre affamé n'a pas d'oreilles. — Il nous arrive un aumônier. — Tableau de notre nudité. — La soif de plus en plus horrible. — Inutiles expédiens pour l'apaiser. — Deux envois d'eau. — Un coup audacieux. — Nous en sommes punis. — La mortalité partout. — L'hôpital. — J'y entre. — Une tempête. — Scènes déchirantes. — Le pauvre soldat. — On brûle les morts. — On embarque nos officiers. — Je vais avec eux à l'alma. — Mon retour. — Les petits pâtés de l'aumônier.

Nous nous mîmes à explorer le rivage, dans l'espoir que la pêche serait peut-être plus avantageuse que la chasse. Quelques poulpes, qui à la cuisson devenaient coriaces comme du cuir, et divers coquillages assez clair-semés, furent d'abord tout ce que nous en pûmes recueillir : les rochers sur lesquels ils étaient attachés furent promptement dépouillés. La crevette se présentait assez fréquemment : nous en man-

geâmes pour tromper notre faim ; mais sa saveur saline avait toujours pour effet d'augmenter notre soif, et l'on sait que la disette d'eau était pour nous une raison bien puissante d'éviter tout ce qui était propre à nous altérer : nous renonçâmes donc à la crevette, nourriture d'ailleurs très-peu substantielle, et nous ne l'employâmes plus que pour nous servir d'amorce. Nous prîmes des poissons, mais si peu, que si nous ne nous fussions pas trouvés dans une situation à regarder comme une bonne fortune tout ce qui venait s'ajouter aux vivres qu'on nous donnait avec tant de parcimonie, ce ne serait pas la peine d'en parler. Enfin tous ces supplémens que nous ne cessions de chercher se réduisaient à bien peu de chose : d'ailleurs, pour se les procurer, il fallait se morfondre ; on se rebuta de si pénibles efforts, dont on ne retirait presque aucun fruit.

Pas de bagne sur le continent où les criminels soient aussi misérables que nous l'étions. Lorsque nous n'avions que ce qui était strictement nécessaire pour ne pas périr d'inanition, et que le souci du lendemain ne pouvait être écarté sous peine de mort, il devenait indispensable de créer une autorité qui nous soumît à des lois d'ordre et de prévoyance. Au milieu

de ces circonstances critiques, il se forma un conseil d'administration composé d'officiers et de sous-officiers, lesquels entreprirent de régler tout ce qui était relatif à notre existence. Sous ce rapport, le conseil ne parvint pas à rendre de grands services, puisque, ainsi que je l'ai déjà dit, on était généralement opposé à la distribution quotidienne des alimens, et qu'à cet égard les prisonniers n'entendaient pas raison : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles.* Mais le conseil tâcha de se mettre en relation avec les autorités espagnoles, et, afin d'avoir un intermédiaire capable de les recommander auprès d'elles, il commença par lui faire la demande d'un ecclésiastique, dans le sein duquel les prisonniers pussent trouver quelques consolations. On nous envoya de Palma *el segnor Damian Estebrich*, qui vint parmi nous avec la joie d'un saint homme à qui il est agréable de remplir une mission apostolique. C'était sa piété qui l'amenait, non qu'il fût une espèce de Vincent de Paule ou de Fénélon, il s'en fallait de beaucoup : *el segnor Damian Estebrich* n'était qu'un prêtre espagnol, assez ignorant; et pourtant au fond encore bonhomme, quoique fanatique. Sa présence à Cabréra ne nous fut pas inutile. Au moyen de quelques semblans de religion, et

en disant comme lui, les chefs qui le voyaient habituellement surent capter sa confiance ; il appuya leurs réclamations auprès de la junte de Palma, et le succès de plus d'une requête qu'on adressa à cette junte ne fut dû qu'à son intercession ; mais jamais, malgré les instances les plus vives et les plus réitérées de la part de cet aumônier, nous ne pûmes obtenir qu'il fût établi des magasins, afin d'assurer notre subsistance dans le cas où le mauvais temps empêcherait les barques de mettre en mer ; jamais non plus on ne nous accorda aucun vêtement : et cependant, à notre descente dans l'île, la plupart des prisonniers étaient sans souliers, et n'avaient que des haillons qui ne les couvraient plus. Cela ne fit que croître et embellir, et il vint un moment où l'on put nous classer en presque nus et nus, absolument nus.

Nous n'avions plus mine de soldats : antérieurement usés par les dalles des prisons, les rares uniformes qui se montraient encore n'avaient plus de couleur ; ce n'était qu'un composé de pièces et de morceaux, tenant à peine ensemble, et tellement barriolés qu'il fallait deviner à quelle arme ils appartenaient ; ils offraient une image assez fidèle de notre réunion,

où tout allait véritablement à l'abandon, sans aucun lien d'unité, chacun tirant à soi, oubliant les autres, et quelquefois s'oubliant lui-même.

Mais le tourment le plus horrible, celui qui dominait toutes nos misères, c'était la soif : on ne savait comment se désaltérer, on se roulait dans la bouche de petites pierres, ou des débris de coquillage; durant des heures entières on mâchait une salive épaisse et rare dont on cherchait à rafraîchir son palais brûlant, et si ensuite on en était avare, la gorge serrée et douloureuse se refusait à la laisser passer. Il n'y avait que la natation qui tempérât pour un moment cette cuisante ardeur; mais tout en nous baignant la soif nous tuait. Les Espagnols se décidèrent enfin à envoyer des ouvriers pour creuser un puits dont nous ne retirâmes que des secours insuffisans, et bientôt après ils prirent le parti de nous expédier de temps à autre, avec la barque au pain, une seconde barque chargée d'eau. Elle vint deux fois. A son troisième voyage, neuf marins de la garde l'épièrent : dès que les barriques furent à terre, à un signal convenu ils s'élancèrent ensemble, et sans laisser aux Espagnols le temps de se reconnaître, ils se rendirent maîtres de la barque, dans laquelle aussitôt ils

s'éloignèrent rapidement au bruit des acclamations de tous les prisonniers, qui faisaient des vœux pour qu'on ne pût pas les atteindre; et en effet les canonnières, alors sous voile à l'est de l'île, n'ayant pas été averties à temps, ne les atteignirent pas. Hélas! à compter de ce jour, il ne vint plus d'eau, et tous nos malheurs recommencèrent.

Tant de privations que nous avions essuyées, le malaise présent, l'affreuse chaleur du jour, la fraîcheur des nuits, l'accablante uniformité d'une misère toujours la même, les souvenirs de la patrie et l'ignorance du temps qu'on devait passer dans ce triste asile, finirent pas altérer les plus robustes tempéramens, et par enfanter mille maladies. Dès les premiers mois de notre arrivée, il s'était déclaré de nombreuses ophthalmies, occasionées par la vivacité non interrompue de la lumière solaire; maintenant nous étions assaillis de nouveau par tous les fléaux qui avaient fait de si grands ravages à bord des pontons : c'étaient encore la dyssenterie, le scorbut, les fièvres gastriques, auxquels n'échappaient que ceux qui, ayant eu l'adresse ou le bonheur de sauver quelque argent, pouvaient se procurer auprès des marins espagnols un peu de vin et des végétaux frais. Les uns

étaient emportés en peu d'heures, on ne les plaignait pas; d'autres, et ceux-là ne voulaient plus parler, se traînaient languissans, jusqu'à ce que, dans une prostration complète de leurs forces, ils tombassent pour succomber. Bientôt on releva des morts partout, dans les baraques, dans les lieux écartés, sur la côte, sur les montagnes, et jusque dans le milieu du camp. La mortalité faisait de tels progrès, que notre aumônier crut, pour l'acquit de sa conscience, devoir en donner avis à la junte, qui mit à notre disposition quelques tentes. On les dressa au sud-ouest de l'île, à peu de distance de la fontaine d'eau douce et de l'endroit où se faisait la distribution des vivres. Ces tentes, adossées à des rochers, et sous chacune desquelles on jetait quatre ou cinq malades, furent décorées du nom d'hôpital.

A peine étaient-elles élevées, que je tombai malade, comme pour en faire l'inauguration. On m'y porta les jambes traînantes, et je fus installé dans l'une de celles qui occupaient la hauteur sur la pente de leur emplacement. Là, nos chirurgiens (1) s'empressèrent de nous pro-

(1) Ils étaient au nombre de cinq : c'étaient M. M. Valin, Joly, Pelletier, Cruzel et J.-A.-J. Thillaye, tous sous-aides.

diguer les soins qui dépendaient de leur zèle ; mais leur pharmacie était si pauvre, qu'ils n'avaient guère la possibilité de varier les médicamens : c'était toujours le kina et l'acide sulfurique, qui, étendu dans de l'eau, quand on en avait, était notre unique tisane, je dirais presque notre panacée universelle. Quel régime ! deux cents malades, alors frappés d'affections différentes, et tous traités de la même manière, par l'eau acidulée, que nos chirurgiens voulaient bien appeler une limonade, et nous *une selle à tous chevaux*.

Notre sort était cruel dans cet hôpital ; il fallait encore que les élémens vinssent l'aggraver.

Les tentes n'étaient pas debout depuis trois jours, et elles regorgeaient des prisonniers qu'on y avait apportés, quand tout à coup, pendant la nuit, éclata le plus terrible des orages ; des torrens d'eau descendaient avec impétuosité des montagnes ; c'était comme un déluge : ils se grossissaient sans cesse, et devenaient de plus en plus rapides. Nous entendions ce bruit, il grandissait autour de nous, il s'approchait : c'étaient d'énormes cascades qui s'élançaient, qui bouillonnaient avec fracas, au milieu des déchaînemens d'un vent qui sifflait et rugissait ; la foudre grondait ; il semblait que l'île tout en-

tière fût sur le point de s'abimer, que toutes les vagues de la mer dussent passer sur elle et la submerger.... Enfin les ténèbres se dissipèrent et le calme revint.

Étonné de ce silence, et plus encore de revoir la lumière, car il me semblait avoir été mille fois englouti, je fis en sorte de me traîner hors de notre tente.... O Dieu ! elle était seule !.... seule elle avait été épargnée, grâce à l'épaulement qui la garantissait. Ces nappes d'eau qui se précipitaient, qui avaient pris leur cours le long des rochers, avaient tout entraîné, tout balayé dans le choc de leur passage. Les tentes, les paillasses, les malades, tout avait été jeté au loin par la débâcle : c'était un spectacle à fendre le cœur. Pauvres infortunés ! qu'on apercevait épars, roulés dans le sable et dans la fange au pied de la colline ou sur le penchant, ceux-ci morts, ceux-là expirans, quelques-uns gémissans encore, et grelottans, car ils étaient trempés et transis ; d'autres poussant des cris aigus, parce que dans ce violent trajet ils s'étaient rompu quelque membre, déchiré les chairs contre quelque angle de rocher, ou fait de douloureuses contusions. Mon premier mouvement fut de joindre les mains, et de détourner la vue d'un tableau aussi affligeant. Mais la compassion ramena

malgré moi mes yeux sur ce désastre. J'appelais mes camarades, je voulais les engager à voler avec moi au secours de nos frères. Hélas! je me soutenais à peine, et je me faisais illusion sur leurs forces : plusieurs ne m'entendirent pas, tellement ils étaient abattus, absorbés ; pas un d'eux ne réussit même à se mettre sur son séant.

Cependant la nouvelle d'un évènement si funeste avait jeté l'alarme dans le camp : les prisonniers étaient accourus ; ils allaient et venaient sur ce terrain, tournant et retournant les corps, cherchant à reconnaître un ami dans des traits défigurés, essayant de relever ceux en qui ils croyaient remarquer un reste de vie, afin de les indiquer aux chirurgiens, et au milieu d'eux circulait aussi, son crucifix à la main, son bréviaire sous le bras, notre aumônier, qui était arrivé sur le lieu de cette scène affreuse comme l'ange-trompette du jugement dernier, comme le messager des vengeances célestes, pour souffler parmi nous l'esprit d'une sainte terreur.

« Pécheurs, criait-il, en poursuivant de son viatique ceux dont les chirurgiens s'occupaient de panser les blessures, reconnaissez le doigt de Dieu; hâtez-vous d'implorer votre pardon. — Eh bien! oui, c'est le doigt de Dieu! lui disait-on ; mais pour Dieu, au nom de Dieu,

laissez-nous tranquilles. » Le prêtre n'en insistait pas moins. A la fin, la patience échappait. « Eh ! f.....-nous la paix ; vous ferez votre affaire après ; » et cette rebuffade, qu'il s'était attirée par ses obsessions, ne le décourageait pas. Dans la catastrophe qui nous consternait, il avait trouvé un trop beau texte pour ne pas donner carrière à la fougue ascétique de son patriotisme espagnol. On venait de découvrir presque enfouis dans les débris de l'alluvion un jeune soldat dont le scorbut avait détruit la moitié de la face. Chacun exprimait sa surprise de ce qu'il était vivant ; on regrettait que cette épouvantable nuit n'eût pas été pour lui la dernière. Pendant qu'on enlevait avec précaution l'épaisse couche de sable dont le visage était couvert, *el segnor Damian Estebrich*, sans crainte d'interrompre les soins qu'exigeait la position de ce malheureux, s'approcha du groupe, et, frappant sur l'épaule des assistans, non moins stupéfaits que douloureusement émus, il commença de débiter son homélie. « Encore une fois, au diable ! retirez-vous, lui disait-on ; nous n'avons que faire de vous ici. »

Mais non, il fallut que ce missionnaire de malheur achevât : d'une voix lugubre et stupidement prophétique, il prononça que dans

cette circonstance Dieu avait tout fait; que ce Dieu tenait un orage tout prêt pour ceux qui oseraient murmurer contre sa juste colère; que nous étions des réprouvés, des impies. Il fit intervenir dans ce sermon les noms de Sodôme, de Gomorrhe, des Philistins, des Moabites, des Ammonites; il passa en revue tous les châtimens de la Genèse, et quand il vit qu'au lieu de l'écouter, on demandait à cor et à cris de la charpie et du linge pour envelopper la tête du soldat, il regagna lentement sa demeure, en se signant et en lisant son bréviaire.

On était délivré de la présence de ce prédicateur inopportun; mais l'on cherchait toujours du linge : personne ne put en procurer. Il n'y avait pas un lambeau de chemise à arracher pour le soulagement de ce soldat, et pourtant il vécut encore en ce pitoyable état plus de deux mois, conservant un appétit qu'il était difficile de satisfaire, et présentant quelquefois dans l'ensemble des symptômes de sa maladie une diminution d'intensité, qui probablement aurait abouti à la guérison, si nous eussions été placés dans des conditions moins défavorables.... Long-temps avant qu'il mourût, son profil, dont les os mis à nu étaient presque blancs, n'était plus que celui d'une tête de

mort... Il marchait ainsi, et nous ne le voyions jamais sans nous demander : N'y a-t-il pas de l'inhumanité à laisser exister un être aussi souffrant ? — « Ah ! disaient ses camarades, quand ils passaient à côté de lui le plus rapidement possible, que celui qui lui mettrait du plomb dans la cervelle lui rendrait un fameux service ! »

Dès que les tentes furent relevées, on y réintégra les malades qui en avaient été emportés par la tempête. Ce ne fut que le bien petit nombre que l'on parvint à rendre à la santé ; les autres succombèrent assez promptement. Durant la première quinzaine, il mourait de douze à quinze individus par jour, et cela seulement dans l'hôpital : personne ne voulait se charger de les enterrer. Pour prévenir les dangers de l'infection, on brûlait les corps ; mais il fallut renoncer à cette méthode : outre que ce spectacle était affreux, souvent la combustion n'était pas complète, et l'on retombait dans l'inconvénient des émanations putrides. On fut donc forcé de revenir à l'usage d'enterrer, et cette fois chacun sentit qu'il était de l'intérêt de tous de se conformer à la nécessité. La difficulté du transport fit choisir pour la sépulture un endroit peu éloigné de l'hôpital : on l'appela la Vallée des Morts ; elle se remplit

bientôt : mais les fosses, à raison de la nature du terrain, et surtout à cause du manque d'outils convenables pour les creuser, avaient peu de profondeur : aussi, par les fréquentes averses qui tombaient, était-on souvent obligé de recouvrir les cadavres.

Chaque jour ajoutait au délabrement de nos personnes, à leur dénuement, à leur détresse; à chaque minute, pour ainsi dire, la pénurie dans tous les genres devenait plus intolérable ; les officiers envoyaient pétitions sur pétitions, protestant et pour eux et pour nous contre un traitement aussi barbare. On n'écouta leurs plaintes qu'en ce qui les concernait : plusieurs bâtimens vinrent les prendre pour les conduire à Mahon et à Palma.

Je n'étais pas homme à négliger cette occasion : toujours malade et presque mourant, je me glissai avec un marin nommé Lestrade parmi les soldats attachés au service des officiers, et me laissai tomber dans un canot. Un de mes anciens camarades, le jeune Cambernon, aspirant de marine, me tendit la main, et j'arrivai à Palma ; mais au bout de quarante jours, la fraude fut découverte : un matin, à mon grand désappointement, on vint me prendre à l'hôpital où j'étais entré, et la barque au pain me rejeta à Cabréra.

Lestrade y fut ramené en même temps que moi. A notre retour nous n'avions plus de baraque, et il nous aurait fallu bivouaquer. Lestrade sut si bien faire, il *capona* si bien l'aumônier, qu'il nous permit de loger au château : nous devînmes ses hôtes ; mais cela dura peu. *El segnor Estebrich*, qui, comme beaucoup de gens de sa robe, était gourmand à l'excès, avait une armoire où il serrait maintes friandises ; une fois il oublia d'en emporter la clé, et Lestrade, alléché sans doute par l'odeur, ne put s'empêcher d'y donner un coup d'œil... Des biscuits, des petits pâtés! voilà ce qu'il vit. Il n'y tint pas, il fit rafle du tout ; et comme il était bon vivant, j'en eus ma part. Ce brave Lestrade ! je l'aperçois encore venant à moi avec sa provision ; il y avait long-temps que nous ne nous étions trouvés à pareille fête : aussi fîmes-nous un excellent repas... Mais en tout, c'est la fin qu'il faut considérer : Lestrade, qui était un farceur, toujours jovial en dépit du sort, le disait ; mais il jouait sur le mot, et *el segnor Estebrich*, qui n'entendait pas la plaisanterie, nous expulsa sans miséricorde.

CHAPITRE IX.

L'ILE DE CABRÉRA.

La Barque au pain.

Isolement des prisonniers entre eux. — Voilà la barque au pain ! — Grande joie. — *Deux quarts en poupe, un quart à la main.* — Les oiseaux de mauvais augure. — La barque est en retard. — On fait la motion de manger Robinson. — Le 23 février 1809. — Cent cinquante prisonniers meurent de faim. — Cruelle détermination. — Je mange du trèfle. — La patate vénéneuse et la fausse oseille. — Joie. — Retour de nos officiers. — Le *Palais-royal.* — Nous avons un théâtre. — Une demi-naissance. — Elle cesse tout-à-coup. — Les *hommes de bois.* — Essais de culture. — Les plaisanteries de notre aumônier. — Un petit commerce. — J'améliore ma condition. — Les chercheurs de sel. — Les fèves-monnaie. — Le mépris de la vie. — L'*île aux lapins.*

Plus notre séjour se prolongeait dans l'île, plus il y avait d'isolement entre les prisonniers. Il n'y avait plus que l'attente toujours si impatiemment désirée de la barque aux vivres, qui pût donner l'idée de nous rapprocher. Elle devait revenir le quatrième jour après son départ. Alors, dès le matin, souvent il n'était pas jour, on voyait tous les prisonniers se succéder par

petits pelotons sur le chemin qui conduisait du camp au château et à la cambuse.

Une fois au haut de la montagne, on pouvait, par un temps clair, distinguer l'entrée du port de Palma. Là, les yeux tendus, en proie à la plus grande anxiété, on voyait s'écouler les heures. Le premier qui apercevait une voile se dirigeant vers l'île, donnait le signal par un cri de joie. — Voilà la barque au pain! la voilà! et ce cri, descendant de peloton en peloton, arrivait au camp, qui y répondait en masse par une longue exclamation ; et quand elle entrait, cette barque, on se pressait pour la saluer, on dansait, on sautait, on chantait, on se livrait à mille folies; c'était un délire. On courait à la distribution, et chacun, en recevant sa part, ne manquait pas de dire avec un soupir, moitié contentement, moitié tristesse, car dans ce qu'il signifiait il y avait du lendemain : — Allons, nous ne mourrons pas encore aujourd'hui!

L'instant d'après, des fumées s'élevaient dans l'air : de loin on eût dit d'un village dont les fortunés habitans faisaient à l'âtre les préparatifs de quelque bombance. Cependant l'eau bouillait ; on tenait son pain, qui pour la plupart du temps était déjà moisi, on le regardait, on en faisait scrupuleusement quatre parts

égales : pour aujourd'hui, demain et les deux jours suivans ; « aujourd'hui, se disait-on, je me contenterai de la soupe : » on mettait un des morceaux dans le bidon, et c'était le pot-au-feu ; puis, dès qu'il y était, on se laissait raisonner par son estomac ; « deux morceaux ce n'est pas trop ; et puis quand on n'a rien mangé la veille, il est bien juste qu'on se récompense le lendemain : » alors un second quart allait retrouver le premier. Enfin la soupe était dressée. On avalait le bouillon : c'était de l'eau, rien que de l'eau, et encore quelle eau ! mais le bouilli ne pouvait se manger sans pain ; « allons, un quart de plus ; » le troisième quart y passait, et l'on en faisait sauter les miettes. Ce repas terminé, et il n'avait pas été long, on tournait, on retournait le quart restant, on ne le considérait plus qu'avec une sorte de remords, et pour ne pas s'exposer à l'entamer, on se sauvait bien vite de sa baraque. Dehors, on rencontrait les camarades : en s'abordant, la question était toujours : « Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? as-tu bien dîné ? — Oh ! je me suis fait une fière bosse : deux quarts en soupe, un quart à la main. — Et moi, deux quarts à la main, un quart en soupe. » Et en entendant la demande et la réponse, ceux qui

avaient été plus ménagers, ne manquaient jamais de dire : — « A présent, vous êtes de frais *cocos ;* six onces de pain pour trois jours : il faudra vous brosser le ventre, et encore qui sait si au bout du temps la barque arrivera ! — Taisez-vous donc, leur répliquait-on, vous êtes des oiseaux de mauvais augure ; et quand elle n'arriverait pas, je me suis fait une bosse... »

Mais la prédiction ne se réalisait que trop souvent. Une première fois, le temps contraria si bien la marche de la barque, qu'elle fut en retard de quatre jours. L'île alors retentit de cris d'angoisse, des scènes de désespoir eurent lieu. Quelques prisonniers firent la motion de manger notre cher Robinson ; on la repoussa avec horreur. Notre aumônier, qui était tout en Dieu, ordonna des prières ; on lui répondit par des malédictions.

Le 25 février 1809, nous attendîmes vainement que la barque parût, et les jours suivans ne firent qu'empirer notre malheureuse situation. Elle devint affreuse ; ceux à qui il restait encore un peu de force, se traînaient sur les pieds et sur les mains jusqu'au sommet des rochers, pour tâcher de voir si quelque voile ne blanchissait pas à l'horizon. La journée se passait et ils n'avaient rien aperçu. Bientôt, le che-

min qui menait au camp fut couvert de nos camarades qui y étaient tombés exténués de besoin : Arrive-t-elle ? demandaient ceux qui pouvaient encore proférer quelques mots ; d'autres venaient de rendre le dernier soupir ; beaucoup étaient en proie au plus profond abattement. Tout à coup une espèce de frénésie s'empara de ceux qui étaient les moins faibles ; ils étaient furieux : « Périr pour périr, disaient-ils, faisons un coup ; » et dans la fermentation de leur cerveau ils parlaient d'enlever à l'abordage les deux canonnières qui nous gardaient. C'eût été tenter l'inpossible ; car les Espagnols, prévoyant les effets de notre désespoir, avaient pris leur précautions, et ils étaient en mesure de déjouer toute attaque de notre part. Le délire ne fit que s'accroître ; tous étaient agités d'une fièvre brûlante : il y en eut qui expirèrent dans des convulsions horribles ; des symptômes de rage se manifestèrent chez plusieurs : la pierre, le bois, ils voulaient tout dévorer ; on ne pouvait sans danger approcher d'eux pour les secourir.

Dans cette fatale circonstance, plus de cent-cinquante d'entre nous étaient morts de faim, et l'on ne voyait plus rien à manger que Robinson. Le sacrifice en fut fait après quelque op-

position et une discussion assez longue : il en coûtait d'en venir là. Nos chefs ordonnèrent de tuer notre âne, qui nous avait pourtant rendu de si grand services. On le mit à mort : cruelle exécution, et que nous déplorions tous! Hélas! oui, ce pauvre âne, on le mit à mort : il me semble encore le voir. Il venait là si paisiblement! Il tomba, et de sa dépouille on fit *quatre mille cinq cents morceaux!* Chacun de nous eut pour sa part, à peu près trois quarts d'once de sa chair, dont on fit du bouillon.

Le 1er mars, le lendemain de la mort de l'infortuné Robinson, le petit nombre de ceux qui ont pu encore ramper jusqu'au sommet de la montagne annoncent enfin l'arrivée de la barque aux vivres. A cette nouvelle le vertige cesse ; on éclate en transports, ceux même qui étaient absorbés déjà dans le néant de l'agonie, se remuent comme des cadavres par l'effet d'une secousse galvanique. On se lève, on marche avec une joie frémissante, en riant convulsivement, et en tendant les mains vers la plage.

La barque ne fut pas sitôt amarrée, que l'on distribua à chacun un pain : il y en eut qui l'engloutirent et qui périrent victimes de cette avidité. Un jour plus tard, les Espagnols n'eussent trouvé personne de vivant, et c'était là ce

que voulait le peuple de Palma, qui, s'étant jeté sur les barques au moment de leur départ, en avait enlevé par deux fois les vivres qu'on nous destinait. La haine que les Majorquins portaient aux Français, telle était la cause du retard que nous avions éprouvé. Parmi ceux qui résistèrent à cette épouvantable famine, quelques-uns s'étaient soutenus en mangeant des orties cuites dans de l'eau salée; moi, je mangeai du trèfle; plusieurs firent bouillir une espèce de plante marine qui avait la saveur acide de l'oseille, mais dont on ne pouvait avaler quelques cuillerées sans éprouver immédiatement après dans l'estomac la sensation d'un fer chaud; d'autres se nourrirent d'une racine tuberculeuse qui avait quelque apparence de la pomme de terre, mais qui était d'une âcreté insupportable (1). La santé de ces derniers en fut considérablement altérée : ce tubercule que, dans l'ivresse de la découverte, nous avions appelé *une patate*, était un poison.

On ne pouvait nier que la mort de notre âne n'eût racheté la vie à peut-être tout ce qui

(1) Cette plante, que l'on trouvait sous les rochers, est très-voisine du genre *colchicum;* mais elle ne lui appartient pas. (Note empruntée à une thèse du docteur Thillaye, imprimée en 1814.)

restait de prisonniers ; mais de ce que nous ne l'avions plus, il résulta un bien grave inconvénient : nos malades, dont il avait été jusque-là le pourvoyeur à la fontaine, furent réduits à boire une eau saumâtre et vaseuse. Il est aisé de sentir quels maux dut produire un pareil régime.

Dans une position aussi affreuse que la nôtre, nous ne pouvions manquer de tourner nos regards vers la mer avec l'assiduité de gens qui n'attendent que d'elle leur salut. Un matin, nous découvrons plusieurs bâtimens avec pavillon espagnol ; ils s'approchent, et nous ne doutons pas que, en vertu de quelque cartel d'échange, on ne vienne nous chercher : nous en sautions de joie. Bientôt les bâtimens entrent dans le port ; cruel désappointement ! c'étaient les officiers qu'on ramenait de Palma. Le peuple de cette ville avait voulu les massacrer, et ils n'avaient échappé à sa fureur que par les soins vigilans des autorités, et notamment du commandant de la place, le général Reding, qui, pendant qu'ils étaient assiégés par la multitude, eut l'heureuse idée de faire percer le mur de leur quartier, et de les faire filer par cette brèche ouverte sur le rivage où on les avait embarqués immédiatement. Leur

retour produisit une vive sensation : la douleur était sur leurs visages. Nous nous empressâmes autour d'eux, et ce fut à qui leur offrirait ses services pour les aider à se construire des baraques.

Le camp prit alors un aspect moins sombre ; des cantines, des salles de spectacle et de danse furent établies. On appella cet amas de cahutes le *Palais-Royal*. Nous plaçâmes notre théâtre dans une citerne. Des pièces rédigées de mémoire furent apprises et mises en scène, ce qui nous attira la visite de nos gardiens. Cette fois, le drame n'était plus joué par des marionnettes ; les acteurs étaient vivans : nous avions notre Talma, et même notre Brunet. On singeait les premiers sujets de Paris, et nous trouvions que cela était parfait. Seulement, nous n'avions pas d'actrices ; de toutes les femmes qui partageaient notre captivité, il n'y en avait pas une à qui l'on pût confier un rôle. Le genre de dissipation que procurait le théâtre produisit le meilleur effet ; chacune de ces illusions nous rapprochait de notre patrie ; mais ce ne fut guère que pour ceux qui avaient été élevés au sein des villes que ce moyen de distraction fut efficace : les autres étaient taciturnes, se refusaient à toute espèce d'exercice, et recher-

chaient les lieux écartés pour se désoler à leur aise. Plusieurs musiciens, nos compagnons d'infortune, avaient été assez heureux pour sauver des instrumens; d'autres parvinrent à s'en procurer, et nous eûmes bientôt des concerts réglés, dans lesquels on exécutait plusieurs de nos airs nationaux qui nous électrisaient toujours : dans le sentiment qu'ils éveillaient, il y avait la France et Napoléon. Enfin on institua une loge maçonnique, qui rendit plus fréquens les rapports de mutuelle bienveillance.

Le Palais-Royal devint comme le centre de notre colonie; des Espagnols de l'équipage des canonnières vinrent en ce lieu fonder deux ou trois établissemens : on y tenait des galettes du biscuit, du vin, des ognons, de la poterie, des pimens et des caroubes. Tout cela était vendu vingt fois sa valeur; mais enfin, quand on avait de l'argent, on s'estimait encore heureux de pouvoir acheter ces objets; et puis alors nous n'étions plus aussi dépourvus de notre nécessaire. Cette demi-aisance, cette possibilité de vivre sur ce roc perlé et dévoré par les feux du soleil n'étonnera pas, si l'on songe que, malgré les funérailles de près de trois mille de nos camarades, les Espagnols n'avaient pas cessé d'envoyer le même nombre de rations. Cet

énorme excédant fut réparti entre les chefs de corps, qui seuls dressaient les états de situation. Tout le monde était intéressé à garder le secret; mais notre bon temps passa vite : nos ennemis s'avisèrent de faire un nouveau recensement, et plus tard des revues périodiques, dans lesquelles le même individu trouvait quelquefois le moyen de s'escamoter et de reparaître, afin de compter pour deux. Ces revenans étaient ce que nous appelions des *hommes de bois*.

Le soldat français ne peut rester oisif : quand il n'est pas malade, il faut qu'il cherche, qu'il remue, qu'il invente, et qu'au besoin il tente l'impossible; or, l'impossible était de défricher une île toute de rochers et de cailloux; c'était encore de trouver un engrais et surtout d'arroser. Aussi les semences se contentèrent de poindre, et une fois fanées et flétries, des flots d'eau saumâtre ne purent les engager à lever la tête, ou si quelqu'une s'en avisa pendant la nuit, le soleil du lendemain vint la rôtir. Il fallut renoncer à ces essais, que plus tard on reprit pourtant avec plus de succès; mais notre aumônier s'était adjugé l'unique coin de terre qui fût véritablement propre à la culture : il y faisait venir du coton; il se proposait aussi d'y semer du lin pour nous faire des chemises à tous, disait-il

avec un ton de grossière raillerie. Un jour on se vengea de ses duretés en lui volant des raves énormes : dès ce moment il se fit de plus en plus un malin plaisir de nous désespérer. Un prisonnier lui disait-il, à ce vilain grêlé de camard : « *Padre*, croyez-vous que nous soyons encore ici pour long-temps? — Vous en sortirez, répondait-il avec sa figure chafouine et en faisant ses petits yeux, quand ces arbres porteront des fruits; » et il nous montrait des drageons de figuier qui s'élevaient à peine de terre... D'autres fois il nous condamnait pour l'éternité : « *Vous quitterez Cabréra quand ma canne fleurira*, » c'était encore son mot.

Le quartier de la fontaine, dont l'eau nous suffisait à peu près depuis que nous étions moins de monde, était le seul un peu vivant; c'est là qu'une petite industrie prit naissance : on y tenait débit de paniers d'osier, de cannes, de tabatières sculptées, de couverts de bois. Tous ces menus ouvrages étaient transportés par la barque au pain, et avec le produit de leur vente, les prisonniers qui les fabriquaient purent de temps en temps se procurer un verre de vin à la cantine. Je sus comme ces derniers améliorer ma condition : j'enseignai à lire aux cambusiers, ce qui me valut un supplément de deux pains

par mois et quelques autres petites douceurs.

C'était à qui se créerait une ressource quelle qu'elle fut. On ne nous donnait pas de sel pour assaisonner nos alimens : eh bien ! il y en eut qui se firent marchands de sel ; et où allaient-ils le chercher ? à plus de 600 toises de haut, sur la cime de rochers à pic que la lame avait couverte pendant les tempêtes. Pour l'appât de quelques fèves, qui étaient alors notre monnaie courante, ces intrépides y grimpaient en fourrant les pieds et les mains dans les fissures, et ils en redescendaient de la même manière quand ils avaient fait leur provision d'un sel très-blanc, provenant de l'eau, dont l'air et le soleil avaient opéré la vaporisation. Dans ces ascensions, plus d'un se rompit le cou, sans que les autres en fussent découragés. On tenait généralement si peu à la vie ! Enfin, il n'y avait pas de péril auquel on craignît de s'exposer, dès qu'il s'agissait de satisfaire les exigences présentes d'un estomac dans lequel on aurait introduit du poison avec la certitude d'en mourir ; et par le fait on en introduisait, puisque, malgré l'effet bien constaté des patates vénéneuses, on s'obstinait à en manger.

A peu près à une demi-lieue au sud-est de Cabréra, existe une autre île qui nous présen-

tait l'aspect d'une touffe de bois incessamment battue par les ressauts et les bouillonnemens tumultueux d'une vague écumante, sur un fond de rochers à fleur d'eau. Nous ne pensions pas qu'il prît jamais à aucun de nous la fantaisie d'aller dans cet endroit. Cependant un dragon nommé Coutant, homme déterminé s'il en fut, et des plus habiles nageurs, se mit en tête de faire le trajet : il parvint dans l'île, et après avoir percé un épais fourré de broussailles, il reconnut qu'elle était pleine de gibier ; l'hirondelle de mer, et surtout le lapin, s'y montraient à foison. Il en tua un grand nombre, seulement avec un bâton, et revint bientôt, traînant à la remorque le produit de sa chasse, posé sur une espèce de radeau en roseaux, qu'il s'était attaché au corps.

Coutant eut des imitateurs : tout ce qu'il y avait de bons nageurs voulut à son tour descendre dans l'île. Les premiers à la visiter furent ceux d'entre nos malheureux camarades que nous appelions les *Tartares*, parce qu'ils mangaient en vingt-quatre heures leurs rations de quatre jours, et que n'ayant point de camp spécial, ils rôdaient sans cesse, cherchant à assouvir leur faim. Plusieurs périrent dans le trajet ; mais les plus entreprenans de cette

troupe nomade qui menait la vie du désert, n'en firent pas moins habitude d'aller tendre des collets dans l'îlot, que nous nommâmes l'*Ile-aux-Lapins*. Souvent il leur arriva d'y être surpris par une grosse mer et d'y rester une semaine entière, sans autres vivres que le gibier cru qu'ils avaient pris.

CHAPITRE X.

L'ILE DE CABRÉRA.

Les Tentatives.

Magnifique projet. — Un complot. — Le chantier clandestin. — Nous sommes trahis. — Les officiers enlevés. — Les marins de la garde lapidés. — Embarquement des officiers pour l'Angleterre. — Grande consternation. — La fête de l'empereur. — Un banquet à Cabréra. — Les tisons ardens. — Mon ami Cotillard. — Il n'y a pas place pour moi. — Les adieux. — J'écoute.

Tandis que les uns ne songeaient qu'à la chasse, d'autres, et j'étais de ce nombre, n'étaient préoccupés que du désir de recouvrer leur liberté. Une première évasion avait eu lieu; nous projetâmes d'en tenter une seconde, mais conçue sur un plan plus vaste. Un jour les barques arrivèrent tard et durent remettre leur départ au lendemain. Elles étaient mouillées près des canonnières. On tint conseil dans la baraque des marins de la garde, puis ensuite

à la cambuse, où l'on était plus à l'aise pour délibérer. Entre une trentaine que nous étions, il fut arrêté que pendant la nuit on irait couper les bosses des chaloupes des barques : c'était Bonnet, fourrier des marins, un autre et moi, que l'on avait chargés de cette expédition. L'opération terminée, nous devions en silence amener les chaloupes, y embarquer le plus grand nombre possible de nos affidés, armés soit d'instrumens tranchans, soit de bâtons, puis en dix coups d'aviron arriver sur la canonnière la plus proche, sauter sur le pont et surprendre l'équipage endormi. Une fois maîtres de celle-ci, nous nous emparions de la seconde, nous donnions la chasse sur les côtes à toutes les barques de pêcheurs que nous pouvions rencontrer, et nous revenions avec cette escadrille rendre nos frères à la liberté. Alors quel triomphe! quelle joie! En trois jours nous touchions les côtes d'Espagne occupées par les Français!

Cette belle illusion nous tint en haleine une grande partie de la nuit. Vingt fois nous fûmes sur le point de nous mettre à l'eau ; mais toujours on entendait un bruit de voix dans la barque au pain ; bref, ce bruit qui cessait et qui reprenait dura jusqu'au jour : nous dûmes alors

abandonner notre entreprise et rentrer dans nos baraques.

Cependant les idées d'évasion fermentaient de plus en plus : je n'en dormais pas. Plusieurs officiers, sous-officiers et marins de la garde résolurent de construire un canot qui pourrait contenir une vingtaine d'hommes : on voulut bien me faire participer à ce projet. M. Gérodias, l'un des officiers, devait présider au travail. On abattit des arbres, on les laissa sur place quelque temps, puis on profita de la nuit pour les équarrir et les transporter au nord-est de l'île, dans une grotte que nous avions découverte, et qui était très-propice pour l'espèce de chantier que nous allions établir.

Deux des marins de la garde, dont l'un se nommait Mantelet, je ne me rappelle pas le nom de l'autre, étaient les plus experts en ce genre de construction ; ils se mirent à l'œuvre avec une telle ardeur, qu'en peu de jours le canot fut sur le point d'être terminé. Rien ne semblait plus désormais s'opposer à notre délivrance, et nous faisions déjà en idée de joyeux adieux à Cabréra, lorsqu'un matin, une douzaine d'Espagnols s'étant glissés à pas de loup dans la grotte pendant que nos officiers y étaient, fondent sur eux le pistolet au poing, les saisissent

et les entraînent avant qu'ils aient eu le temps de songer à faire la moindre résistance. Nous eûmes la douleur de les voir arracher de ce lieu sans pouvoir les secourir : nous étions sans armes, et dans cette cruelle position, le seul parti à prendre était de nous dérober par une prompte fuite à la colère des Espagnols. Le lendemain les officiers furent embarqués sur les canonnières, et nous n'en entendîmes plus parler.

Plusieurs autres tentatives d'évasion eurent lieu de distance en distance ; toutes échouèrent, parce qu'on y avait mis trop de précipitation. Un jour, la barque au pain, ayant été contrariée par le gros temps, était en retard de quarante-huit heures : enfin elle arriva ; mais la mer était tellement agitée, que dans l'impossibilité d'entrer dans le port, il fallut aborder dans une baie voisine. Nous étions au moins deux mille affamés sur les rochers, attendant qu'on débarquât les vivres. Déjà l'on commençait à les descendre à terre, et avec cette impatience qu'aiguillonne la faim, nous hâtions de nos vœux le moment de la distribution, quand sur la barque nous aperçûmes une vingtaine de marins de la garde qui, après s'être débarrassés des Espagnols, se dépêchent de hisser les voiles. Quel émoi pour les prisonniers en voyant leur

pain et leurs fèves prendre le large ! Ce ne fut qu'un cri. En même temps, une grêle de pierres qu'ils lancent, sans discontinuer, de toute la force de leurs bras, tombe sur les fugitifs. Jamais bombardement ne fut mieux nourri : les malheureux, tous blessés plus ou moins grièvement, n'eurent que le temps de chercher leur salut dans les flots, et de regagner terre à la nage, au milieu des plus grands dangers ; plusieurs furent assommés à coups de rames ; les Espagnols ne les épargnèrent pas. A nos yeux, nos camarades n'avaient eu qu'un tort, celui de n'avoir pas attendu que la barque fût vide ; on pardonna à ceux qui s'échappèrent, et la distribution continua.

Peu de temps après cet évènement, arriva l'ordre d'embarquer pour l'Angleterre les officiers et les sous-officiers : ils mirent à la voile le 29 juillet 1810 ; il ne resta avec nous qu'un lieutenant, M. Vial, qui devint le commandant du camp.

Ce départ jeta tous les prisonniers dans la consternation. On savait que les officiers seraient en Angleterre sur parole, qu'ils y jouiraient de toutes les commodités de la vie ; — et nous, pauvres diables, disaient les soldats, nous cerons ici jusqu'à ce que le dernier ait descendu

la garde. Ne valons-nous pas les officiers? Comme on nous traite! Les galériens qui sont à la chaîne sont cent fois mieux! Oh! cela se voit, ils veulent que nous laissions notre peau à Cabréra! — On n'entendait partout que ces plaintes sinistres. La perspective de l'avenir était bien noire. Cependant nous étions plusieurs qui ne perdions pas l'espérance. A la vérité, nous ne comptions que sur nous-mêmes pour sortir de l'abîme; mais nous y comptions bien : y avait-il quelque découragement, nous nous réconfortions les uns les autres, et nous étions ensemble le plus souvent possible : nous mettions en commun tout ce qui pouvait nous survenir de peines et de plaisirs.

Au bas de la montagne sur laquelle est situé le château, et tout près de la cambuse, était une baraque des plus grandes et des mieux construites; c'était celle des marins de la garde. Nous habitions là, et je doute qu'il y ait au monde un endroit où le nom de l'empereur ait été plus souvent prononcé. Dans le voisinage on remarquait une petite tonnelle destinée à nous donner de l'ombre sans nous priver de l'air pendant les heures brûlantes de la journée. Nous y venions causer, et c'était encore de Napoléon. Juillet à peine commençait

et nous nous disions : « Voilà sa fête qui approche ! nous sommes bien malheureux ! n'importe, il nous faut la célébrer et que rien n'y manque. — Oui, oui, reprenait-on encore avec enthousiasme, il n'y a pas de misère qui tienne, nous fêterons la Saint-Napoléon ; il faut qu'il y ait gala ce jour-là, que nous puissions manger notre content, et boire à la santé de l'empereur ! et vive l'empereur ! mille dieux !.. »

Aussitôt on convient de faire ses préparatifs. A partir du 15 juillet chacun mettra de côté cinq fèves par jour, on s'y est engagé, et les cinq fèves sont religieusement prélevées sur la ration. L'estomac a beau demander, on se ferait scrupule de toucher à cette épargne... Enfin, au bout d'un mois complet de ces privations qu'on s'est imposées avec tant de plaisir, le grand jour arrive... le beau 15 août !

Au soleil levant tout le monde est sur pied ; la baraque est appropriée de bonne heure. Nous nous rasons pour nous donner un air de toilette, puis nous nous pressons les mains mutuellement avec une effusion de cœur sans pareille ; c'est aujourd'hui la fête de l'empereur ! nous dansons, et en chantant nous courons orner notre tonnelle de guirlandes de feuillage que nous avions faites la veille.

Cependant on dispose le festin ; c'est sous la tonnelle qu'il aura lieu... Déjà le couvert est dressé : sur un simulacre de table, grossier assemblage de quelques ais vermoulus, fume la gamelle qui contient les cent-cinquante fèves de chacun, avec la ration du jour. On se laisse servir en faisant des cérémonies, comme dans un banquet d'apparat, mais l'on mange plus joyeusement. On parle de l'empereur, de Paris, de la France, de la parade du Carrousel, des cent-et-un coups de canon, des illuminations, du feu d'artifice, des danses, des distributions, et des spectacles gratis. On parle avec une chaleur d'illusion qui s'accroît sans cesse : « La santé de l'empereur! crie un camarade en se levant. — C'est cela, répète-t-on, un bon coup à la santé de l'empereur ! » Au même instant on fait circuler les cantaros pour que chacun se verse à boire, et bientôt après, les convives étant debout, une main au front en signe de respect, l'autre armée de mauvais gobelets en fer et de tessons, les bras se tendent comme pour entrechoquer des verres, et à la santé de l'empereur nous buvons une première rasade... c'était de l'eau douce que nous avions réservée pour cette occasion solennelle. Oh ! jamais toast ne fut porté avec un sentiment aussi vrai, aussi

vif, aussi profond! En nous asseyant nos yeux étaient mouillés de larmes. Il fallut un moment pour nous remettre de notre émotion. « Allons, maintenant, qui attaque le lapin? dit un des marins; et le lapin était un pauvre petit chat, qui s'était trouvé là à point nommé comme l'agneau de la Pâque, pour faire le rôti; les parts en furent bien minces, mais il était exquis! nous bûmes encore de l'eau que nous baptisions du Champagne, et toujours à la santé de l'empereur..... A force d'illusion et d'enthousiasme nous étions dans l'ivresse. Aux éclats bruyans de notre joie, on nous eût pris pour des fous. Rire et chanter à Cabréra! mais c'était la fête de l'empereur! Nous allâmes nous coucher satisfaits... Nos cœurs volaient vers la patrie.

Un soir, je me promenais loin du camp, avec quelques camarades, lorsque dans une baie située à l'est-sud, nous aperçûmes des tisons éteints entre plusieurs pierres qui semblaient avoir été disposés pour recevoir une marmite. Ce fut pour nous un indice que les pêcheurs majorquins descendaient quelquefois à terre, et il nous vint la pensée de les surprendre; mais après avoir souvent passé des nuits entières à les épier, nous en fûmes pour nos fatigues

et pour nos veilles. Mes camarades ne se soucièrent plus de faire le guet, et moi je les laissai perdre le souvenir de notre observation sur le rivage, mais sans renoncer à en faire mon profit.

Il s'écoula encore près d'une année : l'horreur du séjour de Cabréra était à son comble. Dans cet intervalle de temps, je me prêtai, sans trop d'espoir de succès, à l'idée d'une nouvelle évasion sur un canot. Ce fut un de mes camarades, nommé Cotillard, qui m'avait engagé à m'associer à ce projet. Le canot devait recevoir six personnes; mais quand il fut à la mer, il n'en put contenir que cinq, et il faisait eau... Il fallait qu'un de nous restât : j'étais venu le dernier; je m'exécutai de la meilleure grâce qu'il me fut possible. Cotillard pleurait; il me prit la main : — « Vous le voyez, me dit-il, vous ne pouvez partir, j'en suis désespéré.... — Allez, répondis-je, et soyez heureux! Partez, vous n'avez pas de temps à perdre. Je vous ai parlé de ma mère; vous savez son adresse à Paris : allez la voir, donnez-lui de mes nouvelles, et ne lui faites pas un tableau trop affreux de ma position; elle en mourrait... Adieu, adieu, mon ami. — Et vous, dit-il, en me sautant au cou, du courage!... »

Je les suivis des yeux jusqu'à ce que l'obscurité et l'éloignement les eussent fait disparaître. Alors je me couchai à plat ventre pour démêler au moins le bruit de leurs avirons ; bientôt je cessai de l'entendre... leur départ resta inaperçu, et ils arrivèrent heureusement à Barcelonne.

CHAPITRE XI.

L'ILE DE CABRÉRA.

Les Pêcheurs majorquins.

Nouvelles connaissances. — Un complot. — Le sergent-major Alleigne. — Secrets préparatifs. — Le jeune volontaire. — La pince enlevée. — Nous forgeons un grappin. — Les veilles inutiles. — Chut! chut! — Le caporal Leroy, notre espoir. — Le grappin lancé. — Nous mettons à la voile. — On nous donne la chasse. — Périls imminens. — Vaincre ou mourir. — L'abordage est inévitable.

Vers le mois de juin 1811, il y avait alors plus de deux ans que j'étais dans l'île, je fis la connaissance de quelques prisonniers amenés récemment de la Catalogne. Parmi ces derniers, était un sergent-major, militaire intrépide s'il en fut jamais : il était Lyonnais, et se nommait Alleigne. Ce nouveau compagnon de captivité me mit en rapport avec des hommes non moins déterminés que lui. Je ne doutais pas de leur hardiesse ; mais avant de m'ouvrir à eux, je

voulais pouvoir compter sur leur discrétion. Dès que je m'en crus assuré, je leur fis part du projet que j'avais formé depuis long-temps de m'emparer d'une barque de pêcheurs. Je leur en démontrai la possibilité ; ils l'adoptèrent avec transport, bien que l'exécution leur parût chanceuse, et ils me confièrent le soin de les diriger.

Un lieu de rendez-vous fut assigné, et chacun jura sur l'honneur de garder le secret.

L'île ne présentant aucune ressource pour une agression, les pêcheurs majorquins devaient se croire à l'abri d'un coup de main de la part des prisonniers français. D'ailleurs, pour être tranquilles à cet égard, ils tenaient leurs barques à distance, et n'approchaient de la côte qu'avec précaution.

Il fallut donc rêver à quelque expédient : celui d'un grappin que je proposai fut accepté ; mais où se procurer ce grappin ? où avoir du fer, où le trouver ? et à supposer que nous en eussions, comment l'approprier à l'usage que nous en voulions faire ?

A cette époque, notre aumônier, toujours occupé d'étendre ses cultures, faisait miner un rocher qui le gênait. Pendant la nuit nous enlevâmes une des pinces qui servaient à ce travail : une fois en possession de cet objet, qui était

essentiel, un boulet de canon trouvé dans l'île nous tint lieu d'enclume, et nous eûmes bientôt fabriqué un soufflet avec la peau de nos sacs. Notre grappin fut forgé *grosso modo ;* divers chaînons solidement rivés y furent adaptés dans une longueur de huit pieds, et nous y ajoutâmes tout ce qu'il fallait de corde pour atteindre celle des barques qui viendrait raser la côte de plus près.

En ma qualité de marin, je fis observer à mes camarades que, pour une semblable entreprise, une certaine provision de vivres et d'eau était indispensable : cette proposition faillit tout gâter.... Nos rations étaient si chétives! Cependant comme en cas d'insuccès on devait retrouver cette réserve, on souscrivit à tout, et au bout d'une quinzaine de jours nous nous jugeâmes en état de tenir la mer. A la fin de juin nous avions fait nos dispositions les plus importantes.

Dans la première nuit de juillet 1811, nous transportâmes en silence nos vivres et notre grappin, et, parvenus à la côte de l'ouest, où les barques venaient le plus fréquemment, nous cachâmes le tout dans des trous de rochers. Notre coup de main ne pouvait s'effectuer que pendant la nuit, car il fallait non-seulement

tromper l'œil des pêcheurs espagnols, mais encore celui de nos compagnons d'esclavage ; notre misère était si grande que, dans l'espoir d'obtenir quelques fèves de plus, un de ces infortunés aurait bien pu nous dénoncer : plusieurs exemples de ce genre nous rendaient timorés et méfians.

Le lendemain nous retournames au poste pour y épier l'arrivée des bateaux; pas un ne se montra.

Pendant près de trois semaines nous continuons ce manége pénible. Une fois des bateaux se trouvent à notre proximité : nous sommes tentés d'en finir; mais l'obscurité n'était pas assez profonde : je me ravisai bien vîte et insistai pour qu'on n'entreprît rien. Selon moi, nous ne devions agir qu'à coup sûr : j'eus le bonheur de persuader mes compagnons et les emmenai aussitôt, dans la crainte de quelque observation de leur part, et pour n'être pas tenté moi-même de revenir sur ma décision.

Il s'en fallait que nous fussions à notre aise, épuisés que nous étions par les veilles de la nuit, par la mortelle lieue qu'il y avait à faire soir et matin pour aller et revenir à travers de hautes montagnes, dont les pierres anguleuses nous déchiraient les pieds, et surtout par le manque de nourriture, depuis que nous nou-

étions fait la loi rigoureuse de ne consommer qu'un quart de nos rations : aussi était-il à craindre qu'à la longue nous ne perdissions courage.

Le 16 juillet, nous approchions du rendez-vous. Il devait être neuf heures. Un de nos compagnons, parvenu le premier au haut de la montagne, se retourne, et se penchant, il nous crie à voix basse : « Avancez... deux bateaux... vite, vite ! » C'est à qui aura franchi le plus tôt l'espace qui nous sépare de lui : nous grimpons comme des chamois. O joie ! ô bonheur ! les deux bateaux sont là sous nos yeux... Respirant à peine et n'osant remuer, nous nous prenons les mains, nous semblons nous dire : « Allons-nous devenir libres, après tant de malheurs et de souffrances ? — Chut, chut ! pas de bruit... » Quelques-uns prétendent à voix basse qu'il faut s'arrêter pour tenir conseil.

« Comment donc ! réplique Alleigne, est-ce une plaisanterie ? Ne savons-nous pas depuis long-temps ce que chacun doit faire ? Faudra-t-il encore une répétition ? Descendons, descendons... Cette occasion ne se représentera jamais. — Oui, oui, répétons-nous ensemble ; il n'y a plus à reculer... Allons, allons ! »

Et nous descendîmes la côte avec les plus grandes précautions. La moindre pierre en rou-

lant pouvait éveiller l'attention des pêcheurs et anéantir notre espérance.

Le temps était superbe, le ciel étoilé, le vent frais et favorable. Arrivés au bas de la côte, à l'endroit de notre embuscade, nous fîmes nos dispositions dans le plus grand silence. Le poste de chacun fut assigné.

Des épreuves vingt fois réitérées ayant eu lieu quelques jours auparavant : Leroy, caporal de grenadiers au 121e, le plus vigoureux d'entre nous, s'était trouvé en même temps le plus adroit. C'est lui qui devait lancer le grappin. Je le prends à part ; je tâche de lui donner de la confiance : il me dit qu'il est sûr de son fait : « En tout cas, lui recommandai-je, n'opérez qu'autant que la réussite vous paraîtra infaillible ; s'il n'en était pas ainsi, je soutiens qu'il vaudrait mieux attendre encore. »

Nous étions quatorze.

Six, à la tête desquels était le brave Alleigne, devaient se ranger sur la corde pour haler le bateau dès que le grappin y serait tombé. Quatre (j'étais de ce nombre) devaient, armés de pierres, effrayer les Majorquins par un feu de file, et sauter à bord dès que la distance le permettrait. Quatre autres, enfin, devaient rester sur la rive pour arrêter les Espagnols qui, sans

cette précaution, soit qu'ils fussent jetés par nous à la mer, soit qu'ils s'y jetassent d'eux-mêmes, pouvaient, après avoir gagné terre à la nage, gravir la montagne, et de là donner l'éveil aux canonnières mouillées dans le port.

Nous attendions dans une extrême anxiété. Bientôt l'un des deux bateaux change de direction et double une pointe de rocher : nous le perdons de vue. Déjà la moitié de notre espoir nous est échappé, il semble qu'on nous arrache l'ame ; cependant l'autre reste : il s'éloigne, se rapproche, dévie légèrement tantôt à droite, tantôt à gauche. Nous sommes sur les épines, nous tremblons, nous nous rassurons, et nous tremblons encore... au moindre mouvement du bateau tout notre sang s'arrête ou il circule de nouveau ; le cœur nous battait d'espoir et de crainte.

Enfin, vers onze heures et demie, je juge que l'instant est venu. Tous mes hommes sont à leur poste. Inquiet, agité, je regarde de tous mes yeux celui qui tient dans la main toutes nos espérances, je le vois s'apprêter, affermir ses pieds sur la roche glissante; et nous, l'oreille attentive : courbés comme si un poids dont la chute doit nous écraser fût suspendu sur nos têtes, nous écoutons.... Une demi-minute, qui

nous parut un siècle, s'écoula... Le grappin est lancé : nous aurions voulu le retenir. Nos poitrines étaient serrées. Un pressentiment... Mais un bruit de fer se fait sur le pont : les Majorquins poussent des cris, le grappin est arrivé !... On tire promptement sur la corde, la barque vient, et nous nous précipitons, jetant des pierres, sautant à bord, heurtant, bousculant, renversant tout ce qui veut nous résister. Les Espagnols, saisis d'épouvante, se blottissent le long du plat-bord. Ils étaient six, et nous n'étions encore que quatre : ils s'en aperçoivent, et s'élancent armés de tout ce qu'ils ont pu trouver sous leurs mains. Chazé, l'un de nous, est blessé à la jambe ; mais Alléigne et un autre sont accourus, et la fureur triple nos forces : en un clin-d'œil le pont est balayé ; trois des Majorquins sont jetés à la mer ; les autres se précipitent par l'écoutille au fond du bateau, où nous les tenons prisonniers. « A vous ! crions-nous à ceux qui gardaient la côte... à vous ! trois hommes à la mer ! » On les guettait, on les saisit à leur arrivée à terre, on les brusque, on les force de se rembarquer. Pendant ce temps, quatre de ceux qui avaient tiré sur la corde s'étaient portés à quelques pas de là, et revenaient à toutes jambes

avec les vivres et notre petit baril d'eau.

Maintenant que le coup était fait, il était urgent de quitter la côte. Le pont du bateau était couvert de lignes, de filets, de paniers et d'une foule d'ustensiles propres à la pêche : nous les faisons disparaître, et dès qu'il est débarrassé, je me hâte de monter le gouvernail, de mâter et de hisser les voiles : cela fut bientôt fait. Alors, à l'aide de quelques avirons, vîte, vîte, nous nous éloignons pour pouvoir prendre le vent, et m'orientant sur les étoiles, car nous n'avions point de boussole, je mets le cap au nord, direction qui devait nous conduire entre Barcelonne et Tarragone. Le vent était sud-est ; nous ne pouvions le désirer plus favorable.

Une fois au large, nous songeâmes à nos prisonniers. Étourdis du coup, ils avaient peine à s'en remettre et nous regardaient faire. Pour lier conversation avec eux, nous les obligeâmes à se déshabiller et à échanger leurs vêtemens contre nos haillons. Trois de leurs défroques étaient mouillées : c'étaient celles des pêcheurs que nous avions jetés à la mer, et au nombre desquels étaient le patron de la barque, homme d'une cinquantaine d'années. Heureusement leurs grosses capotes et leurs bonnets étaient

restés sur le pont, et nous nous en servîmes pour braver la fraîcheur de la nuit.

Dès ce moment tout fut commun entre nous, excepté la gaîté que nous éprouvions, et que nous les dispensâmes de partager. Il fallut, quelque envie que nous eussions de ne point insulter au malheur de ces pauvres gens, que cette joie se manifestât par des cris, des bonds de plaisir, des applaudissemens; nous embrasions Leroy, nous lui pressions les mains, nous l'appelions notre sauveur, nous lui demandions s'il n'avait pas craint... — Ah! f...., répondait-il, j'étais bien sûr de mon affaire, j'avais trop bien pris mes dimensions. Et on le félicitait de nouveau; nos extravagances recommençaient, nous ne nous possédions plus : nous allions revoir la patrie, retrouver des frères d'armes, reprendre notre uniforme, respirer un air libre, savourer une ration entière de pain et de viande.. Quelle transition subite, inespérée, de toutes les horreurs de la misère à tous les charmes de la liberté! Et nos gesticulations, nos exclamations n'avaient pas de fin. Plusieurs faisaient de la main une croix sur l'île : « Va-t'en, peste de Cabréra! île maudite! rocher du diable! va-t'en, disions-nous, tu ne nous attraperas pas.. Adieu, adieu pour jamais, horrible séjour! Vive

la liberté ! vive la France! vive l'Empereur!... Toutes nos peines sont donc finies ! »

Il y avait environ trois quarts-d'heure que nous venions de laisser derrière nous l'exécrable île, lorsqu'un incident vint modérer cette délirante allégresse. — Patron, patron! me crie l'un de ceux qui était sur l'avant, nous allons aborder un bâtiment! — Évitez, évitez. — Nous sommes perdus, disent les autres avec effroi.— Non, non, pas de bruit, et laissez faire. Je n'étais guère plus rassuré qu'eux : n'importe, je commande à tous mes hommes de baisser la tête; je mets la barre dessous ; nous venons au vent, et nous reconnaissons le brick anglais qui croisait devant l'île! Dans le plus grand silence, nous passâmes presque sous son beaupré : grâce aux bonnets et aux capotes des Majorquins on dut nous supposer Espagnols, et nous en fûmes quitte pour la peur. Alors nous nous réjouîmes de nouveau. — Enfans, leur dis-je, encore une de parée... Bon espoir !

Cette alerte nous rendit plus circonspects : j'ordonnai que chacun à son tour veillât sur l'avant, afin d'être prévenu à temps de ce qu'on apercevrait. Nous continuâmes paisiblement notre route jusqu'au jour.

Le lendemain nous étions par le travers de

Palma. Le vent faiblit à tel point qu'il fallut avoir recours aux rames, nécessité très-fâcheuse, attendu que nous n'étions que trois marins : nous devions être quatre, et, à notre grand étonnement, nous vîmes qu'il nous manquait un jeune novice qui se trouvait la veille au rendez-vous, et qui avait aidé à amener la barque. Etait-il des nôtres sur le pont pendant la lutte, et y avait-il péri? Nous interrogeons les Espagnols, et afin d'obtenir d'eux la vérité, nous leur déclarons que, même dans le cas où l'un d'eux l'aurait frappé et renversé à la mer, nous regardions cet acte comme très-légitime; mais tous se défendirent de ce soupçon de manière à nous persuader. Nous présumâmes donc qu'au moment de s'embarquer, ce jeune homme augurant mal de l'entreprise, s'était décidé à rester. Chacun de nous fit alors des vœux pour qu'il n'eut pas ébruité notre fuite.

Le vent était tout-à-fait tombé.... Je fis placer nos deux marins aux avirons de derrière, et les soldats à la suite; ce qui donna beaucoup de facilité à ceux-ci pour se guider sur les premiers, et régler leurs mouvemens d'après eux. Ainsi armés de huit avirons, nous voguâmes tant bien que mal toute la journée. Sur le soir nous étions harassés, nous n'en pouvions plus;

ces pauvres soldats, qui n'étaient pas habitués à un si rude métier, se plaignaient d'avoir les bras et les reins brisés. Je les encourageais; mais si le calme se prolongeait, je ne savais pas ce que nous deviendrions. Heureusement le vent ne tarda pas à s'élever. Cette brise favorable soulagea nos rameurs, et nous fit faire beaucoup de chemin.

A la pointe du jour nous aperçûmes derrière nous deux bâtimens qui paraissaient venir avec une effrayante rapidité... Après quelques instans d'une scrupuleuse attention, nous les reconnûmes : c'étaient les deux chaloupes canonnières, gardiennes des prisonniers de l'île. Elles nous donnaient la chasse... Chacun comprit le danger qui nous menaçait; il fallut redoubler d'efforts et ramer en désespérés.

Le souvenir de l'île et de ses horreurs décida la manœuvre. « Surtout, de l'ensemble, m'écriai-je, c'est le moyen de ménager nos forces et de faire du chemin. Les soldats ramèrent si bien, que des matelots de dix ans de navigation n'eussent pas mieux fait, et après deux heures d'incroyables efforts, pendant lesquelles, je crois, il ne fut pas dit un mot, nous eûmes le bonheur de voir nos chasseurs perdre complètement leur avantage.

Rien de nouveau jusqu'au lendemain trois heures de l'après-midi : droit devant nous était un gros navire. Nous crûmes reconnaître une frégate anglaise. Quel parti prendre ? faire fausse route ? nous ne le pouvions guère, déjà nous manquions d'eau, et nous avions hâte d'arriver. Mes compagnons étaient consternés ; je l'étais moi-même : car cette fois la circonstance était des plus critiques. Ce fut à qui me donnerait un conseil : ce n'était pas le moyen de s'entendre. Je demandai qu'on voulût bien s'en rapporter à moi, et que chacun fût prêt à exécuter la manœuvre. Alors je laissai arriver vent arrière ; nous étions déjà grand largue ; je me dérangeai de notre route. La frégate avait ses amures à babord ; nous allions au devant l'un de l'autre, mais à une grande portée de canon, je mis la barre à tribord ; la barque vint au vent, et nous courûmes une petite bordée bâbord amures. Peu d'instans après la frégate mit de nouvelles voiles dehors et fit quelques manœuvres comme dans l'intention de nous joindre : c'était ce que je voulais savoir. Soudain je fais mettre bas les voiles et démâter afin d'être plus difficilement aperçus ; j'ordonne de ramer vigoureusement, et notre bateau n'en marche pas moins avec une grande rapidité.

Nous sentions que la frégate nous suivait; et Cabréra était aussi derrière nous! nous étions résolus à nous laisser couler plutôt que d'y retourner. Cependant le danger était imminent: la frégate était bonne marcheuse, et contre notre gré, le soleil tardait à baisser. Nous invoquions les ténèbres. Enfin elle vint, cette nuit que nous désirions si ardemment; elle vint, on nous perdit de vue, et nous reprîmes notre route.

Le 20 juillet, au point du jour, nous vîmes la terre, et nous poussâmes des cris de bonheur. Dans l'élan de notre gaîté nous nous amusâmes à donner la chasse à une barque espagnole que nous aurions sans doute capturée; mais comme en fuyant devant nous elle se rapprochait du littoral, nous l'abandonnâmes pour ne pas nous compromettre. Vers le milieu du jour, le sergent-major Alleigne prétendit reconnaître les environs de Tarragone, et à demi-lieue de la côte, je laissai arriver vent arrière.

Avant notre départ de l'île nous avions bien entendu dire que Tarragone était au pouvoir des Français; mais il importait de nous en assurer. A l'aide d'un mouchoir blanc, d'une cravate noire et d'un morceau de chemise de laine

rouge, nous eûmes bientôt fait un pavillon national. Nous le hissâmes au bout de l'une de nos vergues lorsque nous fûmes par le travers de la ville. L'instant d'après sortit du port une embarcation un peu plus grande que la nôtre, ayant en poupe grand pavillon français. Notre joie était extrême.— On vient nous reconnaître, disons-nous, enfin nous allons voir des compatriotes !

La barque approche; ce sont des soldats espagnols; ils nous crient : « Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? » Et nous les voyons nous coucher en joue. Nous voilà tous plongés dans la stupeur. Plus moyen d'en douter, nous sommes venus nous jeter à la gueule du loup. L'abordage est inévitable : « Allons, du courage, dis-je à mes camarades, c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. » Tous jurent de vendre chèrement leur vie. Ils se saïsissent à la hâte et en tumulte de tout ce qui peut devenir une arme, et nous fermons les écoutilles sur nos prisonniers. « Tout le monde à plat-ventre sur le pont, commandai-je, et ne bougez pas que je ne vous donne le signal; alors à l'abordage, et qu'en dix minutes, ils soient à nous. » Nos transes étaient grandes, mais nous étions bien résolus. Resté seul debout, je gouvernè

avec la plus grande précaution et me dispose à aborder l'ennemi; deux minutes après : « Enfans, m'écriai-je, relevez-vous !... Nous sommes sauvés !... » Les Espagnols avaient conservé l'attitude hostile; mais sur leurs bonnets rouges je venais d'apercevoir la cocarde tricolore. Pleinement rassuré : « Nous sommes Français ! criai-je aussitôt à celui qui m'avait hélé plusieurs fois. — Français ? répéta-t-il. — Oui... prisonniers français échappés de Cabréra. » Comme j'achevais ces mots, nous étions bord à bord. La reconnaissance se fit, de notre part en bruyans éclats d'allégresse folle, et de la leur en applaudissemens.

On se tendit les mains d'un bord à l'autre, et le capitaine me fit passer un bidon de fer-blanc rempli d'eau-de-vie, qu'il m'invita à faire circuler. Puis, après cette politesse, le corsaire prit le large, vira de bord et alla rendre compte de sa mission. Nous le suivîmes et fîmes notre entrée dans le port de Tarragone aux cris mille fois répétés de : Vive l'empereur !

A notre descente sur le môle, nous fûmes reçus par le commandant de la place, par les officiers de l'état-major, et par une foule de sous-officiers et de soldats, qui nous sautaient au cou et nous interrogeaient; tous voulaient nous

emmener avec eux ; mais il y avait des formalités à remplir.

Procès-verbal fut à l'instant dressé au bureau de la douane par ordre du commandant Année, qui nous fit apporter sur la jetée des mannes pleines de pain, de la viande et des *cantaros* de vin. Nos corps maigres et noirs déposaient assez des misères que nous avions éprouvées. Cependant, plutôt que de manger avec avidité, comme on s'y était attendu, nous nous mîmes à raconter tous à la fois et avec une précipitation confuse les mauvais traitemens que nous avaient fait subir les Espagnols. Le contentement nous ôtait l'appétit : nous n'avions qu'une soif ardente, que le vin n'était pas propre à apaiser. On s'empressa de nous faire donner de la limonade.

A cette époque, il n'y avait pas vingt jours que Tarragone, après un siége de deux mois, avait été prise d'assaut, et cette ville était encore un théâtre de décombres sanglans. L'aspect de malheur qu'elle présentait fut pour nous un sujet de tristes réflexions : elle était presque sans habitans. Le commandant nous ayant laissé la liberté de loger où nous voudrions, nous choisîmes une maison sur le bord de la mer, pour être plus à portée de veiller sur notre bateau. Le lendemain nous nous rendîmes à l'ci-

trepôt de la douane pour y visiter nos prisonniers qu'on y avait enfermés. Nous les trouvâmes dans le plus grand abattement et dans les larmes : ces malheureux, presque tous pères de famille, sanglotaient en parlant de leurs femmes et de leurs enfans. Ce tableau douloureux nous fit mal. Touchés de leur situation, nous courûmes sur-le-champ chez le général gouverneur de la place, afin d'intercéder pour eux. Il écouta notre prière, et nous donna sa parole qu'il les ferait conduire à Mataró, bourg situé entre Tarragone et Barcelonne, dans une partie du littoral occupée tantôt par nos troupes, tantôt par les Espagnols. « De là, ajouta-t-il, ils trouveront aisément à s'embarquer pour leur pays. » Le Le général tint sa promesse : les Majorquins furent renvoyés : quant à leur bateau, il fut vendu à notre profit pour la somme de 1,900 fr. En ma qualité de chef de l'entreprise, on voulut me faire une part double; mais je m'y refusai.

L'un de mes premiers devoirs était certainement de signaler l'état de détresse dans lequel nous avions laissé les prisonniers français à Cabréra : j'adressai à cet égard au maréchal Suchet un rapport circonstancié, qu'il fit peu de temps après parvenir à Paris, en y joignant cette lettre d'envoi :

ARMÉE D'ARAGON. — ÉVÈNEMENT DE MER.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Wagram et de Neuchâtel.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. S. le rapport intéressant de quelques prisonniers français, qui, avec des peines infinies, sont parvenus, à s'échapper de la petite île de Cabréra.

Votre Altesse y remarquera l'état de misère et de dénûment dans lequel le gouvernement espagnol y laisse nos prisonniers, et le nombre de ceux qui y gémissent encore.

Je lui recommande le sieur Ducor, timonnier de la marine militaire, chef de l'entreprise, et rédacteur du rapport, qui a donné des preuves d'une grande présence d'esprit, de beaucoup d'intelligence et de courage.

J'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Maréchal d'empire,

Comte SUCHET.

Almenara, sous les murs de Murviedro,
9 octobre 1811.

Ce fut à Almenara, où j'avais suivi, en qualité de secrétaire, M. Loustoneau, sous-inspecteur aux revues de l'armée d'Aragon, que je vis le maréchal. Je lui avais écrit pour le prier de vouloir bien me donner une destination ; et à peine avait-il reçu ma lettre qu'il m'envoya chercher. Après qu'il m'eut interrogé longuement sur la situation des Français prisonniers à Cabréra, il me dit qu'il saisirait la première occasion de les échanger, et il me demanda où je voulais aller. — Monseigneur, lui répondis-je, auprès de ma mère, que je n'ai pas vue depuis onze ans ; on disposera ensuite de moi comme on l'entendra. — C'est bien, me dit-il ; j'espère que vous aurez plus que vous ne demandez. Je me retirai. Le lendemain, un aide-de-camp me remit une lettre du maréchal au prince de Wagram, et un ordre pour le chef de l'état-major, Saint-Cyr Nugues, de me délivrer une feuille de route, avec des moyens de transport jusqu'à la frontière.

Alors les guérillas infestaient tout le pays : il était impossible de voyager isolément ; mais on livra la bataille de Murviedro, et pour rentrer en France, je profitai de la première colonne des huit mille prisonniers que notre armée y avait faits. Bientôt j'arrivai à Paris, et je volai

chez ma mère, qui fut ravie de me voir ; mais elle ne fut pas surprise : elle avait eu le pressentiment de mon retour ; c'était sans doute l'effet de ses conversations avec Cotillard, mon ancien compagnon d'infortune à Cabréra, celui avec qui j'avais été sur le point de m'évader. Ce bon camarade, qui s'était acquitté de ma commission auprès d'elle, l'entretenait dans l'espoir qu'un jour je m'échapperais comme lui.

J'appris qu'il était sous-officier dans les Marins de la garde : j'allai le trouver ; il fut étonné de me voir : il était aussi content que moi. « Ah ! que ta mère a dû être heureuse ! me dit-il. Eh bien ! les autres, que deviennent-ils là-bas ? — Ah ! mon ami, lui répondis-je, cela va de mal en pis ; sur huit mille Français qu'on y a déposés en deux fois, il y en a plus de *quatre mille de morts ;* le reste ne vaut guère mieux. — Pauvres diables ! Nous y avons passé... Allons, ne parlons plus de çà. Mais, à propos, ajouta-t-il, nous avons ici un autre Cabrérien, M. Boniface ; il s'est sauvé d'Angleterre : c'est lui qui commande la sixième compagnie qu'on organise en ce moment ; il faut que je te conduise près de lui, il sera charmé de te voir. » Nous allâmes donc chez le capitaine Boniface, qui m'accueillit fort bien, et me demanda si je

voudrais entrer dans sa compagnie. Entrer dans les marins de la garde! c'était depuis trop longtemps mon ambition, pour qu'on ne devine pas ma réponse. Le lendemain, je fus présenté à l'amiral Gantheaume, qui avait le commandement supérieur du corps, et le surlendemain j'avais endossé l'uniforme. Alors je ne m'inquiétai plus de la protection du prince de Neuchâtel, à qui j'avais fait remettre la lettre du maréchal Suchet, mais dont je n'avais jamais pu obtenir ni audience ni réponse.

Mon séjour à Paris ne fut pas long; peu de mois après, j'étais sur la route du Nord, satisfait de ce que nous allions entrer en campagne, mais avec la mort dans le cœur de n'avoir pu faire mes adieux à ma mère; car, selon la coutume de la garde, nous étions partis à l'improviste pendant la nuit...

DEUXIÈME LIVRE.

—

TROISIEME PARTIE.

La Russie.

MARCHE

DE LA

GRANDE ARMÉE

EN AVANT ET EN RETRAITE.

—

Nous eûmes promptement franchi l'intervalle qui sépare le Rhin du Niémen. La garde et toute l'armée étaient heureuses : en traversant la France orientale, elles n'avaient reçu que des encouragemens : « Allez, nos enfans, disaient les habitans aux soldats; allez vaincre; marchez à la gloire. — Oui, répondaient-ils; ne vous inquiétez pas : sous peu nous vous enverrons des drapeaux, des canons, et des prisonniers pour faire la moisson.

Il y avait confiance, enthousiasme, ardeur : chacun était pressé d'arriver. En passant fièrement dans l'Allemagne, dont on consommait les

produits, on avait jeté, répandu, prodigué son argent; on avait beaucoup dépensé et généreusement payé : les Allemands n'étaient-ils pas nos amis? Oubliant toute vieille rancune, ou plutôt étonnés, comme hors d'eux-mêmes, et emportés par le mouvement universel, ces bons peuples nous avaient accompagnés de leurs vœux.

La Pologne nous appelait. Nous connaissions les Polonais, nous les aimions; ils étaient parmi nous en grande renommée de vaillance : dans tous les régimens on s'entretenait de leurs prouesses. Nous nous faisions une fête de délivrer leur pays; nous allions où jamais armée européenne n'avait pénétré. La grandeur de l'entreprise, l'agitation de l'Europe qui y coopérait, l'appareil imposant d'une réunion de quatre cent mille fantassins et de quatre-vingt mille cavaliers; tant de bruits de guerre, de sons belliqueux, exaltaient toutes les imaginations.

Napoléon proclame que la seconde guerre de Pologne est commencée. Bientôt nous laissons derrière nous le fleuve russe, et déjà nos cavaliers sont forcés de couper les seigles verts, et de dépouiller les maisons de leurs toits de chaume pour nourrir leurs chevaux. Nous ne rencontrons point d'ennemis, et de toutes parts,

sous un ciel que nous ne connaissons encore que par ses orages, le jour nous montre un sable aride, des déserts, de mornes et sombres forêts. Nous courons après une bataille, nous la demandons. Les Russes fuient sans cesse; où s'arrêteront-ils? Sans doute quand leurs corps épars se seront ralliés, ou lorsqu'ils seront revenus du premier mouvement d'épouvante d'une invasion soudaine. Tel était notre espoir jusqu'à Wilna qu'ils nous abandonnèrent. Au-delà de cette ville, quelle que fut notre vitesse, à peine apercevions-nous leurs arrière-gardes : nous pensions les atteindre, nous précipitions notre marche, enfin nous voyions leur camp : ils avaient pris position : à demain la victoire; le jour venait: ils avaient disparu, il ne restait pas même vestige de leurs bivouacs.

Chaque soir, nous nous croyions à la veille d'un engagement; chaque matin, il n'y avait plus d'adversaires devant nous. « Ils se sont donc évaporés! disaient les soldats; vont-ils nous faire user nos trois paires de souliers? » L'armée entière les accusait d'être des lâches, et dans tous les rangs, on n'entendait que des propos où l'on tournait en dérision leur courage tant vanté. L'impatience de les joindre était si grande que, ne trouvant jamais à la satisfaire,

on était courroucé contre eux ; et cette animosité s'augmentait encore du mécontentement que faisaient éprouver la fatigue et les privations. En se retirant, les Russes enlevaient tout, fourrages, vivres, bestiaux ; ils ne laissaient rien après eux, pas même de l'eau, car ils coupaient les cordes des puits. Dans les villages, notre avant-garde se jetait avidement sur ce qui leur avait échappé, et quand arrivaient les corps du centre, ce passage avait tout épuisé.

Comme l'Empereur nous avait fait distribuer à chacun des vivres pour vingt jours, le premier besoin qui se fit sentir ne fut pas la faim, mais la soif. Dans les plaines qui se déroulaient devant nous, pas le moindre ruisseau où il fût possible de se désaltérer. Pour se procurer de l'eau, il fallait nécessairement s'écarter de sa colonne : alors, en tâtonnant, cherchant à travers les champs et les forêts, on parvenait quelquefois à en découvrir ; mais souvent, après une longue et pénible exploration, il fallait y renoncer et se harasser pour rejoindre. Combien de fois ne me suis-je pas jeté à plat ventre sur la route pour humer dans le pas des chevaux un liquide dont la seule teinte jaunâtre me ferait aujourd'hui soulever le cœur !

Malgré ce début de misères, on ne se ralentissait pas : il y avait de l'émulation; on s'excitait; et quand, courbé sous son fardeau, on cheminait plié en deux, la tête en avant, il n'y avait plus de lassitude dès qu'on entendait ce nom magique l'*Empereur!* répété pour signaler son approche. Alors, dans les rangs de la vieille garde, on se faisait passer ces mots : — Raidissons le jarret! Et puis, de la queue à la tête de la colonne, ce cri partait : *allume*, *allume*..... ce qui voulait dire d'alonger le pas, afin que l'Empereur ne pût croire que l'on était fatigué.

On poussa ainsi jusque devant Vitepsk. Là, après un engagement partiel, où nous avions eu l'avantage, nous vîmes l'armée russe se déployer. — Ah! cette fois, disions-nous, ils vont accepter la partie.

Après une marche longue et d'autant plus pénible, que nous portions jusqu'à soixante-quinze livres (1), les soldats avaient passé la nuit à s'approprier, et le 27 juillet, le lever d'un magnifique soleil nous surprit dans la brillante tenue d'un jour de parade : les armes

(1) Le poids des vivres que nous avions reçus et celui de nos armes.

étaient étincelantes, les panaches flottaient; la joie, le ravissement se peignaient sur tous les visages; la gaîté était générale; les plus sévères se permettaient le quolibet : les grenadiers, qui se rappelaient le camp de Boulogne, nous hélaient : — *O de la chaloupe, O!* — *Holà!* — Eh bien, c'est fameux, marins ! branle-bas partout. Tout le monde sur le pont... Nous les tenons enfin... On était dans l'ivresse, tant l'on était persuadé qu'un combat décisif allait être livré : mais ce n'était encore qu'une illusion : dès le lendemain 28, on n'aperçut plus l'armée russe !

Les soldats sentaient qu'ils n'auraient de repos qu'après l'avoir détruite, et cette persuasion les soutenait dans leurs efforts pour la contraindre à se mesurer avec eux. Les marches de six, douze, quatorze heures, ne nous effrayaient pas... Le soir, la proximité de quelque village, d'un ruisseau ou d'un étang bourbeux, déterminait le point où l'on s'arrêtait. Aussitôt on s'occupait de se procurer des vivres : des hommes de corvée s'éparpillaient par petits détachemens : ceux-ci pour fouiller les alentours et tâcher de découvrir quelque ressource, ceux-là pour aller chercher de l'eau; d'autres pour couper du bois dans la forêt voisine, afin d'alimen-

ter le feu que les hommes de cuisine avaient déjà allumé, en attendant ce que la fortune réservait à la *marmite*. Heureux les premiers arrivés dans ces espèces de maraudes! leur lot était toujours le meilleur; mais la plupart du temps il n'y avait d'aubaine pour personne; et c'était à qui maudirait les Russes et leur infâme pays!

Le jour on avançait, et la nuit se passait en excursions sur les deux côtés de la route, afin de découvrir des subsistances. Quand les cognats (1) revenaient chargés (chaque escouade avait le sien), on était content; mais il n'était pas rare qu'après une course de plusieurs lieues, les pourvoyeurs rentrassent à leur compagnie tout aussi affamés que leurs camarades qui étaient là à les attendre avec impatience. Ne rester qu'un jour sans manger était ce qu'il y avait de moins extraordinaire; on ne s'en étonnait plus, et l'on se consolait par la pensée que ces privations auraient bientôt un terme : aussi la gaîté se maintenait-elle; et parmi les troupes, c'était à qui déployerait le plus de célérité : on marchait à l'envi les uns des autres; mais le plus puissant des stimulans était toujours la présence

(1) On appelait cognats les petits chevaux russes.

de l'Empereur. Un jour en passant auprès de nous, il nous adresse cette question : — Marins, combien filez-vous de nœuds ? — Sire, cinq nœuds, lui fut-il répondu, mais nous allons bientôt en filer huit... Et tout aussitôt le bataillon de crier : — Largue les perroquets ! hors les bonnettes ! haut et bas ! allume, allume !... L'Empereur se mit à rire, et poussa en avant.

A mesure que nous nous enfoncions dans la vieille Russie, notre détresse devenait plus grande : l'armée ennemie, en se retirant, brûlait et dévastait tout ; le peu de biscuit et de farine qu'on nous avait distribué fut promptement consommé, et la marche des convois avait été si mal calculée qu'il fut impossible de renouveler nos petites provisions. Dès-lors, on soupira après les villes comme on avait soupiré après une bataille. Au milieu de ces épreuves d'une campagne, la plus rude qui eût été faite encore, beaucoup de jeunes soldats expiraient de fatigue et de besoin : plusieurs se donnèrent la mort. Les anciens, qui étaient habitués de longue date aux vicissitudes de la guerre, et qui savaient qu'elle refuse aujourd'hui ce qu'elle donnera demain à profusion, ne se laissaient pas aussi facilement abattre : ils allaient tou-

jours ; mais que de jurons, d'imprécations, de blasphèmes leur arrachait une situation qui n'était pour eux comparable à aucune de celles dans lesquelles ils avaient pu se trouver ! — Scélérat de pays ! disait un jour à côté de moi, un grenadier de la vieille garde ; rien à tortiller.... Au moins, en Égypte, il n'y avait pas encore trop d'affront, on pouvait décrocher les musettes des chameaux. — Et qu'y trouviez-vous ? lui demandai-je. — Eh bien ! des fèves.

Quelquefois, en pénétrant bien avant dans les forêts, nous surprenions le bivouac d'un village : c'étaient des femmes, des enfans, des vieillards, les uns assis, les autres couchés sur des peaux de mouton ou sur des pièces de toile, au milieu d'un cercle de petites voitures qui portaient tout ce qu'ils possédaient au monde. Du blé, quelques sacs de farine, des baquets de beurre, du bétail en petite quantité, quelques volailles qu'ils avaient tuées, et qui étaient suspendues aux ridelles des chariots, composaient tout l'avoir de ces pauvres gens. Nous arrivions : ils avaient beau prier, supplier, se mettre à genoux, nous enlevions tout, et c'était à leur tour à mourir de faim. Quand des mères, leurs enfans à la mamelle, se jetaient à nos pieds, en pleurant, en gémissant, nous dé-

tournions la vue ; notre cœur était déchiré ; mais l'impérieuse nécessité nous défendait de céder à la compassion.

Les villes trompèrent encore notre attente : Smolensk, où nous comptions que les Russes nous abandonneraient des magasins abondamment pourvus, n'était plus, quand nous y entrâmes, qu'un amas de décombres et de ruines fumantes... Plus d'habitans : des cendres et du feu, voilà tout ce qui restait après que l'ennemi eut évacué cette ville. Les jardins qu'elle renferme n'avaient pas échappé aux ravages de l'embrasement, et nous pûmes cueillir les pommes cuites sur les arbres.

Le 6 septembre, veille de la bataille de la Moskowa, notre compagnie commença à manger du cheval ; nous en fîmes de la soupe avec une eau verdâtre, puisée dans un étang où plusieurs chevaux pourrissaient le ventre en l'air. Après le combat, les sacs des morts furent visités ; mais on n'y cherchait d'autre butin que du biscuit.

Jusqu'à Moscou, Mojaïsk, que les soldats nommèrent *la ville aux choux*, fut le seul endroit dont l'armée gardât un bon souvenir, parce qu'elle avait pu y faire ample curée de ce légume, qui croît en grande quantité aux alentours.

Enfin, le 14 septembre, au bruit joyeux des fanfares de la victoire, nous entrâmes dans la ville sainte, dans la vieille et riche capitale de l'Empire, dans la cité aux mille coupoles d'or : mais elle était déserte et triste comme un tombeau, et bientôt elle fut pour nous un enfer, où nous nous agitions afin de trouver notre vie au milieu des flammes qui la dévoraient. Cet évènement donna aux soldats le pressentiment d'une terrible catastrophe. L'un disait à son camarade : — Tu vois ce feu-là, eh bien! je ne t'en dis pas davantage. Un autre : *Quel déchet! si la ville entière brûle, nous voilà bien calés pour notre hiver. — Oh! il nous en cuira d'être entrés en Russie*, s'écriait un troisième. Et déjà bien avant d'avoir arrêté des incendiaires, les vieux soldats exprimaient leurs soupçons par ces mots : — *Il y a là-dessous quelque coup de chien; après les avoir battus, est-ce que c'est nous qui la goberons?* Malgré nos efforts, poussés souvent jusqu'à la témérité, la ville entière brûla, et tous les funestes pressentimens commencèrent à se réaliser.

Après de fatales hésitations, Napoléon se vit contraint de songer à la retraite, que l'on nous présenta d'abord comme une marche vers le gouvernement de Kalouga, où un territoire

fertile nous offrirait de bons quartiers d'hiver ; mais à la suite d'un combat meurtrier à Malojaroslawetz, il fallut changer de direction. Dès ce moment commencèrent les embarras, les souffrances, la misère, et le froid, qui prenait chaque jour un nouveau dégré d'intensité. — Ça va mal, disaient les soldats. — Comment ! s'écriaient-ils en apercevant Mojaïsk, est-ce que nous voilà encore revenus dans la ville aux choux ? Eh oui ! c'est elle, misère de Dieu... nous ne sommes pas blancs... nous ne risquons rien de nous serrer le ventre..... Qu'allons-nous devenir sur cette gueuse de route, où tout est brûlé, pillé, ravagé ? autant nous fusiller tout de suite. »

En partant de Moscou, on nous avait donné quelques rations de farine, avec lesquelles nous faisions de la bouillie ; mais au bout de dix jours de marches et contre-marches, il n'en restait pas une cuillerée dans nos havresacs. Quarante nuits sans repos se succédèrent ; la neige, les glaces, les Cosaques, la famine, les combats, furent nos tourmens durant quarante jours. Pendant que nous étions aux prises avec tant d'élémens de destruction, et que chaque heure voyait tomber, couchés par les frimas ou par la faim, des milliers de nos camarades qui

ne se relevaient plus; pendant que tout périssait autour de lui, hommes, artillerie, chevaux, bagages, Napoléon cherchait encore à nous persuader, et peut-être se le persuadait-il lui-même, qu'il lui était possible d'accomplir avec nous sa vaste entreprise. Quand, appuyé sur une branche de sapin, avec sa capote grise comme le ciel du pays, ses gros gants et sa toque de velours vert, bordée d'astracan, il marchait sur le verglas entre deux files des grenadiers et des marins de sa garde, tant de sérénité et de constance se peignaient sur son front de César, qu'il nous faisait douter de sa mauvaise fortune et de la nôtre. A Krasnoë, au moment où il se portait de sa personne au-devant des Russes, il remarqua près de lui un grenadier qui frappait fortement la terre de ses pieds. « — Tu as donc bien froid? lui dit-il — Sire, comme vous dites, pas mal comme çà. — Tu n'es pourtant pas au bout; il faut que tu ailles à Saint-Pétersbourg. — Alors, Sire, pour marcher en avant nous retrouverons de la chaleur. »

Quelle épouvantable retraite! c'étaient toujours des combats à soutenir, des marches forcées à faire, et d'horribles privations à supporter. Sans cesse le vent du nord nous fouet-

tait au visage les flocons de neige qui venaient tout ensemble du ciel et de la terre, d'où il la soulevait en épais tourbillons. Le soir, lorsqu'on avait atteint un village, un hameau, ou au moins quelques maisons pour loger l'état-major, c'était là qu'on établissait des bivouacs sans abri, où il ne fallait pas moins de deux heures pour allumer le bois vert qu'on était allé couper dans les forêts. A peine ces feux brillaient, les cantinières emplissaient leurs bouilloires où elles faisaient du café qu'elles vendaient jusqu'à cinq francs la tasse; ceux-ci pétrissaient avec de la neige un peu de farine, ou fabriquaient des galettes qu'ils faisaient cuire au feu devant lequel ils étaient assis, en les tenant appuyées sur la pointe de leurs pieds; ceux-là qui avaient été assez heureux pour assister à la chute d'un cheval qu'on avait éventré, jetaient sur les flammes quelques lambeaux de cette chair saignante; d'autres faisaient dans leurs bidons de la bouillie de seigle ou de son, dans laquelle ils mettaient une cartouche pour remplacer le sel. Puis, auprès d'eux il y avait en grand nombre ceux qui, n'ayant rien à manger, voyaient ces apprêts avec douleur; et derrière, la foule des retardataires égarés, errant de bivouacs en bivouacs, cherchant, ap-

pelant pendant seize heures de ténèbres, pour retrouver leur régiment, leur bataillon, leur compagnie, implorant partout l'approche de quelque feu, et ne l'obtenant jamais. Désespérés, ils finissaient par s'accroupir en dehors du cercle compacte de ceux qui se chauffaient, et quand nous quittions la place, ils étaient gelés. Ces haltes nocturnes, qui commençaient dans la neige et se terminaient dans la boue, ruinèrent promptement notre chaussure et nos vêtemens, qu'il était difficile de ne pas brûler, lorsque, le visage penché sur les tisons sans crainte de nous enfumer, nous entrions dans la flamme pour échapper au froid. Dans ce désarroi de misères, quelques industries se produisaient encore : des soldats, intrépides pour la maraude, confectionnaient des galettes et des petits pains, qu'ils se hâtaient d'apporter sur la grande route, où on les leur achetait au poids de l'or.

Trompés dans notre attente à Smolensk, où nous supposions à tort qu'on avait formé des approvisionnemens considérables, nous passâmes outre avec douleur, et nous atteignîmes enfin les bords de la Bérésina. Au-delà, disait-on, on avait tout préparé pour nous recevoir : Minski regorgeait de vivres qu'on y avait ame-

nés, et pour arriver à cette ville, nous allions traverser un pays où nous pourrions du moins nous procurer le nécessaire. On se précipita pour passer le fleuve, afin d'entrer dans cette terre promise, et tous ceux qui ne périrent pas dans les flots par l'écroulement des ponts, reprirent sur l'autre rive une nouvelle série de tribulations et de malheurs. Séduits par l'espoir de rencontrer quelque village et d'y apaiser la faim qui les tourmentait, officiers et soldats se répandirent à droite et à gauche de la route dans toutes les directions. Bientôt on vit le gros de l'armée, par cette fluctuation continuelle d'allans et de venans, tendre sans cesse à se dissoudre et à se recomposer; on ne pouvait se maintenir en état de suivre le mouvement de retraite et de faire bonne contenance, qu'au moyen de ces écarts dont les plus énergiques étaient seuls capables. On allait à la maraude pour soi et pour les autres; mais au milieu de cette calamité inouie, les soldats qui étaient encore sensibles à l'honneur ne s'éloignaient jamais de la colonne sans avoir jeté un coup-d'œil sur le noyau de leur régiment où se trouvait le drapeau; si les rangs étaient clairs, on restait : le devoir l'emportait sur le besoin; et ce n'était qu'à la dernière

extrémité qu'on se décidait à perdre de vue son aigle, même pour un instant : car dans les moindres excursions pour se procurer quelques vivres, il y avait toujours le péril de la vie ou de la liberté.

CHAPITRE PREMIER.

La Maraude.

La faim. — Je vais à la découverte avec un camarade. — Le village en feu. — La chasse au bétail. — Nous avons un cochon. — L'échange impossible. — Une nuit dans une grange. — Fatale rencontre. — Mon camarade se rend. — Fuite du combat. — Je reçois trois coups de lance. — Je suis prisonnier. — Je retrouve mon camarade. — Reproches que je lui adresse. — Nouveaux compagnons d'infortune. — Le vieux capitaine et le jeune chirurgien.—La colonne en marche.—L'armée russe défile devant nous. — Injures et consolation. — Je m'échappe. — Scènes de misère.

C'était le 29 novembre, jour où l'Empereur quittait les bords de la Bérésina ; je me trouvais à une centaine de pas en arrière de ma compagnie, et je marchais au milieu d'un groupe de soldats de toutes armes, lorsqu'un marin que je connaissais à peine, bien que nous fussions du même corps, vint à moi : « Vous n'auriez pas, me dit-il, vingt francs à me prêter? voilà un soldat qui vend des petits pains, il faut que j'en achète un, et il est temps de s'y prendre ; c'est à qui en aura, on se les arrache. — Mon camarade, lui répondis-je, vous vous adressez

mal ; depuis Smolensk je n'ai plus une obole. — Gredin de sort ! s'écria-t-il, faut-il que je n'aie pas vingt francs ! eh quoi ! vous n'avez pas le sou ? » Je lui protestai de nouveau que j'étais sans argent. « Ah ! dieu de dieu ! comment donc faire ? Depuis avant-hier je ne me suis descendu qu'une soupe de son dans l'estomac, elle est déjà bien loin ; je suis perdu si je ne mange aujourd'hui. — Eh ! mon camarade, lui répliquai-je, nous sommes tous logés à la même enseigne ; quel est celui qui n'a pas faim ? Croyez-vous que je sois bien restauré, moi ? — Eh bien ! me dit-il, si vous voulez venir à la découverte, nous trouverons peut-être aussi de quoi faire du pain et du biscuit ; vraiment, je suis exténué, je n'en puis plus. — Soit ! lui dis-je, allons à la découverte, mais la compagnie est déjà loin, et pour peu que nous nous écartions, il nous sera bien difficile de la rattraper. — Bah ! bah ! nous mangerons, et ce soir ou cette nuit nous aurons tout le temps de rejoindre avant qu'on ait quitté le bivouac. — Eh bien ! allons. »

Nous entrons dans le premier chemin de traverse qui s'offre à notre gauche, et au bout de deux heures, nous dirigeant sur des fumées, nous arrivons près d'un village dont la flamme

dévorait les dernières maisons ; là il n'y avait plus ombre d'habitans, mais nous y voyons une centaine de maraudeurs de l'armée, occupés à chasser, à coups de fusil et de baïonnette, le bétail qu'on avait abandonné. Aussitôt nous nous mettons à faire comme eux, et au bout de quelques instans nous parvenons à tuer un superbe cochon noir. La capture était magnifique, nous nous en applaudissons ; et pour en tirer immédiatement parti, nous le traînons dans une grange, au milieu de laquelle un grand feu est allumé. Quelques-uns des maraudeurs s'y réchauffent. — Qui veut du cochon ? leur demandons-nous ; du cochon pour du pain ou du biscuit ?... Allons, ne parlez pas tous à la fois, me pris-je à dire ; car personne ne répondait... C'est que chacun avait ample provision de viande, et qu'il n'y avait pas d'amateur pour l'échange proposé. Il était donc évident que notre repas se bornerait à la simple grillade de porc frais. Nous en avions coupé une que nous dévorâmes. Mais tout mangeant, nous consultions le ciel ; il faisait un temps affreux, le froid était excessif ; la neige tourbillonnait en gros flocons et la nuit approchait ; elle promettait d'être des plus obscures. Tant de circonstances contraires ébranlèrent notre résolution de nous remettre

en route sur-le-champ ; et puis après une excessive fatigue il y avait encore la tentation d'un brasier dont la bienfaisante chaleur délassait nos membres ; enfin, tout nous invitait à un repos qne nous n'avions pas goûté depuis Moscou. Pourtant nous avions peine à nous y laisser aller : d'abord il y avait le danger d'être surpris par des Cosaques pendant notre sommeil; ensuite, une fois endormis après tant de nuits agitées., pouvions-nous répondre de nous réveiller au point du jour? Je ne manquai pas de signaler à mon compagnon tous les inconvéniens qu'il y aurait à prolonger notre halte : « Hélas ! m'objecta-t-il, je suis dans un tel état de souffrance que je ne pourrais faire un pas. Cette maudite dyssenterie m'a enlevé toutes mes forces. Si vous saviez comme je suis faible ! — Eh bien ! nous irons lentement, lui dis-je. — Vous voulez donc que nous nous perdions dans ces forêts de sapins, où il fait aussi noir que dans un four? Si encore nous avions pour nous guider les traces de nos pas, mais elles ont disparu sous la neige ; et quand cela ne serait pas, il faudrait de bons yeux pour les reconnaître. » J'insistai de nouveau pour qu'il se décidât à venir ; il me fut impossible de l'y résoudre : « Je suppose, ajouta-t-il à ses raisonnemens, que nous soyons

assez heureux pour atteindre l'armée, nous arriverons éreintés ; et au moment où elle se mettra en marche il faudra nous arrêter de nouveau. » Je réfléchis que cela pourrait bien se passer ainsi que le prévoyait mon compagnon, et tout bien examiné, nous restons, mais résolus à partir de bonne heure. Quelques-uns des maraudeurs ronflaient déjà auprès du feu ; nous voulons comme eux mettre le temps à profit, et nous voilà couchés à plat ventre, nos fusils entre les jambes et la tête sur nos sacs.

Dans cette position, je dormais avec l'inquiétude d'un homme qui craint de s'oublier ; aussi n'était-il pas jour encore, que prenant mon camarade par la tête je le secouai vigoureusement. — Allons, allons, en route ! lui criai-je. Il se leva à regret, mais je le pressai, et nous sortîmes sans nous inquiéter des autres ; car chacun était là pour son compte, ne prenant avis que de soi, dès qu'il s'agissait de sa conservation personnelle. Nous emportions à peu près un quart de notre cochon : il nous coûtait d'abandonner le reste ; mais un plus lourd fardeau aurait excédé la mesure de nos forces. Nous prîmes un autre sentier que la veille, et qui nous semblait plus court : selon nous il devait en deux heures nous conduire à la grande route. Bientôt nous

entendons un coup de canon, puis un second coup, et après un court intervalle plusieurs autres coups se succèdent rapidement... Ce bruit me met la joie au cœur. — Doublons le pas, dis-je à mon camarade, les Français ne sont pas loin. Et en continuant de le stimuler, je vais en avant pour lui donner l'exemple. Le malheureux s'arrête. — Venez donc, venez donc! lui criai-je. Je l'exhorte, je l'appelle, j'essaie de ranimer son courage. — Et f..., me répond-il, si vous êtes si pressé, plantez-moi là; croyez-vous que tout le monde ait vos jambes? Il y avait dans ces paroles un ton d'amertume et de douleur qui me toucha. J'attendis et je repris son bras. Alors il rejeta sa brusquerie sur les souffrances que lui causait sa cruelle indisposition.

Obligés à de fréquentes stations, nécessitées par l'état de faiblesse de mon pauvre camarade, nous cheminions lentement; cependant nous avancions, et nous allions arriver à la grande route, quand, en face de nous, sur une éminence, nous apercevons un peloton de cavalerie. — Voilà des lanciers polonais de l'arrière-garde! me dit mon compagnon. — Çà, des lanciers! répondis-je, après avoir examiné attentivement... Armons vîte nos fusils, et retranchons-nous dans la forêt; ce sont des Cosaques... Et

sans perdre de temps, je me mets à battre en retraite ; je crus que mon compagnon me suivait ; il était bien débile, mais j'imaginais qu'en présence du danger il aurait un moment d'énergie. En courant du côté des sapins je me retourne, je lui fais signe de venir. — Non, me répond-il, je ne puis aller plus loin. — Camarade, un effort ; et je courais toujours. — Non, impossible. — Du moins défendez-vous. — Inutile, il vaut mieux ne pas résister ; je ne puis qu'être pris. — Eh bien ! fais-toi prendre, dis-je en moi-même.

Le coup-d'œil des Cosaques avait été aussi prompt que le nôtre : déjà ils sont en train de nous charger ; mon compagnon se rend ; quant à moi, je me sens un surcroît de vigueur que je devais peut-être à l'intensité du froid. Opiniâtré à vivre, furieux d'un obstacle qui m'empêche de regagner les miens, je continue de me diriger vers la forêt, mais sans trop me presser : dans un instant aussi critique, il importait que je ne fusse pas hors d'haleine. Trois Cosaques galopent à mes trousses : j'entends les pas de leurs chevaux et le terrible *hourra*. Parfois leur cri sauvage m'entre dans les oreilles, parfois aussi il est moins rapproché ; et ne voulant pas regarder en arrière, je suppose, ou

que leurs lances les embarrassent, ou qu'ils font un circuit afin de me couper la retraite. Nul doute qu'avec plus de vitesse sur un terrain qui leur présentait des difficultés, je ne fusse parvenu à les laisser, et qu'ils n'eussent fini par renoncer à se donner tant de peine pour un seul homme. Mais la crainte qu'ils n'aient fait un détour pour me devancer, me préoccupe. Je me retourne tout à coup, et m'étant posté derrière un gros sapin, je prends la résolution d'attendre. Aussitôt paraît le plus acharné des trois Cosaques ; il va fondre sur moi. Cependant je le couche en joue ; il s'arrête et se penche pour éviter mon feu. Le coup part, et j'ai la satisfaction de le voir glisser lentement la tête la première : le cheval alla seul à quelques pas de là : j'aurais été tenté de m'en emparer ; mais les deux autres Cosaques viennent à toute bride, et non loin d'eux j'en aperçois un troisième, puis un quatrième, qui se hâtent de les joindre. Je quitte alors mon embuscade, et, précipitant ma course, je m'efforce avec rage d'arracher ma baïonnette engagée dans mon fourniment. Par malheur, plus je m'enfonce dans la forêt, plus les arbres sont écartés, et je commence à être serré de près ; pour surcroît, le tronc abattu d'un énorme sapin se présente devant

moi comme une barrière; je veux le sauter, et en prenant mon élan, mon pied entre dans un trou recouvert par la neige : mes genoux fléchissent, je chancelle, et pendant que mon fusil franchit l'obstacle, les bras en avant, mon sac par-dessus ma tête, je tombe lourdement et viens me briser la poitrine contre le sapin malencontreux. Je suis perdu, je le sais, et je fais un dernier effort, afin de recevoir au moins la mort en face. Je vais me retourner, mais il m'arrive trois coups de lance : le premier me déchire l'oreille, le second me perce le cou au-dessous de la nuque, et le troisième, qui probablement aurait été paré par mon sac, s'il ne se fût dérangé de sa position, me fait une blessure au milieu du dos. Je me crois à ma dernière heure. Les Cosaques me font signe de me relever, je me remets sur mes pieds comme je puis, et quoique à peine en état de me traîner, je comprends qu'il faut marcher devant eux.

A quelque distance de là, ils descendirent de cheval, et s'occupèrent de me dépouiller : ils faillirent se battre pour le partage du butin. Pendant cette opération, je pouvais voir à trente pas de moi le corps sans vie de mon premier agresseur. Ils le voyaient aussi, et je présumais qu'ils voudraient le venger; ils ne parurent

même pas songer que ce fût un des leurs. Tandis que j'étais dans leurs mains brutales, j'eus vingt fois la pensée qu'ils allaient me laisser nu : nu, par un froid de vingt-deux degrés ! Alors, autant me tuer ! A certains gestes, il me sembla qu'il était question de m'ôter jusqu'à ma chemise... Pourtant ils ne me l'enlevèrent pas. Un pantalon, dont le devant était brûlé, de mauvaises guêtres sans sous-pieds, et des souliers dont les semelles me quittaient, n'étaient guère de nature à tenter leur avidité : ils me les laissèrent. Hélas ! à la veille du mois de décembre, sous un ciel des plus rigoureux, c'était avec ces lambeaux usés qu'il me faudrait braver les frimas ! heureusement un long gilet à manches en futaine rouge, que je m'étais fait dans un bivouac auprès de Moscou, et que je portais sur la peau, avait échappé à leur investigation.

Dès qu'ils se furent adjugé tout ce qui était à leur convenance, ils me poussèrent violemment pour me remettre en route. Je me soutenais à peine : le sang qui coulait de mes blessures inondait ma chemise ; la neige que je foulais en était teinte. C'est dans cet état que je sortis de la forêt, sous la conduite de mes quatre Cosaques, dont l'un s'amusait à siffler, en

se servant du fer de sa lance comme d'un aiguillon qu'il me tenait aux reins; tandis qu'un autre fourrait dans son sac le quartier de porc qui devait me sustenter pendant la retraite jusqu'à Wilna.

Arrivé au point où je m'étais séparé de mon camarade, je l'y trouvai triste, inquiet : il me regarda avec douleur. Je remarquai qu'il avait encore sa capote; seulement on l'avait désarmé et débarrassé comme moi de son sac et de sa petite provision de lard. — Si vous vous étiez défendu, lui dis-je avec humeur, nous ne serions prisonniers ni l'un ni l'autre : on n'est jamais assez faible pour ne pas tirer un coup de fusil. — Il fut presque insensible à mes reproches, et le teint hâve de son visage, ainsi que la contraction de ses traits, montraient assez qu'il était en proie aux tourmens de son affreuse dyssenterie. Je n'insistai pas, et puisque nous devions encore souffrir ensemble, je m'appliquai à le consoler.

Les Cosaques nous firent descendre une pente assez rapide. Chemin faisant, je trouvai un pied de botte qu'on avait abandonné sur la route; mes conducteurs ne m'empêchèrent pas de le ramasser, et il me servit à remplacer le plus mauvais de mes souliers. De la hauteur, nous avions

pu découvrir dans le bas un groupe assez considérable d'individus adossés à une petite chapelle : c'étaient aussi des prisonniers. Ces malheureux, auxquels on nous réunit, étaient dans un tel dénuement, les figures livides de la plupart d'entre eux portaient tellement l'empreinte de la misère, que je me figurais voir des spectres de Cabréra venus tout à coup de leurs rochers brûlans au milieu d'un désert de glace. Là, plus de distinction : grenadiers, cavaliers, marins, on aurait pu nous croire tous du même régiment, car la chemise était presque l'uniforme général. Il n'y avait d'habits dans cette troupe que ceux qui étaient troués, ou qui s'en allaient par morceaux, et encore les Cosaques les inspectaient-ils souvent d'un œil indécis. Officiers ou soldats, notre sort se confondait dans une épouvantable égalité de dénuement. Pauvres officiers! habitués à plus d'aisance que nous, ils sentaient bien plus vivement les atteintes de la commune adversité. Leur détresse faisait peine, et bien que la nôtre ne fût pas moindre, nous les prenions en compassion. Presque tous étaient résignés : ils s'étaient laissé dépouiller sans trop de façon ; quelques-uns avaient même aidé les Cosaques, afin d'être plus vîte débarrassés de leurs rudes attouchemens. Un seul avait regim-

bé : c'était un capitaine dont les cheveux avaient blanchi sur les champs de bataille ; il invoquait les lois de la guerre, et nous prenait à témoins de l'outrage fait à ses épaulettes, qu'il réclamait avec un accent de rage et de désespoir. Le vieux guerrier ne cessait de se plaindre en invectivant les Cosaques, comme s'il espérait les faire rougir. Mais toute cette colère n'aboutit qu'à lui valoir quelques bourrades sur la tête et dans l'estomac. — Tuez-moi ! criait-il ; égorgez-moi, barbares, assassinez-moi, lâches que vous êtes ! — Il appelait la mort avec des injures : il finit par l'implorer ; mais ils ne lui firent pas la grâce qu'il demandait. Près de lui un jeune chirurgien à qui ils n'avaient laissé que le chapeau d'uniforme, la chemise et de vieilles bottes tellement usées que les pieds passaient à travers, était debout, n'ayant ni la force ni la volonté de faire un pas. En vain les Cosaques s'acharnèrent à l'y contraindre. Immobile et morne, il ne disait mot : les coups de poing et de hampe de lance ne purent le faire changer d'attitude ni de visage ; enfin un coup de pied dans le ventre le jeta assis par terre ; un profond soupir fut son unique plainte... Il baissa son chapeau sur ses yeux, et bientôt nous le vîmes tomber à la renverse.....

Après ces horribles préludes, on nous forma confusément en une espèce de colonne : nous étions environ quatre-vingts ; un cosaque irrégulier était chargé de nous conduire ; il fermait la marche. A nous voir tourbillonner devant un seul homme, on eût dit des moutons bêlans, courant pêle-mêle, et se devançant les uns les autres pour esquiver le fouet du boucher.... Il nous menait le long de la lisière de la forêt, et nous dirigeait sur le centre de cette Russie, objet de toutes nos erreurs... Quel avenir ! Ceux-ci dévoraient leur effroi sans rien dire ; ceux-là poussaient des gémissemens et se lamentaient ; nous étions tous plongés dans la tristesse. Nous ne tardâmes pas à avoir un spectacle bien affligeant : l'armée ennemie défilait sur la grande route ; son état de prospérité était comme une insulte à notre misère. Quel contraste avec nos soldats ! quels hommes ! quels chevaux ! comme tous étaient frais et robustes ! En avant, en arrière, rien n'y manquait ; ils traînaient avec eux l'abondance, et dans quel ordre tout cela marchait ! Le climat ne pouvait-il donc rien sur eux ?

Pendant qu'ils passaient, il nous fallut subir les huées et les menaces de ces habitans de la neige : les noms de Moscou et de Paris, avec

d'autres paroles que nous ne comprenions pas, mais dont l'expression à-la-fois ironique et courroucée de leurs figures nous indiquait assez le sens, sortaient de leurs bouches. Persuadés, d'après les bulletins russes, que les Français avaient brûlé leur vieille capitale, ils nous disaient ou semblaient nous dire qu'ils allaient à Paris en faire autant.

Nous marchions dans un morne silence, moins occupés de nos souffrances physiques, quoiqu'elles fussent excessives, que de notre humiliation. Cependant nous étions loin de prévoir que nos ennemis pussent jamais se faire jour jusqu'aux frontières de notre patrie. Le nom de Napoléon, qu'ils accompagnaient toujours d'horribles juremens, ranimait notre espoir, et quand ils prononçaient *Paris*, *Paris*, en nous-mêmes nous leur répondions *Wilna*. C'était là, pensions-nous, que finirait leur bonheur, et que recommencerait le nôtre; et puis l'hiver, ce terrible auxiliaire des Russes, ne durerait pas éternellement. L'Empereur avait encore des ressources, et nous ne doutions pas qu'il ne leur fît payer cher cette insolence de barbares, trop fiers d'un succès dont ils n'étaient redevables qu'aux élémens qui s'étaient déchaînés contre nous avec tant de fureur. Nous

étions sûrs que bientôt la chance tournerait, et dans les vœux de notre patriotisme, dans notre confiance sans bornes au génie de l'homme que nous avions vu toujours plus grand que les circonstances, nous leur promettions l'une de ces défaites qui écrasent, et dont on ne se relève pas. La Pologne en armes, les nouveaux et nombreux bataillons qu'enverrait la France; la Prusse, l'Autriche, la confédération du Rhin, à la voix puissante de Napoléon, un monde entier se précipiterait pour arrêter cette irruption. Sur les bords du Niémen ou sur ceux de la Vistule, il y aurait encore de beaux champs de bataille et de grandes victoires, non plus inutiles, mais décisives... Napoléon frapperait un grand coup... il triompherait. Cette idée était, pour quelques-uns d'entre nous, comme le rayon d'un soleil auquel ils se réchauffaient; mais on se disait ensuite : il vaincra, nos frères combattront, et nous n'y serons pas! On regrettait avec amertume cette gloire future, et l'on se consternait de nouveau des clameurs que l'on entendait. Quel dépit ne ressentis-je pas des vociférations injurieuses de ces Russes; avec quel esprit de rage je m'enfonçai dans ce pays de malédiction! A l'instant même je résolus de me dégager à quelque prix que ce fût des mains

d'un ennemi intraitable; mais pour cette tentative j'avais besoin d'un compagnon. A deux on se consulte, on s'éclaire sur les moyens à prendre, on veille alternativement, et dans l'intimité du malheur on s'entend à demi-mot. J'essayai de recourir au camarade qui déjà m'avait abandonné. Je ne pouvais croire qu'il ne lui restât pas encore une étincelle de ce feu qui donne la vie à l'ame : je m'informai donc de son état, et m'excusai auprès de lui de quelques expressions dures à son égard; enfin je lui proposai de nous évader dès que nous en trouverions l'occasion. Ému de ma proposition, il l'adopta avec transport, et cette occasion, que je désirais bien ardemment, se présenta plus tôt que je ne l'espérais.

Nous suivions sur les flancs de la forêt un sentier qui bordait la grande route : je m'aperçois qu'à quelque distance de nous ce sentier forme un coude. — Au détour, dis-je à voix basse à mon compagnon. — Nous pressons le pas, et bientôt nous nous trouvons avoir dépassé la tête de la colonne. Parvenus au tournant, nous nous mettons à courir de toutes nos forces et fuyons au hasard, sans oser regarder derrière nous. Au bout de cinq minutes, épuisés, hors d'haleine, nous nous ar-

rêtons : personne n'avait suivi nos traces, et le plus grand silence régnait. — Eh bien ! dis-je à mon compagnon d'infortune, nous voilà encore libres ! Vous voyez qu'il faut que l'esprit commande au corps. Notre situation n'est pas brillante; mais enfin ce n'est pas pour cette fois que nous irons en Sibérie. Ne nous arrêtons plus que nous n'ayons ratrappé notre arrière-garde; marchons toute la nuit; avec de la persévérance nous arriverons : j'en ai le pressentiment.

Cette idée si consolante, de nous retrouver le lendemain au milieu de nos frères d'armes, nous abusait sur nos forces. Il fut décidé que nous laisserions une demi-lieue entre la grande route et nous, et qu'ensuite, faisant un demi-tour nous la suivrions parallèlement. Un obstacle vint nous arrêter tout court; c'était une petite rivière, large de quelques pieds seulement, mais profonde, et qui n'était pas entièrement gelée. Après l'avoir quelque temps côtoyée pour chercher un passage, nous ne trouvâmes qu'un arbre grossièrement équarri qui servait de pont, et sur lequel nous nous plaçâmes à califourchon, car il était luisant de glace. Mon camarade était en avant et moi en croupe. A chaque mouvement, affaibli par

d'horribles douleurs d'entrailles, il s'arrêtait et s'appuyait sur les mains; moi, je penchais ma tête sur son dos : dans cette position, mes blessures, n'étant pas tiraillées comme pendant la marche, saignaient librement, et je souffrais moins : cahin-caha nous arrivâmes sur l'autre bord.

Un sentier frayé qui avait à peu près la direction que nous nous proposions de prendre, nous conduisit à un village : il était temps, car nous tombions de fatigue et de besoin. Durant toute la route, nous n'avions cessé, mon compagnon de gémir et moi de grincer des dents. Que n'aurais-je pas donné alors pour sentir mes blessures sous l'abri d'un morceau de linge ! car déjà le contact et le frottement de mon gilet de laine les avaient enflammées, et je ressentais d'intolérables cuissons.

Pendant que nous nous disposions à explorer le village où nous comptions si bien nous refaire, et que nous nous étonnions de ne point y rencontrer d'habitans, deux Cosaques, qui rôdaient sans doute aux alentours, viennent à nous tout en causant et sans interrompre leur conversation : ils nous font signe d'arrêter. Dans l'impossibilité de fuir, nous obéissons; ils s'approchent, et après un regard dont il était

facile de s'expliquer l'intention, ils ne paraissent pas décidés à descendre de cheval ; nous respirons ; mais le diable les tente, ils se ravisent, ils mettent pied à terre, et les voilà qui nous tâtent, nous fouillent et nous retournent avec brutalité... La capote de mon camarade y passa; ils la lui arrachèrent sans pitié ; mais comme elle ne pouvait servir qu'à un seul, l'autre, pour s'indemniser, nous distribua des coups de fouet ; et quand il nous en eut assez donné, tous deux enfourchèrent leurs montures et décampèrent au galop. Nous avions été vigoureusement étrillés. Mon pauvre camarade ne mettait plus de bornes à ses lamentations. Je n'eus pas le courage de les lui reprocher. Il fallait que nous fussions vraiment dans un état bien pitéux, pour que les deux Cosaques eussent dédaigné de nous prendre.

Le baume qu'ils avaïent appliqué sur mes plaies n'était pas de nature à les cicatriser : mais le vide de mon estomac fit pour un moment diversion au mal qu'elles me causaient. Je me mis avec mon compagnon à parcourir le village, et nous acquîmes bientôt la triste conviction que les maraudeurs nous y avaient devancés. Du chenevis et des épluchures de betteraves, furent les seules choses que nous

parvînmes à découvrir. Nous fîmes donc fort maigre chère, et ce repas terminé, notre œil errait encore avec avidité à l'intention de quelque aubaine. Nous ne vîmes plus rien à mettre sous la dent. Mon camarade qui était déjà transi avec sa capote, l'était bien davantage depuis qu'il ne l'avait plus. En marchant il trouva un havresac de soldat français : — Ah ! s'écria-t-il dans l'élan de sa joie, quel bonheur ! mon ami, je suis sauvé ! Aussitôt il enfile ses bras dans les bretelles du sac de peau, et je le vois tressaillir du plaisir de sentir son dos garanti. — A présent, me dit-il, je ferais cent lieues ! Vous n'imaginez pas combien je suis à mon aise. Je lui témoignai le désir que cela pût durer, et ayant déchiré un morceau de ma chemise, je le priai, puisqu'il se trouvait si bien, de m'aider à nouer autour de mes reins cette loque en charpie : une fois pansé, j'en éprouvai un notable soulagement.

Notre halte ne pouvait être longue. Il fallait partir ; mais quel chemin prendre ? Le sentier dans lequel nous nous étions engagés traversait le village. Il avait été assez droit jusque-là : nous le prenons de nouveau ; mais bientôt il fait mille sinuosités, et nous voilà tout-à-fait incertains sur notre direction. Nous n'en conti-

nuons pas moins de le suivre ; le jour baisse cependant, et l'approche de la nuit nous met dans de mortelles inquiétudes. A droite, à gauche, de tous côtés nos regards plongent dans l'espace, et lui demandent un refuge contre le froid, qui à chaque instant augmente d'intensité : point d'habitation. Nous voyons les ombres se rembrunir de plus en plus ; nos cœurs se serrent, et sans nous être dit une seule parole, nous nous montrons du doigt la lisière d'une forêt. Je commençais à perdre courage. Toutefois, quelques minutes de repos m'ont rendu à ma résolution : elles ont fait l'effet contraire sur mon camarade. Je parle d'aller en avant ; il me répond qu'il ne bougera pas, qu'il ne veut pas bouger. J'insiste, il persiste. — Eh bien, je vous déclare, lui dis-je alors, que vous resterez seul ici, et que je m'en vais. — Comme vous voudrez. — Allons, repris-je plus doucement, ne vous laissez pas abattre comme cela. — Ah ! si vous saviez comme je suis malade ! — Venez donc, venez, dis-je encore. — Ah ! de grâce, ne me tourmentez plus, je n'irai pas. Je vis qu'il était en proie à un affaissement et qu'il fallait le remuer ; je le saisis par le bras, je l'entraîne, et il se met en marche. A peine une heure s'est écoulée, qu'à

notre grande satisfaction nous apercevons, malgré l'obscurité, quelques maisons autour desquelles se déroule la forêt.

Timides et circonspects, nous n'avançons qu'à pas de loup. Vaines précautions ! La neige en craquant sous nos pieds, a donné l'alerte à je ne sais quelle védette ou sentinelle ; un cri de *qui vive?* moitié allemand, moitié russe, nous arrête comme un coup de foudre et suspend notre respiration. Très-près de nous on a prononcé distinctement ces mots : *Fransous-capout*, accompagnés de quelques piétinemens de cheval. Cédant à cet instinct de fuite que nous avions déjà : — A la forêt, à la forêt, dis-je tout bas à mon camarade ; nous y sommes bientôt ; et afin de dérouter l'ennemi, nous brouillons nos traces de cent façons.

Après bien des circuits, nous nous arrêtâmes haletans au pied d'un gros sapin, seul asile qu'il nous fût permis d'espérer. Nous y étions dans une situation des plus déplorables : de part et d'autre, ce n'étaient que soupirs, doléances et malédictions; de désespoir, je tordais mes bras, j'en frappais le sapin, je voulais m'y briser la tête. C'est au pied de cet arbre que nous attendîmes le jour, presque nus, sans feu, par un froid excessif. Qu'elle fut affreuse cette nuit!

c'est l'une des plus cruelles que j'aie passées de ma vie. Dix fois je me dressai sur mes jambes pour frotter, agiter mes membres et rappeler la chaleur aux extrémités : je trépignais, je me démenais comme un forcené ; dix fois aussi je voulus prendre ma course, et j'invitai mon camarade à me suivre ; mais il était dans un état de torpeur qui le paralysait et lui ôtait presque la voix. A chacune de mes interpellations : — Attendons, attendons le jour, me disait-il tout bas. Et comme je voulais qu'il se réveillât, prétendant que ce sommeil pouvait être mortel... — Mon ami, répondait-il, je ne suis capable de rien ; mais si vous me quittez, vous êtes bien sûr que je serai mort demain... Et m'indiquant du doigt son côté gauche : — Mettez-vous là... mettez-vous là... que je vous sente... Ah ! ne me quittez pas ; tenez, voyez... ce n'est pas ma faute... Je dors... je suis gelé... je suis f....

Je n'avais pas l'intention de l'abandonner : pour mieux l'en convaincre, je me couchai dans la position qui lui convenait, et le pressai de mon corps. Sa main fit un mouvement pour me saisir ; mais ses doigts gelés n'en purent venir à bout : il s'endormit profondément, et moi, à tous risques, j'essayai de faire comme lui.

Ce fut avec terreur que je me réveillai : je sortais comme du tombeau, car la neige n'avait cessé de tomber, et mon camarade avait, en partie, disparu dessous. Me mettant à genoux pour le débarrasser et m'assurer de son souffle : — Allons, mon ami, allons, lui dis-je, partons. Point de réponse; sa figure était tournée du côté opposé. J'y passai, pour mieux juger de son état, et là, à plat ventre, je regardai ses yeux; ils étaient entr'ouverts. — Eh bien! mon cher, eh bien! — C'est fini... je ne puis... — Allons donc! un peu de courage! Et je le pris par-dessous les bras pour l'aider à se relever. Les contorsions de son visage exprimaient son impuissance et ses regrets. Ses membres étaient tellement raidis, qu'ils se dressaient ensemble et tout d'une pièce; et quand je l'eus appuyé contre l'arbre, son attitude me fit frémir : il glissa lourdement, et moi avec lui. Alors mon cœur battit avec violence : était-ce un tribut que je payais à l'humanité? était-ce égoïsme et pressentiment d'un sort plus affreux, maintenant que j'allais me trouver seul? C'est ce que je ne saurais résoudre.

Ma douleur était des plus vives; je me jettai sur lui, je le pressai contre moi, et le tutoyant pour la première fois, je le conjurai de réunir

ses efforts aux miens pour se mettre debout. Il leva la tête, essaya quelques mouvemens : — Ah! je ne puis... mais... ne me quitte pas... En proférant ces paroles entrecoupées, ses lèvres s'ouvraient à peine. — Mon ami, lui dis-je, nous ne pouvons cependant pas rester ici plus longtemps sans nous sacrifier. — Ah !... ah !... mon Dieu... J'étais parvenu à le disposer sur son séant. — Nous sommes perdus si nous ne fuyons à l'instant même... — Il ne paraissait plus m'écouter ; sa tête vaguait à droite et à gauche... de sa bouche béante ne sortaient plus que quelques sons agonisans, au milieu desquels il articulait pourtant encore ces mots : *Ne me quitte pas*, qui me déchiraient l'ame... Témoin depuis Smolensk de tant de trépas de ce genre, je vois que son arrêt est prononcé, et qu'il n'a plus que quelques instans à vivre. Les momens sont précieux ; le temps que je passerai à le voir mourir ne peut que m'être funeste, sans aucune utilité pour lui, je le sais ; mais ce douloureux *ne me quitte pas* me retient encore, quand j'entends des hennissemens. Alors, prenant sa main dans la mienne, et tournant la tête, je lui dis adieu, et je le quitte en marchant avec rapidité.

A cent pas de là, je ne puis m'empêcher de jeter un regard sur mon malheureux compa-

gnon : il est encore dans la même position ; son cou est tendu de mon côté ; ses yeux saillans, et comme détachés de leur orbite, semblent venir à moi... Ils sont là fixes, comme un reproche vivant qui me ramène en arrière. Je me surprends à rétrograder.... mais aussitôt, m'efforçant de repousser toute impression de pitié, je me retournai vivement, et décidément je m'éloignai.

CHAPITRE II.

Le Petit Suisse.

Je cherche à m'orienter. — Des Français et des alliés. — Ils me forcent d'aller au bois. — Le petit Suisse, mon nouveau compagnon. — Comment nous marchions. — Inspiration funeste. — Espoir en défaut. — *Nous mendions.* — Encore un Cosaque. — Ma lutte contre lui. — Je le mords. — La lance précipitée et le cheval en fuite. — Nous nous fourrons dans une meule de foin. — J'explore les alentours. — Bonne aubaine et contre-temps. — Nous sommes roués de coups. — Des enfants *nous déchirent* avec leurs ongles. — Intervention d'une femme. — Nous restons sur la place. — L'heure d'angoisses. — 26 *degrés de froid.* — Cruel désespoir : nous pleurons. — Encore la meule de foin. — Mon sommeil et les souffrances du petit Suisse. — Le convoi. — Nous allons implorer la pitié des Cosaques. — L'épisode unique. — Le bon Cosaque et la mauvaise gospodina. — Il panse nos blessures et nous donne à manger. — Il s'appelait Paulowiski.

Je marchai quelque temps sans trop savoir quelle direction je tenais. Il me fut impossible de retrouver le chemin sur lequel nous étions la veille. Je cherchai à m'orienter ; mais le soleil, qui n'avait paru que faiblement le matin, était caché, et le temps s'obscurcissait : j'allai donc au hasard, comme un navigateur sans boussole et battu par la tempête. Enfin, j'arrivai à une route à peu près tracée ; et bien qu'elle

coupât la ligne que je croyais devoir suivre, ma joie fut extrême. Assez loin devant moi, entre les arbres s'élevait de la fumée. Après m'être avancé avec circonspection de sapin en sapin, je vis un groupe, et je pensai pouvoir me risquer. C'étaient six malheureux prisonniers accroupis devant un misérable feu sans flamme. Aux lambeaux de leurs uniformes, j'eus bientôt reconnu des Français. Je m'approche du cercle, je cherche un intervalle et veux pénétrer : — Où est ton bois? me dit l'un d'eux, en levant sa tête d'entre ses genoux. — Je n'en ai pas, mais je puis en aller chercher tout l'heure. — C'est tout de suite qu'il en faut; et je suis forcé d'y aller à l'instant même. Mon absence ne fut pas longue. Je présentai quelques broussailles; cette chétive offrande ne parut pas les satisfaire : cependant je suppliai avec tant d'instances, promettant de retourner au bois après m'être un peu réchauffé, qu'ils ne répondirent rien. Alors je me faufilai entre deux épaules qui me repoussaient autant qu'elles pouvaient, et, en dépit de l'opposition, je m'y maintins. Une fois là, nous nous fîmes réciproquement plusieurs questions. Ils me dirent que la veille, comme ils rôdaient dans les masures abandonnées, ils avaient tous été surpris et dé-

pouillés par les Cosaques. Je leur demandai s'ils savaient où menait la route qui était devant nous, et à quelle distance ils présumaient que devait être notre arrière-garde. — Si elle est à quatre lieues d'ici, me répondirent-ils, c'est tout au plus ; et ce chemin conduit précisément à la route qu'elle suit. — Ah ! si je pouvais la rattraper ! m'écriai-je. — Tu ne pourras pas, les Cosaques sont partout ; plus de trente se sont déjà succédé depuis ce matin, et nous avons été *pillés*, *repillés*, et *repilleras-tu*. — Quoi qu'il en soit, leur dis-je, j'essayerai ; il faut absolument que je rejoigne l'armée, ne fût-ce qu'à Wilna, où l'on doit s'arrêter et former la ligne. — Toi, tu rattraperas l'armée, comme je mange, me dit un prisonnier ! — Ah ! oui, reprit un second, il ira à Wilna... Vas-y donc à Wilna, vas-y réclamer un pain de munition : on t'attend pour le mettre au four... Et un troisième ajouta : — Cet autre, qui se figure qu'il rejoindra !... Il faut que tu crèves, mon camarade, toi comme tout le monde ; ta patrie aujourd'hui, c'est la neige.

Un seul de ces individus gardait le silence : c'était un jeune homme blond, doué d'une de ces physionomies heureuses qui séduisent au premier abord. A peine un léger duvet couvrait

son menton ; il n'avait pas vingt ans : on l'appelait *petit fourrier*, et à quelques débris écarlates de son uniforme, je reconnus qu'il appartenait à l'un de nos régimens suisses. Son visage avait une teinte de fraîcheur bien extraordinaire pour les circonstances au milieu desquelles nous vivions. Au passage de la Bérézina, cet enfant avait reçu une balle dans l'épaule; le plomb était encore dans la plaie, et sa blessure le faisait horriblement souffrir ; pourtant il était le moins abattu de tous ceux que je voyais là, et j'en conclus sur-le-champ qu'il était du petit nombre de ceux que la misère n'avait encore dégradés ni au moral ni au physique. — Fourrier, lui dis-je, voulez-vous que nous marchions ensemble ? vous n'êtes pas sans doute dans l'intention de rester ici toute la journée ? — Non certainement, et j'irai très-volontiers, me répondit-il; attendez que j'aie fini, et je suis à vous. (Il s'occupait en ce moment de faire griller sur une petite plaque de fer-blanc un peu de seigle et quelques graines de chanvre.) — Voilà qui est fait, me dit-il après avoir mangé, quand vous voudrez ; et nous nous mîmes en route. Les cinq autres ne firent pas le moindre mouvement pour nous suivre : dans l'état d'inertie où nous les laissâmes, il est pro-

bable que ce feu fut leur dernier bivouac.

Maintenant, dis-je à mon nouveau camarade, il faut chercher quelques maisons, afin de nous y procurer un peu de nourriture, car je n'ai rien pris depuis hier matin ; et, après la nuit atroce que j'ai passée, j'ai besoin de recouvrer des forces. — D'accord, me dit-il ; je ne serais pas non plus fâché de faire un déjeûner plus solide que celui dont vous venez d'être témoin. Nous cheminions les mains fourrées sous nos aisselles, le menton dans la poitrine, et la figure cachée jusqu'aux yeux par nos avant-bras. Après avoir parcouru ensemble une centaine de toises, nous quittons la route, et nous nous engageons dans un sentier qui nous semblait offrir moins de chance pour la rencontre des Cosaques. L'on jugera si nous fûmes bien inspirés....

Ce sentier conduisait à la cime d'un coteau d'où il dominait d'immenses plaines de neige. Parvenus au point culminant, nous promenons nos regards tout autour de nous, et nous apercevons un village. A l'aspect de la fumée qui s'élève presque de chaque toit, nous éprouvons une émotion de bonheur. Un village habité, quelle bonne fortune ! Chacune des conséquences que nous tirons de ce fait nous est des plus favorables : cet endroit aura sûrement

échappé aux maraudeurs des deux armées. Là, sans doute, règne l'abondance, et l'on y est humain, parce qu'on n'a pas encore connu les cruelles exigences de ces troupes vagabondes, dont la vie est jetée au hasard ; nous y trouverons des ames compatissantes ; on nous donnera un morceau de pain, et peut-être ne nous refusera-t-on pas d'autres secours qui ne nous sont pas moins nécessaires.

Nous sommes résolus à aller implorer la commisération des habitans : triste métier, sans doute, et d'un apprentissage difficile à des hommes qui, deux jours auparavant, même au sein du malheur, savaient parler en maîtres : telles sont les vicissitudes de la guerre. Le sort en est jeté, nous mendierons... Nous convenons de frapper à toutes les portes : mon compagnon à celles de gauche, moi à celles de droite. Hélas ! nous avions parcouru la moitié du village que nous n'avions encore rien recueilli. Notre aspect effrayait, et la porte nous était promptement fermée avec un *niema niette*, ce qui signifiait : *il n'y a rien*. Ces rebuffades ne firent qu'aiguillonner notre ténacité. — Allons toujours, disions-nous, et demandons bien humblement ; tâchons de rencontrer une femme ; plusieurs qui s'étaient endormis ; ils les agi-

montrons-lui nos blessures : si elle est mère, pourra-t-elle ne pas avoir pitié de nous?... — Oh! oui, si elle est mère, prononçait le petit Suisse, dont une larme vint mouiller la paupière... Oh! oui, une mère... j'ai la mienne... Il n'a pas le temps d'achever. — Grand Dieu! nous sommes perdus, encore un Cosaque!...

Celui-là venait de tourner la dernière maison du village. Il nous a vus. Si je pouvais me cacher! mais son cheval fend l'air; déjà arrêté en face de moi, il me fait un signe des plus impératifs. J'hésite : il élève la voix et l'accompagne d'un geste menaçant : je suis contraint de me rendre, et je m'approche de lui comme un pauvre chien battu ou qui craint de l'être. A son gré je ne vais pas assez vite : levant le bras avec un *hourra* de tonnerre, il me sangle autour des reins un coup de fouet qui heureusement ne touche pas mes blessures; je deviens pourpre de douleur et de rage.

Il m'apostrophait de cent manières, faisant grincer ses dents à se démonter les mâchoires, et répétant toujours *Moskowa! Skine! Skine!* En vain m'escrimai-je à répondre du ton le plus piteux : « *Cosako pobrali* » (les Cosaques m'ont tout pris). Ce cri de détresse ne l'apaise pas : il me somme de venir plus près, je crois alors

qu'il va m'enlever, non-seulement mon gilet de laine, mais mon pantalon ; j'en frémis, et j'essaie encore de lui faire comprendre que j'ai déjà été pillé, mais il faut obéir. Tenant sa bride dans la main gauche, le corps penché sur son cheval, et la hampe de sa lance posée à terre, il se met à me fourrager à l'entour du cou, dans la poitrine, sous les aisselles. L'inutilité de ses recherches le jette dans un accès de fureur épouvantable. Le bas de mon pantalon qu'il ne pouvait atteindre lui paraissait suspect. Pour prévenir de nouvelles violences de sa part, je lui fais signe que je vais l'ôter, et aussitôt je me mets à l'œuvre avec une docilité qui l'enchante. Toutefois, feignant d'éprouver quelques difficultés, je me déshabille le plus lentement possible. Pendant que je suis courbé, le Cosaque impatienté se baisse pour voir ce qui peut me gêner. Sa figure était à la hauteur de la mienne. En le voyant dans cette position, une idée soudaine me fait tressaillir. Par un imperceptible mouvement, je cherche à découvrir où peut être mon compagnon, et à l'angle d'une maison j'aperçois une tête. C'était la sienne..... Il était en védette. — Bon ! il me voit, ne balançons plus. Rassemblant mes forces, je me retourne, j'enlace vivement mes bras

autour du cou du Cosaque, je tire à moi, je l'entraîne, il tombe, et l'un de ses pieds reste engagé dans l'étrier. — A moi! à moi! je crie, je trépigne, je veux tout faire en même temps ; je saute sur sa lance, mais il la retient par un bout, et nous nous la disputons un moment... Cependant mon compagnon accourt ; mais tout en se hâtant péniblement, il cherche une pierre, un bâton ; il ne trouve rien dont il puisse se faire une arme. En attendant je fais les plus grands efforts pour contenir le Cosaque, mais les mouvemens de son cheval et les siens dégagent son pied. Je suis terrassé à mon tour. A bout de mes forces, je lutte encore, mais sans entrevoir aucun moyen de salut. — Prends, prends sa lance, criai-je au petit Suisse! Et il alla la précipiter au bas de la colline.

Depuis qu'il avait ressaisi l'avantage, le Cosaque ne m'épargnait pas : des horions vigoureux m'arrivaient si drus, si serrés, qu'exaspéré et n'ayant plus d'autre défense, je le mordis à plusieurs reprises. Enfin m'attachant à sa barbe qu'il avait longue comme celle de nos sapeurs, je la tins et la secouai rudement : mais il se releva, et comme sa main n'avait pas quitté son fouet, il put m'en frapper tant qu'il lui plut. Ce furent ses adieux.... Sans doute ils ne se

seraient pas bornés là, s'il n'eût été obligé de courir après son cheval, qui s'était échappé pendant le combat. Le petit Suisse me dit qu'il était déjà bien loin. Quoi qu'il en soit, nous jugeâmes qu'il était prudent de déguerpir, car le Cosaque ayant retrouvé sa monture, pouvait bien s'aviser de revenir sur ses pas. Nous nous éloignâmes en suivant une direction opposée à celle qu'il avait prise.

J'avais le cœur gros de douleur et de rage ; tous mes muscles frémissaient. Devais-je continuer ma route dans cet état ? C'eût été vouloir mourir dans la neige ! Le petit Suisse, qui venait de faire une reconnaissance, me montra à peu de distance des maisons une meule de foin ; nous nous traînâmes jusque-là, et j'y pratiquai avec effort une ouverture : nous y fourrâmes la tête, ensuite les épaules ; puis à force de nous trémousser, nous parvînmes à y entrer entièrement, au risque d'y perdre la respiration. Quelle douce chaleur nous ressentîmes ! c'était un lit d'édredon, et nos pauvres membres s'y dégourdirent à moitié.

Il y avait bien une heure que nous étions dans notre cachette, quand l'horrible faim m'en fit sortir pour aller à la découverte. Sans m'écarter de la meule, j'en fais le tour, afin de

m'assurer si le voisinage n'offre pas quelque ressource. O Dieu ! j'ignore encore ce que c'est, mais à vingt pas, sur plusieurs rangées de perches abritées, auxquelles des pieux servent de support, je vois quelque chose qui me semble être le produit d'une récolte qu'on laisse sécher au grand air. Je reviens auprès du fourrier : — Bonne nouvelle ! lui dis-je, suivez-moi. Aussitôt il quitte son trou, et l'œil ainsi que l'oreille au guet, nous nous glissons auprès du séchoir. Je ne m'étais pas trompé : c'était une récolte, c'étaient des fèves !... Nous nous jetons dessus, et tout mangeant, nous faisons notre provision dans le devant de notre chemise. Il y avait nécessité de se presser ; quelqu'un pouvait venir et nous surprendre : pour aller plus vîte en besogne, je m'élance après un bouquet de cosses, je le tiens, je tire ; mais j'entraîne avec moi la perche, qui de chute en chute arrive à terre avec fracas. Effrayés par cet accident, qui a pu donner l'éveil à quelque ennemi de la maraude, nous voulons promptement regagner notre refuge, quand soudain des voix courroucées se font entendre, et derrière nous accourent deux vigoureux paysans armés d'énormes bâtons. A peine les avons-nous aperçus, que nous sommes roués de coups. Une de ces atteintes m'abat

dans la neige. La douleur m'arrache un cri : je crois avoir l'épaule gauche cassée, et tandis que j'essaie de me retourner pour me mettre dans une attitude suppliante et implorer miséricorde, mon malheureux camarade tombe à la renverse sur moi.

Au bruit de cette scène, des enfans étaient accourus ; ils s'approchèrent, et les petits monstres, bien certains que nous étions dans l'impuissance de nous défendre, se font un horrible jeu de nous déchirer avec leurs ongles ; ils nous fouillèrent aussi jusque dans les moindres replis de nos chemises, et n'y laissèrent pas une fève. Pendant que nous étions sous la griffe de ces vautours, des femmes, qui d'abord les avaient regardés faire avec assez d'indifférence, commencèrent à parler et à gesticuler très-vivement. Je ne sais ce que put dire l'une d'elles, mais à notre grand étonnement, nous vîmes les enfans se retirer, et les deux assommeurs abaisser leurs massues. Profitant de cette trève, j'enfile à la hâte quelques mots de polonais ; je montre le sang qui coule de mes blessures et surtout de celles du petit Suisse, qui était dans un état à exciter la compassion des cœurs les plus durs : on ne voulut rien voir. Les femmes nous rendirent quelques fèves et

les hommes nous ordonnèrent de nous éloigner promptement. Hélas! nous étions toujours étendus sur la place où ils nous avaient jetés bas, et personne ne nous aidait à nous relever. Nous en vînmes pourtant à bout, mais ce ne fut pas sans y avoir employé toutes nos forces et tout notre courage.

Maintenant où aller? que devenir, moulus, brisés comme nous l'étions? Après deux assauts terribles, nous faudra-t-il encore passer la nuit dans la forêt? Nous en prenons le chemin en faisant les plus douloureuses réflexions.

L'espace à parcourir était d'environ deux portées de fusil; jamais nous ne pûmes nous décider à gagner les premiers sapins. — Quand le diable y serait, dit le petit Suisse, je retournerai dans ma meule, je veux encore m'y coucher : ils feront de moi tout ce qu'ils voudront. Vous le voyez, je suis à moitié mort; un peu de chaleur me ferait tant de bien!... Obligé de soutenir avec sa main gauche son épaule fracassée, le pauvre jeune homme traînait un fardeau bien lourd : il était plié en deux. — Votre intention est de retourner, lui dis-je; eh bien! soit; mais attendons qu'il fasse nuit, afin de n'être pas aperçus. Le froid était des plus vifs : en me reportant à la date

précise de cette époque, je vois qu'il était au moins de vingt-six degrés ! Vingt-six degrés de froid pour des Français presque nus, pour des hommes tout couverts de blessures, de contusions, pour des êtres faibles, qui n'ont dans l'estomac que quelques fèves crues, quel supplice ! Une heure d'angoisses, durant laquelle j'eus le temps de me désoler avec les idées les plus noires, s'écoula avant que l'obscurité vînt nous délivrer. Ah ! mon Dieu ! me disais-je, par quelle fatalité me suis-je éloigné de ma compagnie ! Se peut-il une situation plus affreuse ? Pourquoi chercherais-je à prolonger ma vie ? Est-ce que je dois revoir la France ? La France... elle est à cinq cents lieues de moi ! Non, je ne la reverrai plus ! c'en est fait ! tout est fini !... Sous le coup du néant qui me menaçait, je pensai à ma mère... d'abondantes larmes se glacèrent sur mes joues.

En me voyant pleurer, le petit Suisse, cet enfant si patient, si résigné, à qui ses douleurs n'avaient jusqu'alors arraché que quelques gémissemens, se prit à pleurer aussi. Par un effet contraire, cette émission fit cesser la mienne. Ce n'était pas par des sanglots que nous pouvions nous tirer de l'horrible position dans laquelle nous étions. — Allons, lui dis-je, — et

sans proférer une seule parole nous gagnons la meule de foin, où nous fûmes heureux de retrouver notre gîte, et de nous y blottir de nouveau.

Je m'endormis, et ce sommeil de plomb m'aurait probablement mené jusqu'au jour, si les souffrances du petit Suisse ne l'avaient vingt fois interrompu. Dans un moment de veille, je songeai aux fèves que nous avions payées si cher, et, à force d'y songer, l'idée me vint d'y revenir : elles devaient être à la même place. Enhardi par la faim et surtout par l'obscurité, je rôde, j'arrive, je touche.... point de fèves, du moins sur les perches d'en bas. Or, risquer d'atteindre à celles du haut, c'était vouloir renouveler la scène du matin, et je n'avais garde.

Le jour parut, et nous abandonnant encore une fois au hasard, nous nous mîmes en route dans la direction de la forêt. Quelques hommes armés se montrèrent dans le lointain; nous nous cachâmes pour les voir passer, et bientôt à leur uniforme bleu, à la flamme rouge de leurs bonnets d'astracan, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître des Cosaques réguliers : ils étaient huit, tous tenant leurs chevaux en lesse, et marchant à pied derrière des chariots chargés de farine qu'ils escortaient.

Le convoi ayant défilé, nous le suivîmes de loin. — Marin, me dit le petit Suisse, après que nous eûmes parcouru une assez grande distance sans le perdre de vue, il me vient une idée : si nous osions les aborder? ceux-là ne sont pas des Cosaques comme les autres : avez-vous fait attention qu'il y en a deux de décorés? Sans doute ils nous feront l'aumône d'un morceau de pain; d'ailleurs, au point où nous en sommes, qu'avons-nous à craindre? C'est la vie ou la mort qu'il faut leur demander. J'approuvai sa résolution, et nous doublâmes le pas; mais tantôt nous comptions sur leur humanité, tantôt nous en désespérions. Ces fluctuations de notre esprit accéléraient ou ralentissaient notre marche; et la nuit approchait que nous n'étions pas parvenus à les joindre. Ils s'arrêtèrent alors à l'entrée du village, nous les vîmes allumer leur feu et camper. Une fois qu'ils furent bien installés, nous risquâmes quelques pas vers eux, et nous tâchâmes d'expliquer nos besoins. Les premiers auxquels nous nous adressâmes ne comprirent rien à notre pantomime, ou plutôt, s'agitant allant, venant, tripotant pour faire leur cuisine, ils étaient trop occupés pour nous répondre. Cependant, comme ils ne nous repoussaient pas, nous nous mîmes à notre aise, et sans plus de

façon nous allâmes nous accroupir devant le feu.

Ce qui va suivre est un épisode unique, et qui peut-être n'a pas eu son pareil dans cette retraite.

Pendant que nous nous chauffions auprès de plusieurs grosses bûches de sapin, vint un Cosaque, grand, sec et maigre; il avait une physionomie si farouche, qu'à son aspect nous ne pûmes nous empêcher de reculer. Il s'approcha de nous militairement, et débita avec une extrême volubilité quelques phrases dont il nous fut impossible de saisir le sens. C'étaient sans doute des questions qu'il nous adressait. Impatienté de ne pouvoir se faire comprendre, il eut un mouvement de dépit qui nous inquiéta. Mais au même instant il donna à ses traits un caractère de bienveillance, et s'apercevant que les vêtemens de mon camarade étaient teints de sang, il témoigna le désir de voir sa blessure, et nous fit signe de le suivre. Il nous conduisit à la cabane la plus proche, dont il se fit ouvrir la porte. Une femme se présenta; il lui ordonna d'arranger sur le champ un lit de paille, et de faire chauffer de l'eau; puis il sortit, en nous indiquant qu'il allait revenir. La gospodina murmurait entre ses dents: elle disposa néanmoins quelques brins de paille; mais elle oubliait l'eau qu'elle devait

faire chauffer, et nous n'osions pas trop lui rappeler cette recommandation expresse du Cosaque. Lorsqu'il rentra, il nous demanda par un geste rapide si nous avions mangé. Notre réponse fut un mouvement négatif de la tête. Sans doute il avait aussi exigé de la gospodina qu'elle nous donnât à souper, car il l'appela, et la tança vertement sur sa négligence ou sur son refus. Alors elle lui montra un petit baquet dans lequel étaient des fèves, et sembla lui dire que que c'était là tout ce qu'elle possédait. Nous n'en crûmes rien. Le Cosaque fit du bruit, et menaça, mais sans résultat; tout ce qu'il put obtenir fut qu'elle fît chauffer de l'eau. Il s'absenta encore; quelques minutes après il nous apporta un morceau de hure dans lequel nous mordîmes en affamés, bien qu'il fût à peine cuit. Pendant que nous mangions, ce bon Cosaque nous regardait d'un air de satisfaction, et en même temps avec la main il nous retenait, afin de nous obliger à modérer notre appétit.

Notre repas terminé, il parla de nouveau à la gospodina, et, par l'échange de leurs gestes, nous jugeâmes qu'il s'agissait de nous panser : il lui demandait des morceaux de vieux linge; mais elle de se débattre, et de répondre *niema niette;* ce qui, on ne le sait que trop, signifiait

je n'ai rien. Alors ce digne soldat l'ayant saisie par le bras, la força de fouiller dans tous les recoins de sa cabane; mais la perquisition fut vaine. Irrité de tant d'opiniâtreté, il tire son sabre : la paysanne pousse un cri d'épouvante, et nous, persuadés qu'il va frapper, nous tombons à ses pieds, en le conjurant d'apaiser ce trop généreux courroux. *Vous ne me connaissez pas*, telle fut l'expression d'un sourire que nous interprétâmes aisément : ce brave homme n'avait voulu que l'effrayer.

La gospodina tremblait de tous ses membres; cependant, comme elle n'en était pas plus empressée, il ôta son uniforme, se dépouilla de sa chemise, la coupa avec son sabre pour en faire des bandes, et se mit à panser nos blessures. Durant cette opération, il parlait beaucoup, entremêlant son discours animé de mots polonais et allemands; mais si ce jargon était inintelligible pour nous, ses actions révélaient assez la noblesse de ses sentimens. Il s'étudiait surtout à nous faire comprendre qu'il nous faisait la guerre depuis plus de vingt ans (il pouvait en avoir quarante), qu'il avait assisté à plusieurs grandes batailles, et qu'il savait comment on doit en user après la victoire envers le courage malheureux. Il porta la main sur ses dé-

çorations comme pour nous indiquer que ces témoignages non équivoques de sa bravoure lui imposaient de nobles devoirs. Nous ne pouvions qu'applaudir à tant de générosité ; il dut lire dans nos traits l'expression de notre vive reconnaissance. J'aurais voulu lui dire : — Camarade, crois que ton bienfait ne s'effacera jamais de notre mémoire ; tu n'as ici que nous deux pour témoins de ton humanité touchante ; car cette femme est incapable de l'apprécier ; mais dis-nous ton nom, que nous puissions l'apprendre à nos frères d'armes.

Il était à genoux, mais bientôt cette position le fatiguant, il s'assit par terre, et plaça entre ses jambes le petit Suisse, qui lui présentait le dos ; il lava, nettoya l'épaule avec un soin et une attention extrêmes ; et, ayant l'air de prendre mon avis, il semblait parler d'extraire, à l'aide d'un mauvais couteau, la balle qui était engagée dans les chairs. Il essaya d'écarter doucement les bords de la plaie ; mais le petit Suisse ayant poussé un cri involontaire, il s'arrêta tout court, et appuyant sa tête sur celle du blessé, il lui demanda pardon de l'avoir fait souffrir. Ce fut alors que, saisi d'admiration pour une aussi tendre sollicitude, je pris une de ses mains que je serrai fortement dans les

miennes. Recueillant dans mes souvenirs tout ce que je pouvais savoir de polonais, de russe et d'allemand, je voulus parler; mais mon émotion était trop vive : mes yeux s'étaient remplis de larmes. — *Daubré, daubré, camarate!..* — Bien, bien, camarade, me dit-il, en se dépêchant d'achever le pansement, pour lequel il paraissait craindre de n'avoir pas le temps nécessaire. Quand ce fut mon tour, il examina mes blessures. Le bon Cosaque, appuyant le pouce sur l'extrémité de son petit doigt, m'indiqua qu'elles avaient à peine quelques lignes de profondeur, et qu'elles se fermeraient d'elles-mêmes : il fallait donc que les fers de lance dont j'avais été atteint fussent émoussés, ou que les coups, portés de trop loin, eussent été amortis par mes vêtemens.

Il était encore à nous prodiguer ses soins, quand un de ses camarades appela du dehors : *Pauloïwiski!* voilà comment j'appris son nom. Il se retira en emportant nos bénédictions.

Nous pensions ne plus le revoir; mais le lendemain de très-bonne heure il revint, et voulut visiter l'appareil qu'il avait mis sur nos blessures. Il nous apportait deux morceaux de soukari (biscuit des Russes) de quelques onces, nous exprimant le regret de ne pouvoir faire davan-

tage ; et il partit, nous souhaitant, avec un air d'incrédulité, des imitateurs de sa conduite généreuse.

O brave Cosaque ! l'empire de Russie n'a pas ton pareil !

CHAPITRE III.

La Chambre des Morts.

Les Cosaques nous servent de guides. — L'éternel spectacle. — Tableau de misères. — Ce qu'est devenue la grande armée. — Les prisonniers déchirent leurs habits. — La nuit redoutable. — Les velléités du petit Suisse. — Sa docilité. — Le souvenir de mes lectures. — Je lui dois la vie. — Les à-comptes de la mort. — Nous courons. — Le mougick et la tête de veau. — Mon compagnon n'est pas physionomiste. — Ses idées de suicide. — La petite ville. — Nous enlevons le feu d'un mourant.—Manque de foi.—L'homme mort et vivant.—La panse d'un cheval. — Aurai-je le poing coupé? Nous pivotons. — Encore une nuit terrible. — Les femmes sous les morts. — Les bras dans le pantalon. — La chaise de poste et le général russe. — Plaintes des prisonniers. — Je parle en leur nom au général. — 250,000 *prisonniers !* — Cruelles réflexions. — Nous voulons encore rejoindre. — Ce que je trouve sur un mort. — J'ai une chabraque. — Le désert qui marche. — Les bras qui s'agitent en l'air. — Un enfer. — Le moxa rongeur. — Les pieds et les chaussures brûlés. — L'incendie. — Comment nous éveillons les dormeurs.

A peine notre protecteur était parti que la scène de la veille nous faisant craindre la vengeance de la gospodina, sans plus tarder nous plaçâmes, comme de coutume, nos bras sur nos poitrines, et les mains engagées sous nos aisselles, nous reprîmes notre route. Cette fois nous marchions encore à la suite de nos Cosaques, qui nous servaient de guides à leur insu,

puisque l'armée russe qu'ils allaient joindre s'avançait sur les traces de la nôtre. Malgré l'obscurité d'une nuit qui n'était pas entièrement dissipée, nous les voyions de loin. Mais bientôt le ciel se couvrit, la neige tomba en abondance, et nous n'entendîmes plus que les pas des chevaux.

Le grand jour amena son éternel spectacle : des sapins, de longues plaines blanches, des feux éteints, et des débris de toutes sortes. Vingt fois dans cette cruelle journée nous rencontrâmes des essaims de prisonniers allant à la débandade, dans des directions diverses. Nous en croisâmes plusieurs qui se laissèrent dépasser sans nous regarder : c'étaient toujours des têtes enfoncées dans leur poitrine, ou tellement empaquetées de chiffons ou de lambeaux d'uniformes, qu'elles n'avaient plus forme humaine ; j'interrogeais, on ne répondait pas, et quand machinalement je me retournais, je voyais des figures maigres et alongées, des visages terreux et noircis par la fumée, avec les yeux hagards et la barbe hérissée de givre et de glaçons. C'étaient aussi des liens de toute espèce, retenant ou remplaçant de mauvaises chaussures; des moitiés, des tiers, des quarts de capotes, des pantalons brûlés à la hauteur des genoux ; puis une hideuse

bigarrure de peaux de mouton noires et blanches arrachées aux dos des chevaux; des morceaux de fourrure, derniers échantillons du butin de Moscou; des bribes de mouchoirs de toutes les couleurs, des fractions de jupons de femmes ou de toiles goudronnées provenant des fourgons, et sur lesquelles se dessinaient des couronnes, des aigles, des grenades, des N majuscules. A l'aspect de tant de gens ainsi accoutrés, on eût dit d'une troupe de relaps espagnols recouverts du *san-benito*, et dévolus à l'inquisition : ceux-là ne devaient pas mourir par le feu.... Toutes ces ombres erraient pêle-mêle à travers d'immenses forêts de sapins, dont les branches pliaient sous le poids des neiges amoncelées : c'étaient là les soldats de la Grande Armée !...

Au sein de ce troupeau de malheureux, plusieurs avaient encore l'uniforme et le sac sur le dos; mais personne ne leur enviait cette parure, car ils devaient en être dépossédés à la première rencontre. Ils y comptaient si bien eux-mêmes, qu'ils se hâtaient de déchirer leurs habits et leurs capotes, pour qu'ils ne tentassent pas la rapacité des Cosaques.

Nous ne redoutions rien autant que la nuit : dès que le jour baissait, nous précipitions notre

marche, souvent au grand regret du petit Suisse; car lorsque nous apercevions çà et là dans la neige quelques feux allumés, il avait toujours le désir de s'arrêter. — Si nous nous reposons ici, lui disais-je, nous sommes morts. — Vous croyez ? — Oui, je vous le garantis. — Eh bien ! me répondait-il, ne nous reposons pas; et il ne manquait jamais alors d'accélérer le mouvement, au moins pour quelques minutes. Venait-il à se ralentir, je le lui faisais observer : — Vous vous relâchez, mon camarade. — Savez-vous, Marin, me répliquait-il, que vous êtes infatigable? avec vous, c'est toujours en avant. Dans mon enfance, j'avais lu je ne sais plus dans quel livre que quand il arrive aux religieux du Saint-Gothard d'être saisis par un froid très-vif, ils se frappent les jambes avec de longs bâtons. Depuis notre désastreuse retraite, ce souvenir était devenu pour moi une règle d'hygiène. Persuadé qu'il était essentiel d'activer la circulation du sang, je ne cessais de me trémousser ou de frictionner mes membres; et je ne doute pas que je n'aie dû à cette précaution d'avoir pu traverser ces bivouacs de glace, où l'on comptait toujours au moins autant de morts que de vivans; où, sur dix de ces derniers, la moitié au moins avaient le nez et les oreilles

gelées. Et combien peu il en est revenu de ceux-là ! car une fois que la mort avait mordu par un bout, il était rare que le reste ne lui appartînt pas.

Nous courions donc jusqu'à ce que nous eussions rencontré quelques maisons. Ce jour-là, vers les trois heures du soir, nous approchions d'un village, si l'on peut donner ce nom à quatre huttes rassemblées sans motif dans un même endroit, lorsque non loin de là, dans une espèce d'enclos, nous aperçûmes un paysan qui était occupé à nettoyer une tête de veau. — Marin, me dit le petit Suisse, ce mougick m'a tout l'air d'une bonne pâte d'homme. Nous ne lui avons pas pris ses fèves; si nous nous adressions à lui, peut-être aurait-il à nous donner quelque chose de mieux que des coups de baton. — Essayons, répondis-je; et nous abordâmes le mougick aussi humblement qu'il se puisse faire.... A notre vue, il resta un moment interdit, mais il se remit promptement, et comme nous lui exprimions le besoin que nous avions d'un abri, il se dirigea rapidement vers sa cabane. C'était selon nous une invitation à le suivre; cependant il nous restait de l'incertitude sur ces dispositions, et nous hésitions lorsque tout à coup le mougick, qui était rentré

chez lui, en sort armé d'une hache qu'il brandit en courant sur nous; aussitôt nous prîmes la fuite, et il ne put nous atteindre.

Pendant que nous nous éloignions à toutes jambes, intérieurement nous nous promettions de revenir dans un moment plus propice... — Fourrier, demandai-je au petit Suisse, dès que nous pûmes un peu reprendre haleine, vous me paraissez souffrir plus que de coutume. — Je n'ai jamais autant souffert qu'aujourd'hui. — Allons, mon ami, du courage; la nuit approche, nous retournerons sur nos pas, et si nous ne trouvons pas mieux nous nous enterrerons dans quelque fumier. — Ah! oui, du fumier, c'est bien bon; mais je souffre comme un damné... Voulez-vous que je vous dise, Marin? trop c'est trop; à la première occasion je suis résolu d'en finir : ah! si j'avais un fusil je vous jure que je n'irai pas... loin. Maudit pays! où l'on n'a pas même la ressource de s'achever. Se noyer? impossible, les rivières sont gelées. Se précipiter? il n'y a pas de précipice. Alors il leva la tête, et me désignant des yeux un sapin des plus élevés : — Celui-là, reprit-il, ferait bien mon affaire; mais suis-je en état d'y grimper? et quand je le pourrais, vous verriez que la neige qui l'entoure ferait matelas, et que je ne réussi-

rais qu'à me casser l'autre épaule... J'en ai Dieu merci, bien assez comme çà....

Pour que ces idées de suicide dont je m'efforçais de le détourner lui fussent venues, il fallait que nous fussions bien malheureux, lui qui était d'un caractère si doux et d'une patience si angélique! — Marin, me dit-il du ton le plus affectueux, si quelque chose m'attache encore à la vie, c'est la pensée que je vous laisserais seul dans l'affreuse position où nous sommes. — Je le vois encore, ce cher enfant, toujours prêt, toujours tombant d'accord de ce que je proposais. A peine j'avais dit *partons*, déjà il était en route, se tenant derrière moi, marchant dans la trace de mes pas, et suivant, sans dire mot, tous les zig-zags que je lui faisais faire.

Ainsi que nous en étions convenus, nous nous disposions à regagner les maisons, quand, chemin faisant, nous apercevons à notre gauche des feux peu éloignés les uns des autres : ils devaient être à une demi-lieue. Alors, changeant de résolution, nous nous dirigeons de ce côté, et bientôt nous sommes sur la grande route. Nous la suivons, et elle nous conduit à une petite ville que nous nous décidons à traverser. Parvenus à l'autre extrémité, nous retrouvons ces feux que nous avions perdus de

vue quelques instans : c'étaient des bivouacs russes. De loin nous en avions compté cinq. A la flamme du premier, qui était le plus rapproché des maisons, se dégelaient tant bien que mal une vingtaine d'hommes. Aux haillons qui les couvraient, nous reconnûmes des Français. Certains d'être repoussés si nous arrivions sans bois, nous rôdâmes aux alentours, et emportâmes les débris du feu le plus voisin, qui réchauffait inutilement cinq cadavres. Un seul être semblait remuer encore : nous l'invitâmes à nous suivre.... Il préféra expirer là comme les autres.

Nos tisons à la main, nous nous présentons, aussi fiers que le permettait la circonstance. Les rangs s'ouvrent, mais pour notre bois seulement ; et chacun de reprendre sa place. Nous nous récrions avec force ; c'était un manque de foi et d'humanité. — Au moins, rendez les tisons, disait le petit Suisse. Ces réclamations, quelque justes qu'elles fussent, n'émurent personne; on se chauffait, et l'on ne nous écoutait pas. Cependant nos récriminations continuaient : à la fin elles devinrent si véhémentes, que deux des soldats nous dirent de nous asseoir sur un camarade qui, assuraient-ils, était mort depuis une demi-heure ; et comme nous allions avec

confiance vers le corps qui nous était désigné : « Asseyez-vous dessus si vous voulez, observa son voisin ; mais je vous avertis qu'il respire encore. — Bah ! bah ! il ne vaut pas mieux. — Je vous réponds qu'il vit, reprit le voisin. — Eh bien ! en ce cas, dit l'un des soldats qui avaient parlé, qu'ils restent debout si çà les arrange ; pour moi je ne bouge pas. — Ni moi. — Ni moi. » Il y avait accord unanime pour ne pas bouger. Dans l'incertitude où nous étions de l'état de cet homme à la fois mort et vivant, ainsi qu'ils le prétendaient, nous nous assîmes, avec les plus grandes précautions. Le corps fit un léger mouvement, mais je le jure, ce fut le seul.... Pendant que nous nous étions levés pour le tirer un peu de côté, il exhala son dernier souffle et nous reprîmes notre première position.

C'était beaucoup que de pouvoir dégourdir un peu nos membres ; mais entre deux besoins des plus pressans, point de répit pour nous. Avions-nous fui le froid pour quelques instans, la faim, l'abominable faim nous contraignait à nous livrer de nouveau à cet implacable ennemi. Depuis quelques minutes j'avais remarqué à cinquante pas un objet dont je ne pouvais me rendre compte ; je m'y traînai : c'était une

panse de cheval entr'ouverte, et déjà débarrassée du cœur, des poumons et des autres principaux viscères. J'appelai à moi le petit Suisse, et avec beaucoup de peine nous l'amenâmes près du feu pour en attendrir l'extérieur, car elle était entièrement gelée. Au fur et à mesure nous en détachâmes les intestins, et nous pûmes en remplir la moitié de mon schako.

Au moment où se terminait cette opération, un cavalier russe accourait au galop. Il arriva avec grand fracas, descendit de cheval et prit triple place au feu en nous renversant à coups de pied les uns sur les autres. Il peigna d'abord sa barbe avec ses doigts, se secoua, puis ayant mis sa tête entre ses genoux, il nous regarda alternativement avec une stupidité sauvage. Il était presque en face de moi, et sans doute la clarté du feu lui fit apercevoir à mon doigt un méchant anneau d'or, tellement enfoncé dans les chairs, que jusqu'alors il avait échappé à tous nos détrousseurs. Il m'ordonne de le lui donner; aussitôt je songe à le satisfaire; mais je tremble que mes efforts ne soient inutiles; déjà, en d'autres circonstances, j'avais vainement tenté de l'arracher pour l'échanger contre un morceau de pain, ou une bouchée de bis-

cuit. Qu'on juge de ma frayeur ! j'ai beau tourmenter, mordre, mouiller le maudit anneau, il ne vient pas. Impatienté, le Cosaque s'élance de sa place, me saute sur le bras, et s'y prend brutalement de toutes les manières sans pouvoir réussir. L'articulation est horriblement enflée, il le voit : l'anneau ne passera pas. Maintenant qu'il en est convaincu, il ne peut plus accuser ma mauvaise volonté... Savez-vous ce qu'il va faire ? Le monstre ! mettant toute sa vigueur à m'étreindre le poignet, il tire son sabre et s'apprête à me couper un doigt, deux doigts, la main entière ; mais je lui échappe, je rassemble toutes mes forces, je tiraille mon doigt en véritable forcené, je le dépouille, j'arrache l'anneau, je le lui donne, et je continue à me chauffer.

La soirée s'avançait et le silence commençait à régner autour du bivouac. A mon grand étonnement j'avais remarqué que plusieurs prisonniers entraient dans une bicoque située en face de notre feu ; la plupart en sortaient presque immédiatement, mais quelques-uns restaient. Je voulus voir ce qui s'y passait, et je l'aurais fait plus tôt si je n'avais cru cet endroit occupé par des Russes. Selon moi, on devait être là plus à l'abri du froid qu'à notre bivouac, où l'on

était gelé et brûlé, et devant lequel il fallait incessamment pivoter sur soi-même pour éviter l'excès des deux contraires.

Le petit Suisse me suivit. Arrivés à la maison, nous entrons sans obstacle, puisqu'il n'y avait pas de porte ; mais il m'était impossible de rien voir à l'intérieur, tant l'obscurité y était profonde. Après avoir appelé deux ou trois fois sans obtenir de réponse, j'avance avec quelque précaution, les bras tendus en avant pour défier l'abordage ; mais mes pieds se heurtent contre un objet qui me fait perdre l'équilibre et j'entraîne avec moi le petit Suisse qui me tenait par le milieu du corps, et qui jette des cris affreux. Nous sommes sur des cadavres.... Et d'abord nous n'osons remuer : mais bientôt des gémissemens arrivent de tous côtés. Je fais quelques pas, et je touche des jambes, des bras, des visages. Enfin je parviens à rencontrer le mur ; glacé de terreur, je m'y arrête adossé... A peine je suis là, quelque chose de moite et d'horriblement froid vient se coller contre ma figure.

— Va-t'en ! va-t'en ! criai-je en repoussant l'objet qui m'a causé cette pénible sensation. J'entends comme une marche chancelante ; on soupire ; un corps tombe...

— Grand dieu ! Marin, où êtes-vous ? me

crie le petit Suisse. Je veux le guider de la voix; mais il lui est impossible de venir. — Je suis là, j'y reste, me répond-il. Nous gardons chacun notre position, et je n'entends plus que des plaintes : elles n'eurent pas de cesse pendant cette nuit terrible.

Il y avait bien quinze heures que nous étions dans cette demeure funèbre, quand le jour vint l'éclairer. Tout autour de moi ce n'étaient que cadavres ou moribonds : il y en avait plus de quarante. Deux femmes, probablement deux vivandières, dont l'une presque nue, s'étaient glissées contre cet amas, au milieu duquel elles avaient voulu pénétrer afin de se réchauffer. La première que je vis était tout près de moi; je jugeai que c'était elle qui, pendant la nuit, était venue humer mon haleine, et que j'avais brusquement repoussée. Je vis encore une autre femme ; elle était couchée sous un mourant, les bras dans la ceinture de son pantalon : elle les y avait plongés jusqu'au coude pour y chercher un reste de chaleur...

Je m'élançai bien vite au seuil de cette chambre des morts, et prenant la main de mon pauvre camarade, qui n'avait pas quitté la place où il était tombé : — Sortons, sortons, lui dis-je ; allons mourir plus loin.

Une fois hors de ce gouffre, je m'arrêtai ; car avant de partir il fallait choisir une direction. Le temps était horriblement noir ; une vapeur glaciale descendait jusqu'à terre, et nous pénétrait jusqu'aux os. Mon œil, fatigué par l'éclatante blancheur de la neige, cherchait en vain quelque autre objet qui pût le reposer. Je tournai mes regards vers l'endroit où la veille j'avais traversé une ville. Je concevais l'espoir de m'y rendre ; mais ce que j'avais pris pour des rues habitées, n'était qu'un amas confus de décombres. La ville, dont j'ignore le nom, avait été la proie des flammes... Mort, ruines, néant, mon imagination ne réfléchissait que cela. Jamais mon ame ne fut plus sombre ; mille terreurs venaient l'assiéger. A côté de moi était mon pauvre camarade, tout recoquillé dans sa peau, et qui frissonnait d'une manière convulsive. Il attendait le signal du départ ; mais pour qu'il marchât, il fallait que j'eusse fait le premier pas.

L'ennemi venait d'abandonner son bivouac, et déjà une foule de prisonniers s'en emparaient. Au loin, nous entendons un bruit de voiture et celui du craquement de la neige ; bientôt après, devant l'affreuse maison où nous avons passé la nuit, vient s'arrêter une chaise de poste,

de laquelle nous voyons descendre, enveloppé de son ample manteau, un général russe, qu'accompagne un jeune officier. Aussitôt les prisonniers les entourent : de toutes parts ce sont des plaintes qu'ils exhalent avec la dernière amertume. — Vous n'avez donc que de la neige à nous faire manger? disent quelques-uns de ces infortunés. — C'est atroce, c'est abominable! s'écriaient plusieurs autres; vous violez indignement toutes les lois de la guerre. — Venez-vous pour passer la revue des morts? demandaient tristement les moins exaspérés. Votre conduite est infâme, ajoutaient-ils; mais patience, patience, le jour des représailles arrivera. Pendant ces murmures et ces apostrophes, dont plusieurs étaient proférés sourdement, j'allai droit à l'officier supérieur, et, portant la main à mon schako : — Général, lui dis-je, va-t-on enfin s'occuper de nous, et nous donner du pain? cette insouciance pour le sort de tant de malheureux est l'effet d'une politique barbare. — Que dites-vous? me répond-il vivement, notre armée n'a pas plus de vivres que la vôtre : et pensez-vous qu'on puisse s'occuper dans ce moment de 200,000 prisonniers? C'est un malheur, un très-grand malheur; mais il faut que vous subissiez la conséquence de

l'imprudence de votre chef. — 200,000! oh! général, votre calcul est exagéré. (Je ne pouvais ajouter foi à ses paroles.) — Oui, reprit-il, et c'est plus de 250,000 que je devrais dire. — S'ils sont dans le même état que ceux qui remplissent cette maison, répliquai-je, la victoire qui les a mis en votre pouvoir ne vous a pas coûté cher, et vous serez bientôt dégagés de tout soin envers eux. — J'en conviens, le climat et la saison ont fait autant que nous; mais les résultats n'en tournent pas moins à notre avantage. — Sans doute, repris-je; mais on verra plus tard.... En ce moment, le jeune officier vint interrompre ce colloque. Alors, le général se retournant vers moi: — A quel corps appartenez-vous?—Aux Marins de la garde. — Et qu'avez-vous fait de votre uniforme? Cette question absurde, si elle n'était pas ironique, me révolta : — Mon uniforme! Quoi! vous paraissez ignorer l'esprit de vengeance et de rapine qui anime vos soldats, et surtout vos Cosaques, qui ne sont que de lâches pillards! — C'est vrai, c'est vrai; mais que voulez-vous?.. Il faut tâcher de vous rendre à Minski ou à Wilna, où doit être notre armée : des ordres concernant les prisonniers ne tarderont pas, sans doute, à y arriver, et vous serez moins malheu-

reux. Il monta dans sa voiture, et disparut.

Depuis Moscou jusqu'au passage de la Bérésina, j'avais été témoin des pertes immenses de notre armée; mais je ne pouvais me persuader qu'elles fussent aussi considérables que venait de le dire cet officier-général. Toutefois cette incertitude était poignante; je cherchais à m'en distraire, et bientôt l'espoir de rejoindre nos débris, sinon à Wilna, du moins sur le Niémen, vint ranimer mon courage.... D'après nos suppositions, les bords du fleuve étaient notre pis-aller : c'était de là, se figurait-on, que le printemps ramènerait la victoire. A ce rêve brillant succédaient des réflexions qui me tuaient. Pourquoi, me disais-je, les Russes nous laissent-ils ainsi errer à l'aventure? On ne songe pas même à nous recueillir : nous pouvons nous diriger où nous voulons... Ils sont donc bien sûrs que nous ne leur échapperons pas? Sans doute ils comptent sur leur climat pour se débarrasser entièrement de nous... Mais je chassai ces pressentimens. — Suivons toujours les Russes, disais-je au petit Suisse; car si leur armée est arrêtée ou repoussée par la nôtre, nous en aurons connaissance par leurs mouvemens; et peut-être, à travers les forêts, trouverons-nous le moyen de rejoindre nos frères d'armes.

Avant de nous mettre en route, nous fîmes l'inspection des bivouacs, fouillant, furetant partout. Les places étaient nettes ; mais, en retournant un corps couché à plat-ventre, nous trouvâmes sous lui trois petites pommes de terre gelées ; elles s'étaient échappées de sa chemise, où il y en avait encore deux que nous prîmes : c'était sa provision. J'en fus le gardien, et nous en mangeâmes chacun une avec un peu de viande qui était en réserve dans mon schako.

En remuant la neige avec nos pieds, quelque chose de lourd m'arrêta ; je tirai à moi..... O bonheur ! c'était une chabraque en peau de mouton : je passai mes bras dans les deux trous destinés à recevoir les arçons de la selle ; et au bout de quelques minutes j'eus presque chaud. Je sentais mes blessures à l'abri du givre : j'en pleurais de joie.

Nous n'avions pas fait un quart de lieue, que déjà nous avions été rencontrés et fouillés par une douzaine de Russes qui s'étaient succédé de distance en distance, et qui, ayant perdu leur temps à nous demander de l'argent, s'en étaient vengés selon leur coutume, en nous donnant des coups de poing, des coups de pied, des coups de fouet. C'est au milieu de ces assauts

que nous marchions, nous soulageant par toutes les imprécations que peuvent suggérer la colère et le désespoir.

C'était quelque chose d'effrayant que cette immense solitude de neige qui se déroulait devant nous, surtout si nous venions à la comparer au peu d'espace que nous avions parcouru dans une heure, dans deux, dans quatre, et même dans un jour... Mais au-delà de cet horizon qui circonscrivait un vide mortel, il y avait sans doute une ville, des villages, des hameaux, qui n'avaient pas encore été dévastés ; c'était là-bas le soulagement de nos maux, le terme de nos misères, la vie enfin. Nous allions, mais où?.... Ce fatal désert marchait.... Alors nous revenions sur nos pas, harassés, désespérés, hurlant de faim et de froid, et, errant comme des insensés sur les cendres encore tièdes des bivouacs éteints et jonchés de morts.

Ces courses employèrent toute notre journée : la nuit approchait. — Marin, me dit le petit Suisse, ne voyez-vous rien? il me semble apercevoir quelque chose sur notre droite. J'examine attentivement, et au loin, dans une confusion d'inexplicables mouvemens, je crois reconnaître des bras qui s'agitent en l'air, en

faisant vaciller je ne sais quoi que je ne puis définir.... Nous avançons de ce côté, et bientôt les objets deviennent plus distincts... C'est une centaine de prisonniers allemands, qui s'étant arrêtés sur l'emplacement d'un hameau incendié, s'acharnent après les solives charbonnées d'une grange.

Nous arrivons, et nous pénétrons avec eux sous cet abri qui était ouvert partout. Au centre, un feu est allumé ; ils y jettent les pièces de bois qu'ils ont arrachées, et tout le monde s'assied sur le vaste cercle de paille qui l'entoure.... La place était plus que suffisante, on nous y souffrit ; chacun se réjouit à la vue des flammes. Mais tout à coup, ce fut comme une scène de l'enfer, une véritable danse de démons, se ruant les uns sur les autres, sautant, se démenant, hurlant et ne sachant plus de quel côté se tourner pour présenter le dos au tourbillon de fumée et d'étincelles, qu'un vent violent soufflait et chassait dans tous les sens.

La bourrasque s'apaisa : on apporta de la nouvelle paille, il y en avait en abondance : nous nous étendîmes tous dessus, les épaules en faisceau et les pieds au feu. Là comme ailleurs, il y avait les dangers de cette position. Le feu dévorait les chaussures et les jambes de

taient sous eux, mais le sommeil était plus fort que les cuissons qu'ils ressentaient : il était invincible... Quelques-uns même ne bougeaient pas plus que s'ils fussent morts ; et ces haillons de drap, de vieux linge, dont leurs pieds gelés étaient enveloppés, devenaient un moxa rongeur qui, pénétrant dans les chairs, faisait éclater les muscles et les tendons. Quel horrible repos nous avions ! Et pourtant il fut encore troublé....

Une clarté soudaine se fait de toutes parts ; la grange est embrasée : — *Alerte, alerte*, fourrier ! Je tire à moi le petit Suisse ; deux ou trois autres sont debout ; comme moi ils jettent des cris : mais impossible de réveiller nos compagnons. Alors, pour dernier avertissement, en nous échappant, nous sautons à dessein sur leurs corps et sur leurs visages.

Quelques-uns se remuèrent, et se traînèrent à quatre pattes : vingt au moins périrent.... C'est seulement aujourd'hui que je les compte : dans ces affreux momens, chacun ne songeait qu'à sa propre conservation, et le malheur des autres était un spectacle plus fatigant que douloureux. Pour le petit nombre de survivans, cette nuit terrible se passa à combattre alternativement l'excès de la chaleur et l'excès du froid par un flux et reflux continuel devant l'incendie.

CHAPITRE IV.

Les Juifs de la Pologne.

Indécision du petit Suisse. — Nous reprenons courage. — Les torsades de paille. — Fin de deux prisonniers échappés à l'incendie. — Les jambes en l'air. — Étrange détermination d'un malheureux. — Les gigottemens. — Le bœuf gelé. — A coups d'ongles, à coups de dents. — La cave aux pommes de terre. — Nous en faisons le siége. — Les tisons et les pierres. — Paroles de paix. — La capitulation. — Ils n'osent manger. — Un Polonais mourant. — Le charbon sous les lèvres. — Un petit feu. — L'enfant juif. — Ses parens nous lapident. — Je suis martyrisé. — Cruauté d'une femme. — L'étreinte! — Je perds connaissance. — Ma chabraque. — Je pense à ma mère. — Où est le petit Suisse?

La veille, en prenant notre part de ce feu, nous nous étions bien promis de n'y demeurer qu'une heure ou deux; mais cette nouvelle température si douce, si pénétrante, avait pour la première fois fait broncher ma résolution. Le petit Suisse, que je consultais sur ce que nous devions faire, répondait toujours : — Mon Dieu, Marin, c'est comme vous voudrez; vous savez bien que si vous partez, je vous suivrai... Est-ce que vous voulez partir? Il voyait que j'hésitais, et il ajoutait, comme se parlant à lui-même :

— Ah! que cette flamme fait de bien à ma blessure!... Au moins, si on meurt ici, on meurt ayant chaud. C'était encore ce qu'il répétait le matin, et quand les flammes moins ardentes eurent permis d'en approcher, il me vint à l'idée qu'il voulait terminer là sa déplorable existence, et c'est ce qui fit que je repris mon courage à deux mains. Craindrais-je de m'exposer au froid, aujourd'hui que je suis garanti par une bonne chabraque? — Allons, allons, fourrier, levons-nous! et je lui donnai l'exemple.

Il ne comptait pas sur cette prompte décision de ma part; pourtant il se leva, mais lentement et avec peine. J'entourai ses pieds et les miens avec des torsades de paille, et, après ces préparatifs de départ, nous tournâmes la grange pour traverser les ruines du village qui était derrière. De tous côtés, dans les maisons, ce n'étaient que des morts ou épars ou amoncelés. Deux prisonniers, échappés comme nous à l'incendie, nous apprirent qu'ils s'étaient mis en route au point du jour, mais que le froid étant trop cruel, ils retournaient au foyer pour y mourir.... Le petit Suisse eût volontiers fait comme eux; mais je marche et il me suit.

Bien que toutes ces scènes de désolation glissassent sur notre ame, tant nos yeux en avaient

l'habitude, à quelques pas de là nous nous arrêtâmes stupéfaits ; nous avions un spectacle étrange : une moitié de corps, les jambes en l'air, se remuait au-dessus d'un amas de fumier. Nous regardons immobiles... bientôt les cuisses entrent, puis les genoux, enfin il n'y a plus en dehors que les pieds. Ne sachant trop ce que cela veut dire, je m'avance, j'en saisis un ; mais il s'agite violemment : c'est la secousse de dépit de quelqu'un qui se sent retenir contre son gré. Je suis forcé d'abandonner le pied, il s'enfonce à son tour, et tout a disparu... Telle avait été pourtant la détermination d'un malheureux pour mourir un peu chaudement. Quel suicide !.. fallait-il souffrir pour se résoudre ainsi à s'enterrer vif ! Pas de récit qui puisse rendre et faire sentir la réalité de ce que nous éprouvions. Une nuit dans les déserts de Russie pendant l'hiver de 1812 !... Ah ! mes membres craquent et se disloquent à cet horrible souvenir.

En arrivant à l'extrémité du village, nous crûmes reconnaître sous la neige le corps d'un animal ; nous le découvrîmes : c'était un bœuf qui avait péri pendant l'incendie. Nous l'examinons avec des yeux avides ; mais quel moyen employer pour en avoir un morceau? car il était gelé. Nous essayâmes d'abord avec une pierre,

puis avec nos ongles, ensuite avec nos dents; inutiles efforts, il fallut y renoncer. Tandis que nous étions encore là, à contempler avec un regret mortel cette dépouille qui pouvait nous rendre la vie, un soldat vient droit à nous. Il portait quelques pommes de terre dans sa chemise, et allait chercher du feu pour les faire cuire. Nous lui demandons où il se les est procurées, et du doigt il nous indique sur la route une habitation isolée. Il y en a encore, nous dit-il; mais dépêchez-vous; ils sont plusieurs dans la cave, qui vont tout rafler. Un quart-d'heure après, nous étions à l'entrée de cette cave. Aussitôt j'y descends par un escalier tortueux et rempli d'une épaisse fumée. Parvenu aux dernières marches, je baisse la tête et j'entrevois un camarade qui, un tison à la main, l'agitait violemment. Il m'a aperçu :

— Que réclames-tu? me dit-il ; on n'entre pas. — Et pour quelle raison? — Remonte, te dis-je. — Et il agite sa torche de plus belle. J'essaie d'abord de le fléchir ; mais n'en pouvant venir à bout, je me tourne vers le petit Suisse : — Tâchez, lui dis-je tout bas, de ramasser quelques pierres, et nous allons les bombarder. Puis réfléchissant qu'il n'a qu'un bras valide, je feins de prendre mon parti, et

ayant l'air de céder, je me retire, en disant au mauvais camarade : — Allez, vous êtes plus cruel que les Russes !

Il n'était pas facile, sous un pied de neige, de nous approvisionner des projectiles dont nous avions besoin. Après avoir long-temps cherché, nous réussissons néanmoins à nous procurer quelques pierres ; alors nous redescendons tout doucement l'escalier ; mais les propriétaires de la cave ont l'oreille au guet : un craquement sous nos pieds leur a donné l'éveil ; l'homme au tison se présente, et ayant monté quelques marches, il me lance sous la barbe sa bûche enflammée : — Cette fois, mon garçon, lui criai-je, en le menaçant de la plus grosse de mes pierres, que je tenais à deux mains, je n'ai pas peur de toi, et si tu ne recules je t'assomme.

Au même instant, arrivent deux nouveaux adversaires, également armés de tisons qu'ils agitent de toutes leurs forces. Ne voulant que les effrayer, au lieu de jeter ma pierre, je la fais rouler, et, de bonds en bonds, elle va tomber au milieu d'eux sans blesser personne.

Je supposais qu'ils me sauraient gré de les avoir ménagés ; loin de là, ils persistent dans leur opposition. — C'est bien, dis-je au petit

Suisse ; et me retournant vivement pour renouveler mes munitions : en garde, mon ami, et cette fois c'est pour tout de bon. Nos trois bras sont levés en face des tisons ; mais avant d'engager le combat, je veux encore porter des paroles de paix.

— Laissez-nous nous asseoir et nous chauffer un peu, c'est tout ce que nous vous demandons. Je me gardai bien de leur parler de pommes de terre. — Et du bois, me répliquent-ils, en avez-vous ? — Non, mais que vous importe ? nous nous tiendrons derrière. — Ah ! bah ! qu'ils descendent, dit une voix qui venait du fond de la cave. Alors on nous permit d'entrer, mais à la condition que nous ne resterions qu'une heure. Nous voilà dans le souterrain, ne voyant rien d'abord, remerciant les camarades, et nous tenant éloignés du feu pour remplir le premier article du traité.

Bientôt, à la faveur de l'obscurité, nous pûmes promener nos mains dans le voisinage, espérant y trouver quelques pommes de terre. — *Hein?* faisais-je au petit Suisse... — *Rien,* répondait-il. Insensiblement nous gagnons un peu de terrein, et palpons à la sourdine. Notre récolte fut hélas ! bien minime ; elle pouvait tenir dans le creux de la main : c'étaient huit à dix pommes

de terre de la grosseur d'une noisette. Je les glissai dans ma chemise et il fallut s'en contenter. — Ah çà ! dit l'un d'eux, il y a une grande heure qu'ils sont ici. — C'est juste, crièrent les autres, il faut qu'ils partent à la minute. — Eh bien ! dis-je, puisque nous allons nous retirer, souffrez au moins que nous approchions un peu de votre feu. — Non, non, partez ! fut le cri général. — En ce cas, vous nous arracherez de ce lieu, ou nous ne sortirons pas.

Je savais bien pourquoi ils avaient tant à cœur notre départ : il leur tardait de toucher à leurs provisions, qu'ils tenaient soigneusement cachées : ils voulaient manger, et notre présence les gênait. Sentant comme eux l'aiguillon de la faim, mais sans avoir les mêmes craintes, je fouillai dans mon schako, et y prenant une portion de ces intestins que nous avions fait dégeler, je la jetai sur le brasier, en les suppliant de nous permettre de faire griller ce peu de nourriture. Eux de se récrier, et de prétendre que nous allions éteindre leur feu : c'en était fait de notre rôti ; mais nous priâmes si lamentablement, que, malgré leur impatience pour nous congédier, ils attendirent que les intestins fussent à moitié cuits.

Obligés de céder à la force, nous décampons,

et nous sommes encore sur cette route parsemée de nos dépouilles, hâtant nos pas vers l'Occident, détournant nos regards de ce tableau douloureux, mais le retrouvant sans cesse et avec des couleurs plus attristantes. Ici, c'étaient des pièces de canon abandonnées, et auprès, les chevaux qui les avaient traînées, les uns morts d'épuisement, les autres traversés de part en part par des boulets; tous éventrés et déchiquetés par nos soldats, qui s'en étaient disputé les lambeaux; là, des caissons et leurs munitions, renversés sur le bord de la route ou dans les fossés; et puis, quelle traînée de cadavres!..... C'est par cette avenue de désolation que nous arrivâmes à une ville : c'était, je crois, Malodeczno. N'en pouvant plus, nous nous arrêtons pour y chercher un abri.

Une partie des maisons est encore habitée; quelques juifs vont, viennent sur une petite place carrée; mais nous n'osons les aborder, et nous nous réfugions dans une masure aux trois quarts découverte. Là, gisait sur le ventre, les deux bras en avant, un prisonnier polonais : sa tête semblait osciller faiblement; nous croyions même l'entendre murmurer quelques plaintes. Il n'était pas mort, l'infortuné!... Nous nous avançons et nous le voyons promener ses lèvres

décolorées sur un petit charbon presque éteint. J'essaie de le relever, et je le soutiens pendant que le petit Suisse tâche de rallumer quelques branches mouillées; mais comme il est trop lent à mon gré, je dépose mon fardeau, et au moyen d'une mauvaise planche, que je parviens à fendre sur l'angle du mur, j'organise un petit feu. Il flambait déjà, quand un enfant vient à passer: c'est un fils de juif. Il pouvait avoir une dizaine d'années: se voûtant le dos, clopinant, singeant nos doléances et nos contorsions, insultant à nos misères par mille grimaces, il s'approche... l'infâme!... il pisse sur notre feu... ensuite il l'écrase et le disperse avec une maligne joie.

Suffoquant d'indignation, j'avais fait un geste, et je m'efforçais de me relever, quand ce misérable enfant jette des cris aigus, et nous menace d'appeler si nous ne sortons sur-le-champ... Ah! que la misère avilit l'âme et conseille de lâchetés! Les deux genoux en terre, je priai, je conjurai cet enfant d'avoir pitié de nous; il n'en devint que plus arrogant encore; il grinçait des dents, il écumait, et il sortit, en faisant signe que nous le reverrions bientôt. Et en effet, il ne tarda pas à revenir, accompagné de deux grands scélérats de juifs et d'une jeune

femme, qui s'élancèrent sur nous comme des bêtes féroces : sans pitié pour nos gémissemens, ils nous traînent sur la place, où ils nous lapident en nous martyrisant la figure à coups de poing et de talon de botte. Nos cris ne faisaient qu'augmenter leur fureur. Le Polonais venait d'expirer dans leurs mains.... Quant au petit Suisse, il parvint à leur échapper, ou plutôt ils l'abandonnèrent : je le vis se sauver derrière une maison.

Pendant que les deux hommes me tenaient renversé, et qu'ils me secouaient avec un acharnement inconcevable, l'idée me vint qu'ils en voulaient à ma chabraque. Le cœur me battit violemment. — Oh ! disais-je en moi-même, il me faudra donc geler cette nuit... Alors, rassemblant toutes mes forces pour tenir mes bras croisés, je me pelotonnai comme un hérisson, et me laissai rouler, bien décidé à me faire tuer sur place. Mon obstination triomphait, et probablement mes deux juifs se seraient lassés, l'un de me tirailler par les cheveux, l'autre de me déchirer le visage, quand la jeune femme, qui connaissait mieux les côtés faibles de l'humanité, eut recours à un acte de barbarie... L'étreinte porta au cœur... ma tête tomba, mes bras s'ouvrirent, et quand je revins

à moi, j'étais dépouillé : plus de chabraque, plus de petit Suisse, plus d'espérance. Oh ! juifs de la Pologne !...

Dans l'état où ils m'avaient mis, je ne sais comment je parvins à me relever. Mon schako brisé était à deux pas de moi : dès que je pus le ramasser, mon premier soin fut de m'assurer s'il contenait encore notre nourriture : elle y était. La neige, qui tombait à flocons pressés, remplissait l'atmosphère, et l'obscurité bornait ma vue. Entouré de maisons, je n'osais entrer dans aucune, et j'appelais la mort à mon secours. Dans ce moment horrible, je pensai à ma mère. O ma mère ! ma mère ! je ne vous reverrai donc plus !... Je sentis mon cœur se gonfler ; je poussai des sanglots, et mes larmes coulèrent. Ma mère !... répétai-je encore quelques minutes après ; tout à coup, éprouvant comme une espèce de moiteur, je me retrouvai la respiration plus libre, et mon sang parut se remettre en mouvement.

Ce souvenir m'avait soulagé. Je songeai à mon pauvre camarade, et me dirigeai du côté où je l'avais vu s'enfuir, ou plutôt se traîner. Il n'y était plus... Je l'appelai long-temps : Fourrier ! fourrier ! où êtes-vous ?... Fourrier ! dites-moi donc où vous êtes ? Point de réponse. Ce-

pendant il ne pouvait être loin ; il m'entendait sans doute, mais peut-être n'avait-il plus la force de parler... Je le cherchai, j'appelai de nouveau : ce fut en vain. Pour se dérober et mourir, s'était-il enseveli dans quelque coin? ... Je cherchai encore... Qu'est-il devenu ?... Sa blessure était incurable.... Malheureux enfant ! toi que j'ai vu si héroïque ! que n'ai-je su ton nom ! je le proclamerais pour la consolation et la gloire de ta famille !

Cette perte cruelle me fit sentir plus vivement ma détresse, en même temps qu'elle ajouta à mes terreurs. Je la déplorai ; mais ma douleur céda à un instinct de conservation, et je me hâtai de quitter ce bourg inhospitalier.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

		Pages.
Introduction.		5
	PREMIÈRE PARTIE. — L'ESPAGNE.	
Chapitre Ier.	Les pontons.	45
II.	Récit du docteur.	58
III.	Suite du récit du docteur.	75
IV.	Fin du récit du docteur.	91
V.	La prison de San-Carlos.	111
VI.	La prison de San-Carlos.	134
	DEUXIÈME PARTIE. — L'ILE DE CABRÉRA.	
Chapitre VII.	Le débarquement.	151
VIII.	Le séjour et l'hôpital.	176
IX.	La barque au pain.	191
X.	Les tentatives.	206
XI.	Les pêcheurs majorquins.	217
	TROISIÈME PARTIE. — LA RUSSIE.	
La grande armée en avant et en retraite.		243

CHAPITRE Ier. La maraude. 260
II. Le petit Suisse. 287
III. La chambre des morts. 309
IV. Les juifs de la Pologne. 330

00021202

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018